

61e année, No 49

Montréal, 22 avril 1950

# Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE

NUMERO :

- L'Horloge astronomique de Strasbourg
- Une visite au Musée provincial
- La perle de la Riviera
- Un roman policier complet





# CHAMPION TERRASSIER

Des montagnes de terre déplacées à volonté !

Ce travail d'Hercule est devenu un *jeu d'enfant* pour ce puissant International Diesel.

Il pousse sa lourde charge jusqu'au sommet d'un barrage, sur les côtés d'une route ou vers une halde de déblais — tout cela *sans effort*.

Le conducteur d'un tel appareil est maître de sa manoeuvre, grâce à une nouvelle commande hydraulique qui en facilite le fonctionnement et le rend extrêmement maniable.

Ce tracteur géant accomplit beaucoup plus de travail que tout autre tracteur-chenilles — grâce à une *force motrice, une vitesse et des commandes plus grandes et plus simplifiées*.

On se montre enthousiaste au sujet du nouvel International TD-24 aussi bien dans la construction que dans les chantiers et les mines.

Les conducteurs les manient le plus facilement du monde grâce à leur robuste démarreur encastré, leur conduite à satellites, leurs 8 vitesses avant et 8 arrière, leur transmission instantanée et leur rapide marche-arrière. Ils aiment également la façon dont cet énorme tracteur-chenilles Diesel répond à leur commandement.

Le nouveau TD-24 contribue ainsi, grâce à sa force herculéenne, à accélérer les grands travaux publics : réseaux routiers, aéroports, barrages et autres, qui feront la prospérité et le progrès du Canada.

INTERNATIONAL HARVESTER COMPANY  
OF CANADA LIMITED

Hamilton

Ontario



Autres Produits International Harvester... Tracteurs et machines agricoles Farmall... Camions

## INTERNATIONAL ÉNERGIE INDUSTRIELLE

Distributeurs d'énergie industrielle International : B. C. Equipment Company Ltd., Vancouver, C. B. ; J. S. Galbraith & Company, Vernon, C. B. ; Central Truck & Equipment Co., Nelson, C. B. ; East Kootenay Equipment Co., Cranbrook, C. B. ; Territorial Supply Co. Ltd., White Horse, Yukon ; Industrial & Road Equipment Ltd., Calgary, Alta ; R. J. Fyfe Equipment, Regina, Sask. ; Kane-Marr Company, Winnipeg, Manitoba ; Twin City Industrial Equipment, Ltd., Port Arthur, Ont. ; W. G. Reid, Fort Francis, Ont. ; Soo Garage, Sault Ste Marie, Ont. ; W. L. Ballentine Company Ltd., Toronto, Ont. ; Chas. Cusson Ltd., Montréal, P. Q. ; Lounsbury Company Limited, Moncton, N. B. ; J. Clark & Son Ltd., Fredericton, N. B. ; Industrial Machinery Co. Ltd., Halifax, N. E. ; Corner Brook Foundry and Machine Co. Ltd., Corner Brook, Terre-Neuve.

# AUTOUR DE L'AFRIQUE

Qui dans sa vie n'a rêvé de voyages ? Et qui ne s'est enthousiasmé des récits d'aventures vécues qui permettent de voyager à l'aise, dans un fauteuil ? Jusqu'à ces dernières années, notre littérature de voyage était bien modeste. Avec Jacques Hébert, elle s'est enrichie d'abord des palpitants récits de son aventure autour des Amériques. Ce premier voyage de notre jeune et vaillant compatriote lui a valu un prix littéraire de la Province de Québec.

Voyageur inlassable, Jacques Hébert vient de vivre avec son intrépide camarade Jacques Dupire, une autre année d'aventures, cette fois autour du mystérieux et farouche continent africain.

*Autour de l'Afrique*, qui raconte cette nouvelle épopée, est un magnifique ouvrage en deux volumes venant de paraître aux Editions Fides.

Un livre passionnant, d'un intérêt humain sans égal ; un livre à la fois instructif et distrayant puisque l'auteur sait émailler de poésie et d'humour, un récit par ailleurs très riche de souvenirs et d'impressions d'un voyage à travers vingt-cinq pays et colonies.

Chacun des volumes est orné de bandeaux, culs-de-lampe, carte et couverture en couleurs de Jacques Gagnier. L'ouvrage est également illustré de 61 magnifiques photographies hors-texte en héliogravure.

"La route du désert" et "La route noire", les deux volumes d'*Autour de l'Afrique* constitue le cadeau idéal pour les fêtes et pour toute circonstance. Il n'est rien de plus agréable que de recevoir un beau livre et, surtout, un livre qui vient de paraître.

## REMEDE TIRE D'UN POISON

A l'Exposition des industries écossaises qui eut lieu à Glasgow du 1er au 17 septembre, la maison Duncan Flockhart and Company Ltd d'Edimbourg, — qui s'occupe depuis longtemps de l'amélioration des anesthésiques et qui aida sir James Simpson à perfectionner l'emploi du chloroforme, — exposait le chlorure de turbocurarine.

Le chlorure de turbocurarine est l'une des drogues, les plus remarquables, découverte en ces dernières années. Il est tiré, par cette maison, du curare, poison qu'employaient autrefois les Indiens de l'Amérique du sud pour y plonger la pointe de leurs flèches avant de les lancer au moyen d'un chalumeau. Les indigènes gardaient soigneusement le secret de ce poison, mais explorateurs et savants en ayant patiemment étudié les effets découvrirent que le curare produisait une paralysie partielle. C'est cette propriété du curare que la maison d'Edimbourg a exploitée dans la drogue qu'elle fabrique depuis deux ans.

Ce produit entraîne un relâchement des muscles, ce qui permet au chirurgien de réaliser son intervention plus rapidement tout en employant moins d'anesthésique, d'où guérison ou de paralysie rigide causée, notamment, par la poliomyélite. La drogue se présente dans une solution spéciale qu'on peut mêler au Thiopentone, anesthésique qui a joué un rôle vital dans la chirurgie de guerre.

## ARTISTES DE CHEZ NOUS

Inspiré par le beau soprano de sa deuxième femme, Anna-Magdalena, Jean-Sébastien Bach écrivit ses plus beaux arias. C'est par la voix de sa mère, chanteuse d'opérette, que Gioacchino Rossini apprit à aimer la musique. Pour la voix de son élève Caroline Esterhazy, la belle comtesse qu'il aimait passionnément, Franz Schubert écrivit quelques-uns de ses lieder.

La voix humaine, qui donne à l'inspiration de l'artiste sa plus belle expression, n'a jamais eu d'égale pour mettre les compositeurs en verve. Cultiver l'art vocal, le plus populaire des arts musicaux, n'est-ce pas là le meilleur moyen de favoriser l'essor de la musique au Canada ?

Grâce à des concours de tous genres, des talents nouveaux se révèlent en grand nombre. Des artistes comme Pierrette Alarie, Simone Flibotte et tant d'autres ont conquis la célébrité au moyen de concours radiophoniques. Qui sait si, l'occasion manquant, elles ne seraient pas restées à peu près inconnues.

Combien de talents se perdent ! Bien des enfants deviennent musiciens parce que leurs parents ont exploité à fond le moindre signe de talent. Ne doit-on pas penser chez d'autres enfants, des dons cent fois plus magnifiques passent inaperçus parce que les parents n'en ont cure ? N'appartient-il pas à la société, puisque l'on ne peut s'attendre que tous les parents soient mélomanes, d'aider ces enfants doués à développer leurs dons ?

Jadis, les grands de la terre patronnaient les arts. Des oeuvres immortelles sont nées de la munificence d'un prince, d'un roi ou d'un pape. En notre ère d'industrialisation et de haute finance, ne serait-il pas merveilleux que les hommes d'affaires s'érigent en patron des arts ?

Ce n'est pas là, pourtant, un vain rêve. Ici même, en notre belle terre canadienne, des groupes d'hommes d'affaires s'intéressent de concrète façon à nos jeunes artistes. A Montréal, le Club social s'est donné comme tâche principale de découvrir et de révéler de nouveaux talents.

A cette fin, ce cercle de jeunes hommes d'affaires organise chaque année un concours de chant. Dix finalistes choisis à l'éliminatoire font les frais d'un concert public très goûté. Trois des finalistes reçoivent des prix.

L'an dernier, Réjeanne Cardinal a remporté le premier prix. C'est sa voix qu'on entend la première dans le film *Gala artistique*, réalisation récente de l'Office national du film. On entend ensuite les lauréates de cette année : Mlle Claire Duchesneau, premier prix, bourse du Club social ; Mlle Claire Lemieux, deuxième prix ; Mlles Colette Mérola et Marguerite Laliberté, ex-aequo, troisième prix.

*Gala artistique* est un film de la série Vigie.

## NOTRE COUVERTURE

Après la pluie, le beau temps, comme dit la chanson. D'ailleurs les averses printanières ne sont-elles pas la promesse du renouveau ? Une vie nouvelle semble animer les êtres et les choses ; les jardins reflorissent, les gazons sont verdoyants. Même les femmes sourient aux ondées d'avril si elles portent de charmants imperméables aux couleurs de l'arc-en-ciel et de gentils bibis posés avec chic sur la tête. Kodachrome Camera Clix.



## La science médicale livre actuellement son plus grand combat contre le cancer

En même temps que se poursuivent les recherches sur le cancer, des découvertes constantes laissent espérer que cette maladie devra de nouveau céder du terrain.

Aujourd'hui, les experts affirment que si le cancer est diagnostiqué de bonne heure et traité promptement et correctement, soixante-quinze pour cent des cancers du sein, quatre-vingt pour cent des cancers de la bouche, et plus de quatre-vingt-quinze pour cent des cancers de la peau sont guérissables. Le traitement du cancer sur les autres parties du corps donne aussi des résultats meilleurs qu'autrefois.

moment, on s'attache à perfectionner une réaction simple et rapide pour le dépistage précoce de la maladie. On a récemment annoncé une telle réaction. Cette réaction repose sur la découverte que le sérum sanguin des personnes atteintes du cancer présente des propriétés différentes de celles du sérum des personnes normales.

On continue à expérimenter avec l'emploi d'isotopes et de médicaments radioactifs comme moyen d'enrayer le cancer. Des améliorations apportées aux procédés chirurgicaux sont également encourageantes.

### Nouveaux traitements qui promettent

Les médecins et d'autres hommes de science étudient constamment les aspects principaux du cancer. Dans le

### Votre part dans la lutte contre le cancer

Vu le progrès que la science médicale fait, l'examen annuel par un médecin, comme moyen de se protéger contre le cancer, devient de plus en plus important, surtout pour les personnes qui dépassent 35 ans.

### Les 7 "signaux de danger" que vous devriez connaître



1. Une induration ou un épaississement, spécialement au sein, à la lèvre, ou à la langue.
2. Tout saignement ou écoulement irrégulier.
3. Un "bobo" qui refuse de guérir, surtout à la langue, à la bouche, ou aux lèvres.
4. Un changement perceptible dans la couleur ou la grosseur d'une verrue, ou d'un naevus.
5. Perte d'appétit ou indigestions répétées.
6. Tout enrrouement ou toute toux qui persistent, ou toute difficulté à avaler.
7. Tout changement persistant dans le régime normal des selles.

La douleur n'est pas habituellement un symptôme précoce du cancer.

Les experts recommandent à chacun d'apprendre à reconnaître les "Signaux de danger" qui sont énumérés ci-contre, et qui peuvent être un indice de cancer. Heureusement, dans la plupart des cas, on constate que ces signaux sont des symptômes d'affections autres que le cancer.

Il n'a pas encore été découvert de moyens de guérison rapide. Les seules armes efficaces que la science médicale ait actuellement à sa disposition, ce sont les rayons-x, le radium et la chirurgie.

Les nouvelles connaissances que la médecine acquiert sur le cancer nous permettent d'espérer que le temps où la maladie livrera son secret et cessera d'être une menace à la vie, n'est pas trop éloigné. Entretemps, les experts prédisent que, si nous employons bien les armes à notre portée, un nombre de plus en plus grand de victimes du cancer seront épargnées.

COPYRIGHT CANADA, 1948 - METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

## Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

Veillez m'envoyer un exemplaire gratuit de la plaquette intitulée "Les devoirs qui s'imposent à vous vis-à-vis du cancer" 40-S.

Nom .....  
 No et rue .....  
 Localité ..... Prov. ....

# Quoi...vous n'avez jamais loué de voiture?

## Vous apprécierez ces nombreux avantages de Hertz

✓ **LOUER DE HERTZ EST FACILE COMME A.B.C.** . . . A. Allez à une station Hertz. B. Montrez votre permis de conduire et identifiez-vous. C. Prenez le volant et partez!

✓ **COMMUNE OÙ QUE VOUS SOYEZ** . . . Chez vous ou à l'étranger, vous pouvez louer une auto neuve de Hertz pour une heure, un jour ou une semaine, pour aussi longtemps que vous voulez — à toute heure du jour ou de la nuit. Et vous aimerez le service Hertz Driv-Ur-Self sûr, uniforme, courtois.

✓ **PROTECTION D'ASSURANCE** . . . Vous êtes toujours certain d'être convenablement assuré quand vous louez une auto à une station Hertz.

✓ **CARTE DE COURTOISIE NATIONALE HERTZ** . . . En votre qualité de client responsable de Hertz, vous avez droit à la célèbre carte de courtoisie nationale Hertz. Votre carte de courtoisie vous identifie et elle est honorée à toutes les stations Hertz.

✓ **PLANS DE VOYAGES HERTZ** . . . Vous pouvez réserver une auto par l'entremise de

votre station Hertz locale, ainsi qu'aux endroits où on vend des billets de chemin de fer, d'avion ou de voyage . . . faire les longs voyages par train ou avion . . . et trouver une auto réservée à destination.

✓ **POUR INFORMATION ADDITIONNELLE** . . . Appelez votre station Hertz locale; elle se trouve à la lettre "H", "Hertz Driv-Ur-Self", dans l'annuaire de téléphone. Pour plus ample information et la liste complète de toutes les stations Hertz, écrivez à: Hertz Driv-Ur-Self System, Inc., Dept. 1040, 218 South Wabash Avenue, Chicago 4, Illinois.

**EXEMPLE SPÉCIFIQUE DES TARIFS** . . . Les taux varient légèrement entre les villes, par suite des coûts variables. Toutefois, à la station Hertz de Strathroy, Ontario, 2 Oxford Street, le tarif, un jour de semaine, est de \$2.50 pour dix heures plus 9¢ le mille, ce qui signifie qu'une auto prise à 8 heures du matin — conduite 50 milles, retournée avant 6 heures du soir — ne coûte que \$7.00, y compris l'essence, l'huile et l'assurance, sans égard au nombre d'occupants. Milles en plus ou en moins, 9¢ le mille.

**CAMIONS** . . . Hertz est également le plus grand organisme de louage de camions au monde. Des camions sont disponibles à la plupart des stations Hertz sur une base de location à la journée ou à la semaine ou pour de plus longues périodes.

*Il est avantageux de*

**LOUER UNE AUTO NEUVE DE HERTZ**  
et de la conduire vous-même



### STATIONS CANADIENNES

DAWSON CREEK	B.C.	BRANTFORD	ONT.	COLLINGWOOD	ONT.
PRINCE GEORGE	B.C.	WOODSTOCK	ONT.	OSHAWA	ONT.
VANCOUVER	B.C.	INGERSOLL	ONT.	PETERBORO	ONT.
KIMBERLEY	B.C.	KITCHENER	ONT.	OWEN SOUND	ONT.
OSOYOOS	B.C.	GUELPH	ONT.	NORTH BAY	ONT.
CRANBROOK	B.C.	SIMCOE	ONT.	TRENTON	ONT.
JASPER	ALTA.	ST. CATHARINES	ONT.	BROCKVILLE	ONT.
CALGARY	ALTA.	NIAGARA FALLS	ONT.	KINGSTON	ONT.
RED DEER	ALTA.	WELLAND	ONT.	OTTAWA	ONT.
EDMONTON	ALTA.	HAMILTON	ONT.	SUDBURY	ONT.
HANNA	ALTA.	TORONTO	ONT.	BELLEVILLE	ONT.
LETHBRIDGE	ALTA.	BARRIE	ONT.	TIMMINS	ONT.
NORWOOD	MAN.	ORILLIA	ONT.	KIRKLAND LAKE	ONT.
WINNIPEG	MAN.	ST. THOMAS	ONT.	MONTREAL	P.Q.
SAULT STE. MARIE	ONT.	STRATHROY	ONT.	FREDERICTON	N.B.
FORT WILLIAM	ONT.	MIDLAND	ONT.	MONCTON	N.B.
PORT ARTHUR	ONT.	NAPANEE	ONT.	ST. JOHN	N.B.
WINDSOR	ONT.	NEW LISKEARD	ONT.	HALIFAX	N.S.
SARNIA	ONT.	ANSONVILLE	ONT.	SYDNEY	N.S.
CHATHAM	ONT.	GEORGETOWN	ONT.	TRURO	N.S.
LONDON	ONT.			ST. JOHN'S	NFLD.

**NOTA** . . . Dans le but de desservir plus de villes, des licences sont accordées à des intérêts locaux responsables pour exploitation comme partie du système Hertz. Pour information complète, écrire à: Hertz Driv-Ur-Self System, Inc., Dept. 1040, 218 South Wabash Avenue, Chicago 4, Illinois.



MAINTENANT À VOTRE SERVICE DANS PLUS DE 444-450

Vous pouvez louer une auto neuve de HERTZ, c'est aussi simple que **A B C**

FRED & GEORGES POIRIER  
Propriétaires

JEAN CHAUVIN  
Directeur

Rédacteur en chef:  
GERALD DANIS

Chef de publicité:  
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:  
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:  
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:  
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:  
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine  
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,  
Drummondville, Saint-Hyacinthe,  
Sorel, Granby, Farnham, Saint-  
Lérome, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE  
6, rue du Pont, Québec  
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE  
1710, rue St-Philippe,  
Trois-Rivières  
(Trois-Rivières et  
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de  
la deuxième classe, Ministère des  
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of  
St. Albans, Vt., as second class  
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT  
CANADA  
Un an . . . . . \$3.50  
Six mois . . . . . 2.00

ETATS-UNIS  
Un an . . . . . \$5.00  
Six mois . . . . . 2.50

AU NUMERO:  
10 cents

HEURES DE BUREAU:  
9 h. a.m. à 4.45 h. p.m.  
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les  
abonnés changeant de localité  
sont priés de nous donner  
un avis de huit jours.  
L'emballage de nos sacs  
de maille commençant cinq  
jours avant leur expédition.

EDITORIAL

# D'UN SAMEDI À L'AUTRE

## Autour d'un "plan"

Le chômage, chez nous, existe-t-il parce qu'on en parle ou, parle-t-on du chômage parce qu'il existe? A considérer les statistiques, la deuxième proposition s'impose, bien que, d'autre part, le premier ministre du pays ait raison de nous prévenir qu'à trop parler du loup, on finit par voir poindre le bout de son oreille. La vérité serait que le chômage, qui existe en fait, ne présente pas les graves symptômes que des esprits inquiets commentent trop à la légère, créant ainsi une sorte de psychose. Mieux vaut donc adopter l'attitude de Candide, quitte à subir le mal quand il se présentera — si toutefois il doit se présenter — et ne pas perdre un temps précieux à se faire inutilement des cheveux, comme disent nos bonnes gens, car il est vrai que d'avoir la peur avant le mal, c'est souvent s'exposer à souffrir deux fois plutôt qu'une. En feuilletant certain hebdomadaire, on aura vu qu'un boulanger de la métropole ne semble pas partager ce très raisonnable point de vue. Mettre la main à la pâte, qui est une façon de *cultiver son jardin*, ne parvient pas, chez ce brave citoyen, à faire oublier les années sombres de la "crise" qui commence pourtant à dater. Un vrai Janus, ce boulanger, à cause de sa merveilleuse sagacité — un peu morose, avouons-le — pour les choses du passé et de l'avenir, de ce passé qui l'a déçu et de cet avenir qui l'épouvante, toujours pour la grande raison: le chômage. Aussi, que le spectre fasse vraiment son apparition, notre homme ne sera pas pris au dépourvu: il a son plan, un plan tout baptisé d'avance, le "Plan Boileau" que *Photo-Journal* (apparemment très inquiet, lui aussi) a exposé au grand public dans sa livraison du 23 mars dernier. Pour que les lecteurs du *Samedi* ne soient pas en reste, nous en extraierons le point saillant, n'oubliant pas de préciser avec notre confrère qu'il s'agit d'une *révolution rétrograde*. Le "Plan Boileau" est tout simple, si simple qu'on en saisit toute la portée dès le premier coup d'oeil, ce qui ne l'empêche pas de viser haut et de voir grand, attendu qu'il permettra de rétablir l'équilibre économique non seulement au sein de la nation, mais dans le monde entier. Le moyen? Il fallait vraiment y penser: "en faisant disparaître la mécanique de notre planète." L'homme parle très sérieusement et donne un exemple très clair que le journal ne publie pas moins sérieusement: "J'ai un camion-automobile pour la livraison de mon pain, et ce camion remplace trois voitures." "Si je me servais de ces trois voitures et, en conséquence, de trois chevaux, je me verrais dans l'obligation de prendre trois employés au lieu d'un seul pour le même ouvrage." (...) "De la même façon, dans ma boulangerie, j'ai un pétrin mécanique." "Si je le mettais de côté, je devrais engager des boulangers et des apprentis." "Si tous les boulangers faisaient comme moi, et tous les autres manufacturiers, le chômage disparaîtrait du jour au lendemain." "C'est très simple."

Simple? ... Simpliste serait plus exact! ... et d'un comique, avec ça! Mais le plus comique de la chose n'est pas le "Plan" en soi, (qui ne ferait même pas le sujet d'une innocente sottise) c'est le regain de publicité qu'on lui accorde et qui est à retenir. Et la publicité, dans sa munificence, nous révèle les impressions suscitées à l'époque par le "Plan" aujourd'hui "détérré" chez certains personnages en vue. M. Camillien Houde y aurait vu la solution idéale "si tous les peuples eussent voulu l'adopter en même temps." Un petit si de rien du tout qui dut faire grand plaisir à l'auteur, mais qui, élégamment, ne confirmait rien. M. Georges-H. Héon, alors député d'Argenteuil à Ottawa, répondit "qu'il n'avait aucun doute que le mécanisme est à la base de la baisse du niveau d'emploi des classes ouvrières, et qu'il s'accorderait avec l'auteur du plan sur ce point." Pour le reste, c'est-à-dire le retour à la vie primitive, aucun commentaire, et comme cela se conçoit! M. King, aussi laconique que poli, se contenta de se dire "heureux de recevoir des suggestions", ce qui n'a jamais engagé personne à quoi que ce fût. Nous pourrions citer maints autres commentaires du genre, mais nous nous contenterons de terminer par celui de l'ancien premier ministre, L.-A. Taschereau qui "promit d'étudier le "Plan" avec soin" ... D'où il ressort que la phraséologie des personnages en vue, pour être habile, en pareils cas, n'en est pas moins laborieuse, mais on n'est pas "personnage en vue" pour rien, que diable! Tout en souhaitant que ce papier ne contribue en rien à une psychose du chômage, je me demande, en fin de compte, si l'article qui l'a inspiré ne fait pas un peu sa mule du Pape. Des subtilités du genre se cachent quelquefois dans les feuilles de forts tirages et aux titres ronflants... — G. D.

## En attendant notre télévision

Si tout va comme on l'espère dans divers milieux, la télévision, chez nous, sera d'ici un an, du domaine des réalités. Evidemment, ce sera tout beau, tout nouveau. L'élément curiosité gagnera jusqu'aux plus sceptiques qui finiront bien par formuler leurs critiques une fois la fièvre de la découverte passée. Comme aux temps héroïques de l'appareil dit "cristal" et des premières explorations sur les ondes courtes (dont on est revenu, incidemment), les Tartarin de la télévision ne manqueront pas qui nous rabatteront les oreilles de leurs exploits. Sans vouloir anticiper sur les avantages, plus ou moins réels, de même que sur les inconvénients, plus ou moins fâcheux, que nous vaudra cette révolution, on peut tout de même chercher à savoir ce qui se passe dans un grand pays (par la population) qui en a déjà une bonne expérience. A cet effet, un communiqué officiel, inspiré d'une récente livraison du *BBC Quarterly*, nous révèle d'intéressantes observations faites en Angleterre. L'enquête remonte à un peu plus d'un an, alors qu'on comptait en ce pays, environ 66,000 détenteurs de permis de télévision. Il faut noter en passant que ce nombre est passé, depuis, à 250,000. Or, on a constaté que plus de la moitié de ces postes se trouvaient chez des gens de classe moyenne ou de classe ouvrière, ce qui prouve que la télévision, comme l'ordinaire T.S.F., est facilement à la portée du peuple.

La télévision, qui réclame l'attention visuelle autant que l'auditive, transforme de façon notable les habitudes de vie au foyer. Ainsi, par exemple, on consacre moins de temps aux travaux domestiques après le repas du soir, et la ménagère, chose assez surprenante, n'a pas trop de mal à faire approcher ses gens de la table à l'heure proprement dite du repas. Comme on n'insiste pas sur les pommes de terre brûlées, à cause de distractions provenant des émissions télévisées, l'enquête laisse à entendre que la reine du foyer fait, d'une façon générale, passer son devoir avant ses loisirs, ce qui, entre parenthèse, est tout à son honneur.

D'autres données recueillies au cours de ce relevé indiquent que l'avènement de la télévision ne restreint que temporairement la fréquentation des salles de cinéma, ce qui devrait rassurer nos distributeurs et monteurs de films. On a remarqué aussi qu'assez rares sont ceux qui cherchent à vaquer à une occupation tout en essayant de suivre une émission, mais, comme il se trouve partout des hurluberlus, les chiffres de l'enquête en question montrent qu'un télévisophile sur vingt risque quand même cette petite contorsion cérébrale, ce qui n'est pas pour nous étonner outre mesure quand on sait que tant de gens nous parlent tout en pensant à autre chose que le sujet en cours.

Enfin, constatation qui est de nature à encourager nos futurs producteurs en matière de télévision, on absorbe sans discernement, et avec le même intérêt, selon toute apparence, la somme globale de ce que peut transmettre la boîte magique. Nos sceptiques de tout à l'heure seront peut-être tentés d'y voir une boîte de Pandore XXe siècle, mais les sceptiques seront toujours des empoisonneurs, en ce sens qu'ils n'emboîteront jamais le pas... Sur ce mauvais jeu de mots, nous tournons la page en espérant qu'à compter de l'an prochain, vers la Pâque ou la Trinité, nous pourrions constater de visu l'effet que peut produire la télévision sur les humains. — G. St-O.

## Vivre ou se survivre ?

A peine sortie de son enfance, notre littérature paraît atteinte d'une crise de *self-consciousness* qui nous semble de mauvais augure. Ce symptôme nous incline à croire qu'elle a l'air de se survivre avant même que d'avoir vécu. Tel écrivain, jeune encore, en est-il à ses premiers succès de librairie qu'il se voit "couronné" par d'augustes Sociétés ou Académies dont l'atmosphère de grisaille ferait songer à autant de Sénats des Lettres. On y parle de "crise de puberté", on s'ausculte, on se cherche quand on s'est presque trouvé et qu'il ne reste plus qu'à s'épanouir. Gratien Gélinas a pris trois émissions radiophoniques pour présenter un schéma de son *Tit-Coq*. Jean Desprez avait promis de se mettre en campagne pour analyser et justifier sa *Cathédrale*. Le peuple ne s'intéresse pas à ces à-côtés des oeuvres, il n'a cure de ces "longueries d'apprent", de ces recherches de laboratoire: ce qui l'intéresse, ce sont les ouvrages finis qu'à tort ou à raison, il approuvera ou désapprouvera. Villon, Rabelais se souciaient plus de forger et l'outil et le travail que de s'analyser. Ils ont su ne pas vieillir prématurément et ils ont eu une belle jeunesse dont on parlera longtemps encore. La leçon est à retenir. — L. S.

Toute une galerie de mains éminentes viendra enrichir les collections de la Chirothèque Française. Les personnalités du monde artistique, littéraire, scientifique et politique ont été pressenties. Elles ont accepté très spontanément, ce qui permet d'assurer que le moulage de "sa" main constitue la mode du siècle. Ci-contre, faisant déjà partie de la collection, la main du célèbre peintre Toulouse Lautrec. — Extrême droite, celle de Charles Dullin qui mourait ces derniers temps.



UN MUSEE DES MAINS

# LA CHIROTHERQUE FRANÇAISE

(Exclusif au "SAMEDI")

D'aucuns prétendent qu'on collectionne parce qu'on ne saurait créer et sourient généralement à l'évocation des recherches inlassables de certains collectionneurs. Pour beaucoup, ce violon d'Ingres et cette passion paraissent bien inutiles et rétrogrades, juste bons à adoucir des soirées de désœuvrement.

Certes, on peut « tout collectionner ». Mais on oublie aussi que c'est un art et non une servitude gratuite ; un acte où il ne s'agit pas d'être l'instrument, mais le guide et le maître. Il est donc vrai que l'on puisse collectionner et innover à la fois ; c'est-à-dire allier la fantaisie, le sérieux, les exigences du temps à l'intérêt historique, artistique et scientifique.

C'est ce que savait depuis longtemps et ce que vient de réaliser et de prouver M. Michel de BRY à qui se sont associés récemment quelques amateurs passionnés et désintéressés en créant la Chirothèque Française à savoir le Musée des Mains.

M. de BRY possédait quelques moulages anciens et c'est le désir d'élargir sa collection au profit de la collectivité qui l'a incité à rassembler puis à conserver dans un Musée ces témoins trop dédaignés pourtant reflets révélateurs

d'une personnalité ; les mains. Car si le visage le masque peuvent tromper la main ne saurait se déguiser. Telle main tel homme, en effet.

Les fonds de la Chirothèque Française est déjà considérable puisqu'il réunit les noms les plus illustres du passé : Voltaire, Napoléon, Victor Hugo, Balzac, George Sand, Chopin, Ingres, Rodin, Anatole France, Rachel, Sarah Bernhardt, etc...

Cependant, pouvoir recenser tous les moulages de mains existant n'est pas une tâche facile pour la Chirothèque Française. En effet, la plupart des documents se trouvent dispersés dans le monde, ou encore jalousement gardés par quelque famille, descendant, ami ou admirateur de gloires disparues. Aussi s'agit-il de battre le rappel pour qu'il soit enfin permis de recueillir grâce à une vaste prospection des collections françaises et étrangères, officielles ou particulières, tels moulages historiques dont on avait perdu la trace.

Mais l'activité de la Chirothèque Française ne se limite pas aux seules célébrités des siècles passés puisqu'elle a entrepris de mouler les mains de nos contemporains. Toute une galerie de mains éminentes viendra enrichir ses collections. Les personnalités du monde artistique, littéraire, scientifique et politique ont été pressenties. Elles ont accepté très spontanément, ce qui permet d'assurer que le moulage de « sa » main constitue la mode du siècle.

C'est ainsi que la Chirothèque Française a déjà fixé les mains d'André Gide, Jean Cocteau, Marianne Anderson, Ali Khan, Rita Hayworth, Charles Dullin, Edouard de Rothschild, Conchita Antron, etc. et saisira bientôt le geste de bénédiction de Pie XII et le « V symbolique » de Winston Churchill.

Tous ces moulages des grands contemporains bénéficient du procédé de haute fidélité Bertault-Godpard nous permettant de reproduire au point et qui reproduit les moindres lignes et les plus délicats modèles pour le bonheur des chirologues et autres spécialistes dont les études seront grandement facilitées puisqu'ils disposeront également de la forme et du volume de moulage puisqu'ils disposeront à la classique empreinte à l'encre sur une feuille de papier blanc.

Bientôt le Musée de la Chirothèque Française s'installera dans un hôtel particulier parisien. Les mains y seront en permanence exposées, accompagnées d'un souvenir, d'une lettre ayant appartenu à l'intéressé, ainsi que d'une étude d'œuvre à un chirologue en renom, ce qui permettra de faire des comparaisons révélatrices et de comprendre bien des œuvres et des destinées.

MICHEL DE BRY

Ci-contre, M. MICHEL de BRY, le collectionneur et fondateur de la Chirothèque Française, étudiant la main du Saint Père. On a déjà fixé les mains d'André Gide, Jean Cocteau, Marianne Anderson et autres. La collection comprend en outre des noms illustres du passé : Voltaire, Napoléon, Victor Hugo, Balzac, George Sand, Chopin, Ingres, Rodin, Anatole France et autres.

Photos S. F. I.



**POUR DEVELOPPER LES COMPETENCES**

# LES ÉTABLISSEMENTS FORESTIERS DE DUCHESNAY

**A**vec infiniment de raison, notre peuple du Québec devient de plus en plus conscient de la valeur économique de nos forêts. Ces dernières constituent une de nos ressources naturelles les plus précieuses, non seulement quant à leur valeur intrinsèque, mais aussi par les salaires qui sont payés pour leurs exploitations diverses. Il est bon de savoir que les forêts canadiennes, avec les produits qui en dérivent, ont la jolie valeur de \$1,706,000,000.00. Quant à l'exploitation forestière et les travaux de mise en oeuvre des produits forestiers, ils représentent quelque 140,000 hommes-années. Les salaires versés aux ouvriers qui vivent de la forêt et de l'utilisation de ses produits, se chiffrent par \$300,000,000 par année. Un double problème se pose donc à ceux qui sont chargés du bien public : comment protéger ce beau capital, et comment former les experts qui sauront utiliser sagement les produits de la forêt.

Il est admis aujourd'hui que les grands ennemis de la forêt sont les feux et les insectes. Les gouvernements sont au fait des ravages causés par ces deux fléaux, et le fédéral comme les gouvernements provinciaux ont décidé de livrer une lutte énergique aux uns et aux autres.

De son côté, le gouvernement fédéral va dépenser cette année la somme de \$2,500,000.00 pour la protection de nos forêts. On fait remarquer que cette somme n'est pas suffisante, si l'on considère que les feux de forêts, seulement l'an dernier, nous ont coûté plus que trois fois autant, soit exactement \$8,500,000. On compte bien que ces montants versés pour la protection en 1950, augmenteront avec les années.

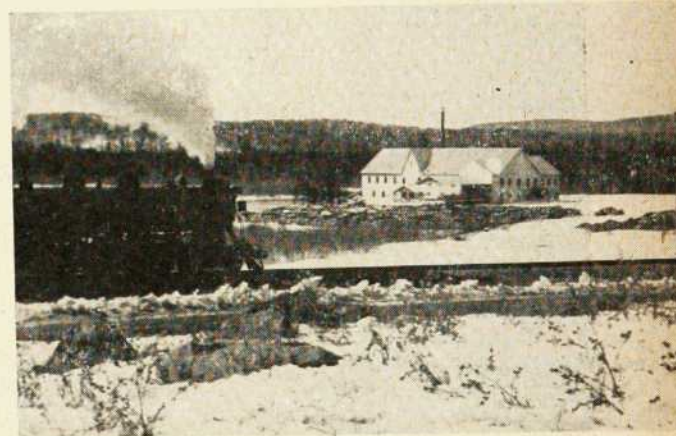
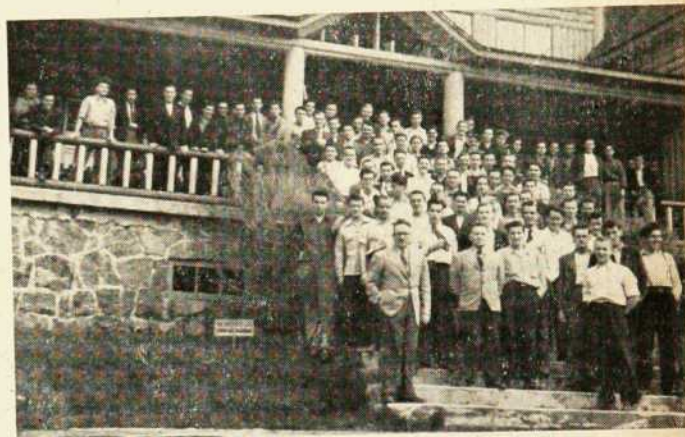
Au point de vue de la facilité qu'a le public de voir ce qui est fait en faveur de la forêt, il nous semble que Québec a l'avantage sur Ottawa. Les organisateurs des industries du bois et les dirigeants des opérations forestières ont amené le gouvernement provincial à créer les Etablissements forestiers de Duchesnay.

Le ministère des Terres et Forêts, avec le ministère du Bien-Etre Social et de l'Aide à la Jeunesse, y ont organisé successivement une Ecole de Gardes-Forestiers, une Ecole de Protection des Forêts et une Scierie-Ecole. Il est clair qu'on a visé un double but : protéger la forêt contre son ennemi No 1 : le feu ; et en second lieu, former des experts non seulement pour les scieries, mais aussi pour les multiples industries du bois. Disons en passant qu'en 1949 il y a eu 1,460 feux de forêt dans le Québec, causant la perte de 125,000 acres de terres boisées. A ceci ajoutons qu'il y a dans la province 2,300 scieries employant quelque 25,000 ouvriers qui touchent \$11,000,000 de salaire. N'est-ce pas justifier amplement la création des trois écoles dont nous parlons ? N'est-ce pas là aussi un sujet de publicité digne de tous les journaux patriotes se souciant réellement de l'avenir économique de notre beau Québec ?

Il va de soi que des Etablissements forestiers dont les applications sont plutôt du domaine pratique, seraient plutôt dépayés parmi les gratte-ciel d'un quartier fortement commercial ou industriel d'une grande ville. Va pour la Faculté d'Arpentage et de Génie Forestier, dont le cours est surtout théorique, de constituer un des principaux édifices de la Cité Universitaire, à Québec. Pour les Gardes-Forestiers, les élèves de la Protection des Forêts et la Scierie-Ecole, il était plus pratique de jeter les yeux sur le fief qu'en 1693 le comte de Frontenac concédait à Alexandre Peuvret de Mesnu, sieur de Gauderville. L'honorable A.-Chs. Juchereau-Duchesnay en fit l'acquisition en 1838 ; de là le nom qui lui est resté. Le gouvernement provincial se porta acquéreur du domaine de Duchesnay en 1933, dans le but d'y fixer les trois Ecoles dont nous parlons.

Le fief Duchesnay est situé dans le comté de Portneuf à 23 milles au nord de Québec. Les chemins de Fer [ Lire la suite page 58 ]

Ci-contre, à droite, de haut en bas. Lorsque les gardes-forestiers sont dispersés et découvrent l'origine du feu, il leur faut différents types d'appareils pour communiquer leur découverte. — Le "gueuleton", pavillon de la salle à manger à Duchesnay, n'est pas le moindre en importance parmi les services des Etablissements. — Les élèves sont recrutés à travers la province. On voit ici une section d'une des trois écoles. — La Scierie-Ecole a son pavillon pour l'enseignement théorique. Sur la photo de la vue d'ensemble, ce pavillon est à l'extrême droite. — Ci-dessous, à gauche, les Etablissements Forestiers de Duchesnay, comté de Portneuf, forment un bel ensemble d'imposantes constructions. — A droite, jeune homme surpris par le garde-feu avec sa cigarette allumée. 23% des feux de forêts sont causés par des fumeurs.





Dessin de JEAN MILLET

*Un mégot de cigarette, c'est peu, et pourtant, cela peut avoir de lourdes conséquences pour un assassin qui fume certaine marque particulière de certaine façon . . .*

*Comme d'un mot, tout peut sortir d'un mégot qu'en passant ce dernier aurait laissé tomber.*

## Roman policier

# À LA MA

**P**ENCHÉE au-dessus de la rampe, la femme scrutait la cage noire de l'escalier. Elle vit enfin monter les deux hommes et elle les interrogea dès qu'ils furent à la hauteur du palier :

— Vous êtes de la police ?

Lénard émit une sorte de grognement d'approbation. Alors, elle déclara, d'une voix au débit précipité :

— Lorsque je suis entrée et que j'ai vu l'assassin, j'ai cru que j'allais m'évanouir ! Je suis ressortie et j'ai appelé au secours. Heureusement qu'un homme est descendu de l'étage au-dessus ! Autrement, il allait fuir, me tuer peut-être...

— Entrons, voulez-vous ? coupa Lénard froidement.

Il y avait une sorte de salle d'attente, pauvrement meublée, éclairée par le jour pâle d'une triste cour. Près de la porte, se tenait un homme frisant la soixantaine, courtaud et sanguin, le visage barré par une forte moustache. Il se dressa, à l'entrée des policiers, comme au garde à vous.

— Je l'ai tenu en respect avec ça, fit-il en montrant le revolver qu'il tenait à la main. Je suis veilleur de nuit. Alors, j'étais chez moi, et, lorsque j'ai entendu crier, je suis descendu.

« Ça devait finir comme ça ! On savait qu'il avait de l'argent, le vieux père Bocher. Il recevait n'importe qui et prêtait et achetait... Sûrement qu'il y avait du louche...

Lénard s'avança vers le couple. L'homme portait un raglan mastic. Son visage éclairé par des yeux gris était animé par une rage froide. Sa compagne était jeune, elle aussi, blonde et jolie, mise simplement mais avec goût.

— Cette femme est venue le rejoindre au bout d'un moment, indiqua le gardien de nuit.

— Elle faisait sûrement le guet, appuya la grosse femme qui se tenait prudemment derrière les policiers.

— Tout cela est stupide et ridicule ! éclata subitement l'inconnu, frémissant de colère. J'étais venu vendre un bracelet en or, appartenant à ma femme. Elle était restée dans la rue. En arrivant, j'ai vu la porte ouverte, je me suis avancé et j'ai découvert le cadavre dans la pièce en face !

Du menton, il désigna le bureau voisin. Lénard demeura de marbre et enveloppa l'homme d'un regard pénétrant et hostile.

— Et après ?

— Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi... J'ai eu peur... C'est idiot ! J'ai voulu fuir, repartir ! Ne pas être mêlé à l'enquête de la police. J'ai fait demi-tour et j'ai vu cette femme qui s'est figurée que j'étais l'assassin ! Elle a poussé des cris affreux et elle a ameuté tout le voisinage !

— Il m'aurait tuée ! Il ment !

Lénard se retourna et observa la grosse femme qui l'avait accueilli et dont il n'avait pu examiner les traits, dans l'ombre. Elle avait certainement dépassé le cap de la cinquantaine et son corps alourdi était sanglé dans un tailleur trop clair agrémenté, à la boutonnière, d'une énorme fleur en étoffe. Son visage fardé laissait entrevoir une beauté passée ; ses cheveux, d'un blond platiné artificiel, s'échappaient d'un étrange petit chapeau juché sur sa grosse tête.

— Je suis Lina Parol ! annonça-t-elle, théâtrale.

L'effet fut nul. Ses lèvres se pincèrent et elle précisa :

— Je suis mezzo-soprano et j'ai eu de grands succès comme chanteuse. Enfin, j'ai tourné dans plusieurs films !

— Autrefois ? interrogea Fargette, avec un manque de tact qui amena un imperceptible sourire sur les lèvres de Lénard.

— Cette femme est complètement folle ! hurla le jeune homme. Je me nomme Paul Morel, je suis électricien. Je...

— Tout à l'heure, lorsque je vous interrogerai, fit Lénard sèchement. Allons jeter un coup d'oeil à côté...

Il entraîna son collègue. Le bureau était tout aussi misérablement meublé. Il y avait une grande table

# MANIÈRE DE SHERLOCK HOLMES

par JOSEPH - LOUIS SANCIAUME

derrière laquelle se trouvait le fauteuil du mort. Des chaises étaient disposées, pour les visiteurs. A droite, un grand coffre-fort trahissait comme une richesse et mauvais aloi. Le cadavre se trouvait couché sur le dos, à mi-chemin entre le coffre et la table de travail.

— Le coffre n'est même pas refermé, constata l'inspecteur. Le père Bocher s'est retourné et c'est à ce moment que l'assassin lui a plongé son arme en pleine poitrine. La mort a dû être instantanée...

Lénard se pencha au-dessus du corps et il considéra un instant le visage et le trouva hideux avec ses yeux de crapaud. L'homme devait faire tous les négoces, l'achat de l'or, le prêt, l'usure et peut-être aussi le recel. Son physique ne prévenait guère en sa faveur et personne ne s'attendrait sans doute sur sa fin tragique.

— Tiens ?

Lénard prit le bout de cigarette avec une petite pince et l'examina en se redressant. Farguette eut une lippe désabusée.

— Les bouts de mégots, les histoires de cendre de cigarettes, tout ça, c'est un truc pour les types qui écrivent des bouquins, hein ?

Lénard s'approcha de la table, prit une enveloppe, y glissa sa trouvaille et rangea le tout dans son portefeuille. Puis il répondit à son collègue, avec une imperceptible nuance de commisération.

— Fargette, on ne sait jamais... L'assassin fume des américaines pas tellement courantes, des Old Gold que vous trouveriez un peu fortes à votre goût et qu'il doit se procurer sur les boulevards, près de Clichy ou de Pigalle...

— Après tout, concéda Fargette, on ne sait jamais, comme vous dites...

L'inspecteur s'avança vers la table du mort. Un registre ouvert attira son attention. C'était le livre où le mort marquait ses opérations.

— Notez les derniers noms, Fargette. Je commence par la fin... Max Clerque... César Antonelli... Héloïse Tabouche...

Fargette s'esclaffa vulgairement. Une voix s'éleva de la salle d'attente.

— C'est moi ! J'étais venue à deux heures...

— Prenez les adresses, commanda Lénard en abandonnant son examen.

— Approchez ! ajouta-t-il.

— Je ne peux pas ! Je sens que je m'évanouirais...

Il haussa les épaules et retourna dans la pièce contiguë. La grosse femme se dressa devant lui.

— Alors, c'est vous, Héloïse Tabouche ? grinça Lénard. Tout à l'heure, vous avez déclaré...

Elle l'interrompit.

— Mon nom d'artiste, c'est Lina Parol, monsieur l'inspecteur. Il faut que je vous dise ! Ah ! Si je vous racontais ma vie, je...

— Allez au fait ! Vous êtes venue au début de l'après-midi ? Puis il y a une vingtaine de minutes ? Je ne comprends pas très bien...

Un flot de paroles couvrit sa question.

— Je lui avais porté une broche en or enrichie de diamants, monsieur l'inspecteur. C'était un bijou de prix, offert par un ami très cher qui habitait à Rio-de-Janeiro, en Argentine.

— Au Brésil, rectifia-t-il.

— Il était retourné dans son pays. Il devait revenir... Cela fait neuf ans...

— Il vous a oubliée ?

Il est certainement mort ! répliqua-t-elle, le visage dur. Et cet homme, monsieur, c'était un voleur, un misérable qui abusait de la situation !

— De qui parlez-vous ? De Bocher ?

— Oui. Il m'avait offert un prix dérisoire, après avoir dénigré ma broche. J'ai été sur le point de repartir sans la lui laisser. Mais il y a des hauts et des bas, dans l'existence, plus de bas que de hauts. J'ai connu le succès, monsieur, et je ne m'abaisserai jamais à la figuration !...

— Après ! intima-t-il, impatienté.

Elle lui décocha un regard vipérin, puis elle acheva :

— Finalement, il m'a prêté quelques milliers de francs... Je lui avais signé un reçu pour une somme supérieure, c'était du chantage mais je n'avais pas le choix...

« Cette après-midi, j'ai obtenu un engagement dans un film que l'on va tourner prochainement... *Amours de minuit*... J'ai touché une avance. Alors, je venais rechercher ma broche et je suis arrivée au moment où cet homme venait de commettre ce crime !

L'électricien eut un rugissement de fureur.

— Taisez-vous ! gronda Lénard. Et c'est tout ?

Il s'était retourné vers l'artiste.

— Ma broche ? Quand pourrai-je la reprendre ? fit-elle en trahissant une inquiétude subite.

— Vous avez un reçu ? Alors, ne portez pas plainte, on vous la rendra. Ce sera peut-être long... Je le regrette... C'est tout ce que vous avez à me déclarer ?

— Oui... Puis-je me retirer ?

— Je ne vous retiens pas. Je vais prendre votre adresse. Vous serez convoquée par le juge d'instruction...

— Cela vous fera de la publicité, souffla Fargette en rejoignant Lénard. Un beau pavé en première : Une artiste, Mme Héloïse Tabouche, arrête un assassin...

Il se tut, en lisant une désapprobation muette sur le visage de son collègue. Brusquement, la grosse femme reprit d'un ton de supplication :

— Je vous en prie, monsieur l'inspecteur, que l'on ne prononce pas mon nom ! Cela me ferait un tort considérable ! Pour rien au monde je ne voudrais que l'on sache que je suis venue ici, emprunter de l'argent !... Chacun a sa dignité, vous comprenez ?...

Lénard promit tout ce qu'elle voulut. Il avait hâte de la voir repartir. Elle le remercia d'un sourire, puis elle se retira avec dignité après avoir gratifié Fargette et le veilleur de nuit d'un petit salut condescendant.

— Eh bien ! elle ne se croit pas rien, remarqua Fargette.

— Allez me cueillir ces deux types, Clerque et Antonelli, et ramenez-les moi, ordonna Lénard.

— Ici ?

— Oui.

— Ça va.

Fargette cligna de l'oeil, puis ressortit, de son pas tranquille. Lénard alors s'excusa auprès du veilleur.

— Je vous retiens... Pardonnez-moi...

— Du tout !

Il lui offrit une cigarette que l'autre refusa.

— Je ne fume pas.

— Vous devez bien connaître le mort, hein ?

— Jamais je ne lui ai adressé la parole. Je ne fréquente pas ce genre d'individus. Comme disait mon pauvre père qui était facteur : « Pauvre mais honnête... »

Lénard s'inclina, puis se dirigea vers le couple.

— Vous êtes sa femme ? interrogea-t-il, soupçon-

neux.

Elle le regarda, folle de terreur. Son compagnon sera les poings.

— Nous sommes mariés ! gronda-t-il sourdement. Il vous suffira de prendre des renseignements ! Nous sommes honorablement connus !

— Vous ai-je dit le contraire ? riposta Lénard. Dans votre intérêt, je vous recommande le calme. Je vais vous fouiller...

Le veilleur de nuit s'était approché. Le jeune homme sentit la menace.

— J'ai la conscience tranquille ! Si cela vous amuse, ne vous gênez point !...

L'opération fut vite faite. Lorsqu'il eut achevé, Lénard restitua les objets trouvés sur le jeune homme : le portefeuille dont il avait fait l'inventaire, le mince bracelet en or, un paquet d'« élégantes » entamé...

— Je vous offre une « gauloise ». fit-il en tendant son étui à cigarettes.

L'autre accepta.

— Merci.

L'atmosphère se détendit légèrement. Lénard rencontra le regard de la jeune femme et devina la pensée qui la tourmentait.

— Peut-être ne vous garderai-je pas longtemps, dit-il. Il ne nous reste plus qu'à attendre. Restez ici. Moi, je vais aller jeter un coup d'oeil à côté...

Sans attendre de réponse, il retourna dans le bureau du mort...

## AVRIL

*La ligne des coteaux sous les arbres légers  
Court, flexible, et se ploie*

*Vers les champs vaporeux et les pâles vergers  
Que la lumière noie.*

*Les jardins, sous un vent voluptueux et las,  
Bercent les fleurs voisines*

*Et mêlent dans l'azur aux gerbes des lilas  
Les grappes des glycines.*

*Sur les prés chauds, des vols de papillons blancs,  
Qui palpitent ensemble,*

*Papillons d'or, papillons verts, papillons blancs,  
Vibrent dans l'air qui tremble.*

*Les branches des pêcheurs balancent dans le bleu  
Leurs molles neiges roses ;*

*Un souffle d'infini qui s'enfle peu à peu  
Frissonne sur les choses ;*

*L'instant est plein de Dieu.*

FERNAND GREGH

Fargette poussa la porte du Bar Bleu avec philosophie. Il avait trouvé César Antonelli à son domicile et l'avait conduit sur le théâtre du crime. Lénard devait l'interroger, sans doute, à cette heure, tandis qu'il repartait à la recherche de Max Clerque. Et c'était le troisième bar qu'on lui avait indiqué...

Il s'approcha du comptoir. Le garçon vit venir ce petit homme au visage plissé, aux yeux vifs et s'avança. Fargette commanda un verre puis demanda :

— Vous n'auriez pas vu Max Clerque, des fois ?

L'autre parut étonné. Il avait jugé le policier et Fargette ne lui apparaissait sans doute pas de la même catégorie sociale que l'homme qui fréquentait l'établissement.

— Il est dans la salle du fond, mâchonna-t-il, avec le patron.

— Depuis longtemps ?

— Ça va faire deux heures qu'ils jouent aux cartes. [Lire suite page 18]

# CHÉRIE, JE T'AIME...

Nouvelle

par MARGUERITE MERCIER

**G**EORGES monta en courant l'escalier de leur petite maison blanche et bleue et pressa dans ses bras sa jeune femme qui l'attendait sur le palier.

"Diane", murmura-t-il tendrement, en déposant un minuscule paquet entre ses mains.

"Oh, Georges, tu t'es souvenu!" Ils étaient maintenant dans le vivoir. "Pour un moment, j'ai cru que tu avais oublié notre dix-huitième anniversaire. On dit pourtant qu'il est plus facile de les oublier à mesure que les années passent". Le rire joyeux de Diane emplît la pièce.

"A 39 ans, ma chérie" répondit-il, "tu es plus jolie que jamais".

"Flatteur, va, et maintenant à table".

Georges essaya de sourire mais la pensée d'une certaine lettre écrite le matin lui hantait l'esprit.

Pendant le repas, il se remémorait les événements de la journée. Et la lettre qu'il avait écrite tomberait bientôt comme une bombe. Mais pourquoi n'avait-elle pas encore explosé?

"Pourquoi murmure-tu ainsi?" demanda Diane. "Tu n'as pas prononcé un mot de tout le repas."

"Je me disais seulement que la journée était exceptionnelle".

"Et Georges de penser: "Diane ne saurait si bien dire! Si elle savait?"

La nuit de Georges glissa sur le revers de son gilet. Il avait acheté un "tag" ce matin en allant au bureau. Pour une bonne cause.

Plus tard, à l'agence de publicité où il était rédacteur, il avait commencé sa journée habituelle en lisant son journal. Quelques minutes après, le téléphone avait sonné. Combien de fois avait-il souhaité depuis n'avoir pas répondu ou avoir fait dire qu'il n'était pas là! Mais il n'avait que lui-même à blâmer.

Aussitôt que la voix au bout du fil avait dit: "Bonjour, mon cher petit Georges", il avait su que c'était Madeleine. Madeleine à la voix mielleuse et remplie d'artifices. Il se demandait bientôt comment il

avait pu, lui un homme averti, se laisser ainsi ensorceler. Cette histoire avait commencé, il y avait déjà quelque temps, lorsque Madeleine était venue lui soumettre des dessins. Ses premiers travaux n'avaient rien d'extraordinaire, mais par la suite il avait confié beaucoup de besogne et, les petits soupers aidant, ils se trouvaient ensemble assez fréquemment.

Il se demandait la raison de son intérêt pour Madeleine. Ce devait être parce qu'elle était tout l'opposé de Diane qui ne lisait même pas les annonces qu'on dépose à la porte. Au contraire, elle les détestait.

Et Madeleine avait suggéré ce petit voyage, de courtes vacances ensemble! Et encore tout troublé par son charme, il avait accepté. Il l'avait rencontrée à la gare ce matin et fut malgré lui un peu surpris de la voir nantie de valises dignes d'une artiste de cinéma.

Tout en roulant, Madeleine ne cessait de babiller et malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de penser à Diane qui aurait tellement de peine lorsqu'elle saurait... Il essaie de se justifier en se disant que Diane saurait prendre le meilleur parti des choses. S'il ne revenait

pas, elle aurait toujours la maison et un bon montant à la banque et son travail bénévole lui aiderait à occuper ses idées. Et la lettre qu'il avait écrite ce matin. Il l'avait simplement glissée dans une enveloppe d'annuaire qu'il avait trouvée à portée de sa main et l'avait jetée à la poste en se rendant à la gare. Cette lettre devrait lui parvenir dans la livraison de l'après-midi. Il se demandait maintenant quel mauvais génie l'avait poussé à agir de la sorte...

Il regarda sa femme tout en mangeant son morceau de tarte, elle avait les yeux baissés et l'air un peu triste — il aurait voulu lui prendre les mains et la voir sourire. Mais pourquoi ne parlait-elle pas?

Le sifflet d'une locomotive se fit entendre et Georges frissonna intérieurement. Il était environ deux heures retent lorsqu'il avait finalement pris une décision. Il retournerait vers Diane, sa femme au diable Madeleine!

Le reste avait été facile. Comme le train ralentissait à une petite gare, il avait prétendu sortir griller une cigarette et s'était sauvé [ Lire la suite page 58 ]



Dessin de  
JEAN MILLET

## GRIMPE, PETIT!

*Au haut de cette tige de blé d'Inde magique, tu trouveras le bon Géant Vert: il te donnera un trésor. Rapporte-le pour le dîner, afin de faire plaisir à ta maman... et à ton papa aussi!*

# VERS LA SAVEUR ET LA FRAÎCHEUR

Qui ne grimperait mille tiges pour du blé d'Inde comme celui-ci!

Du blé d'Inde si jeune, si tendre qu'il semble sortir d'un conte de fées.

Du blé d'Inde en épi, sans l'épi.

Du blé d'Inde "en or" ... de l'été en boîte!

Le goût délicieux d'épis frais épluchés et de grains tendres, dodus, exquis — à l'année ronde!

"Il est cueilli et mis en boîte au moment fugace où il atteint son degré suprême de saveur."

Voilà qui décrit bien le blé d'Inde en grains entiers de marque Niblets, dont chaque grain est rubicond, ferme, tendre et savoureux.

N'attendez pas que votre épicier ait vendu tout son blé d'Inde de marque Niblets à d'autres!

# BLÉ D'INDE *en grains entiers* DE MARQUE NIBLETS



*Exigez l'étiquette  
qui porte le  
grand Géant Vert*

## LE LANGAGE DE LA GUERRE I

## LE CARNET D'UN LINGUISTE

*Highlanders.* — On appelle ainsi les petits pois parce qu'ils sont *écossés* et on surnomme les *Highlanders* petits pois parce qu'ils sont *Écossais*.

*Type.* — Les militaires appellent le beurre un *type* à cause d'un certain produit que, dans plusieurs cas, on substitue au beurre et qui se nomme *Tip*. On lit partout en France la réclame : *Le Tip remplace le beurre*.

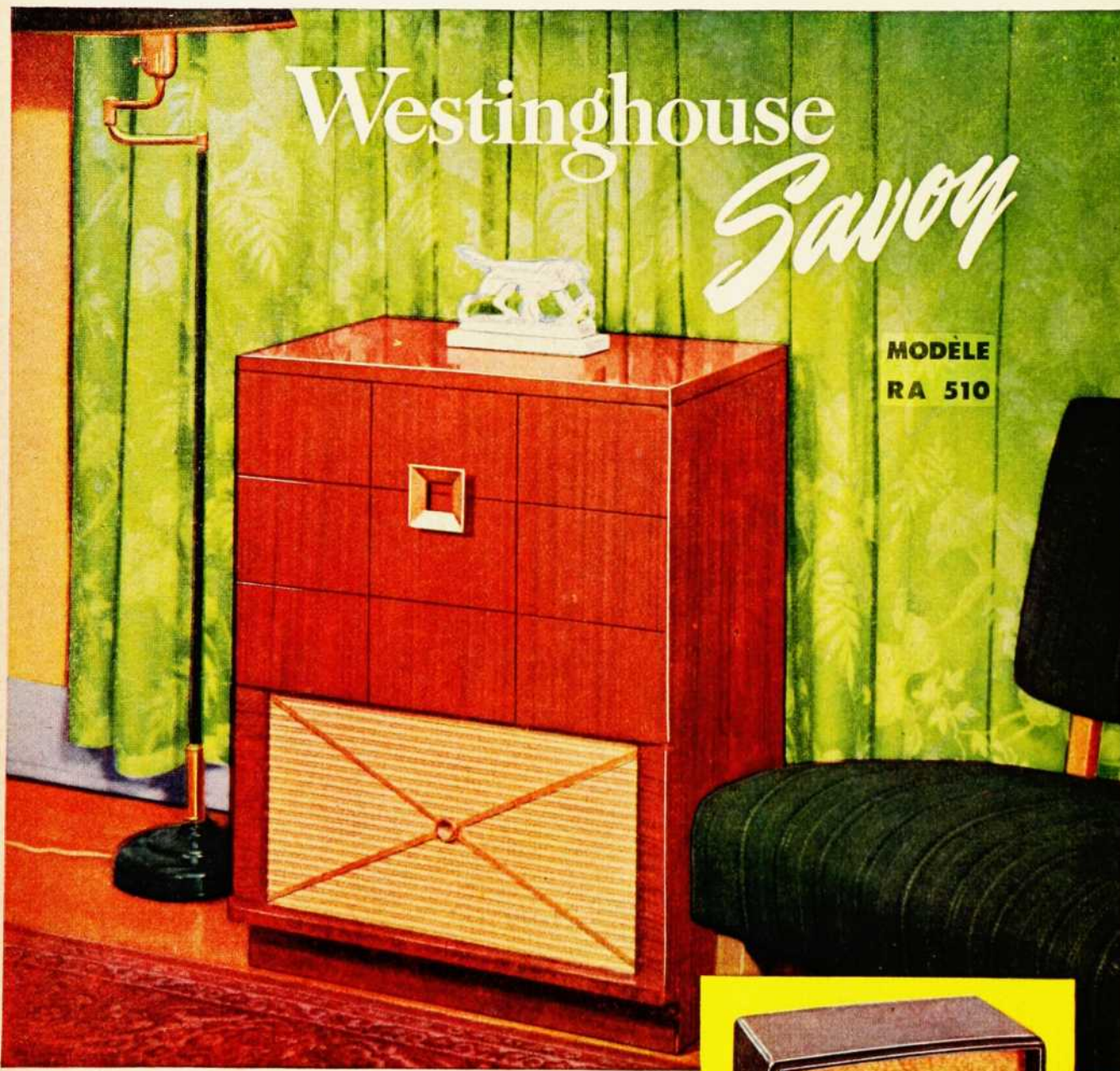
Au début de la guerre, le peuple a senti le besoin d'un terme moins usé, plus énergique pour désigner l'envahisseur, et *boche* lui a plu parce que

les mots populaires ont une saveur plus rude; mais le succès même du nouveau vocable n'a pas tardé à en faire un synonyme parfait d'Allemand, au

point qu'il a perdu toute valeur péjorative jusqu'à être employé dans les rapports officiels du front: « capture d'une patrouille boche. »

# LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

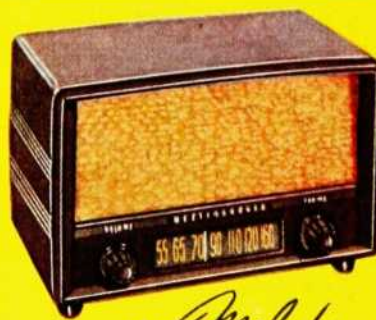


## Maintenant! ENTENDEZ LES DISQUES DE TOUS GENRES... À LEUR MIEUX!

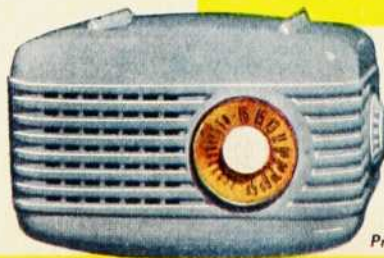
Voici du bonheur pour toute la famille... le réalisme vivant de la reproduction "Polyphonic" Westinghouse exclusive... les disques de tous genres, diamètres ou vitesses sont passés à leur mieux, automatiquement... grâce au lecteur "Feather Tone" Westinghouse. Vous serez épaté de la commodité toute moderne... le radio, le changeur et la disothèque, à hauteur de taille derrière les doubles battants. Beau meuble de noyer, chêne cerusé ou acajou rouge poncé à la main. Passez chez votre marchand Westinghouse.

Avec changeur à vitesse unique \$194.50  
Avec changeur à trois vitesses \$214.50

CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED, MONTRÉAL, HAMILTON, CANADA



Radio moderne et compact au joli coffret en plastique. Timbre et volume merveilleux. \$34.75. Il y a aussi un modèle à piles, \$39.95.



LE Personality

Le plus accommodant des radios personnels. Joue en 5 positions. Neuf couleurs au choix: noir, ivoire, vert, gris, corail, bleu, noyer, primevère et rouge foncé. \$29.95

Prix et spécifications sujets à changement

Les Anglais eux-mêmes ont adopté le mot *boche*. Ils l'écrivent tantôt à la française: *boche*; tantôt à l'anglaise: *bosh*.

*Bocherie.* — Dérivé de *Boche*. Désigne soit le pays des boches, soit un procédé boche, soit les Boches eux-mêmes ou leurs alliés; « Autrichiens ou Allemands, tout ça, c'est de la Bocherie ».

*Chaussures.* — Elles sont désignées par *boîtes à parfum*, à cause de l'odeur qui se dégage des pieds. Comme elles ne résistent pas à l'humidité des tranchées, on leur a aussi donné le nom de *renifleuses*, *pompes*, *bateaux-mouches*, *bois-l'eau*, *péniches* ou *barges*.

*Goudronneuse.* — Cuisine roulante, ressemblant à cette machine, qui sert à goudronner les routes. On l'appelle aussi *bitumeuse*. Les paysans, toujours à cause de la ressemblance, disent la *batteuse*.

On appelle encore la cuisine roulante: *canon à rata* (*ragoût*), *mitrailleuse à haricots*, *sous-marin à roulettes*, la *nourrice*, la *machine à couper l'appétit*, la *marie-salope*, la *chocotière*.

### MOTS COMPOSÉS, RICHESSE D'UNE LANGUE

La langue française, à l'aide des mots composés, sans recourir au grec et au latin qui forment des mots abominablement exotiques, notre langue peut, la plupart du temps, se suffire à elle-même.

Remy de Gourmont a bien raison de dire :

« Un mot n'est pas une définition. Son rôle n'est pas de tout dire, de définir la chose, mais seulement d'en éveiller l'image. C'est pourquoi le souci des fabricateurs de tant d'inutiles mots gréco-français apparaît infiniment ridicule. Lorsqu'on inventa les bateaux à vapeur, il se trouva un professeur de grec pour murmurer *pyrosophie*; le mot n'a pas été conservé, mais il figure encore dans les dictionnaires. N'importe quel assemblage de syllabes était apte à signifier *bateau à vapeur* aussi bien que *pyrosophie*, puisque, même avec la connaissance du grec, il nous est impossible de découvrir dans cette agglutination de termes l'idée d'un « bateau qui marche au moyen d'une machine à vapeur »; trouvé dans les papyrus calcinés d'Herculanum, il serait légitimement traduit par *brûlot*. Ces équivoques sont inévitables lorsqu'on veut substituer au procédé légitime de la composition ou de la dérivation le procédé tout à fait enfantin de la traduction. Tous ces mots empruntés au grec ont d'abord été pensés et combinés en français, ils ne le sont pas moins en grec ».

« Les indigènes de Gabon, qui ne savent pas le grec, ont nommé le bateau à vapeur *bateau fumée*, ce qui est fort joli. En 1860, on appelait encore à Genève la locomotive, la *jument noire*. Les Africanders la dirent: *vuurwa*, voiture à feu, et *ysterpaad*, cheval de fer ».

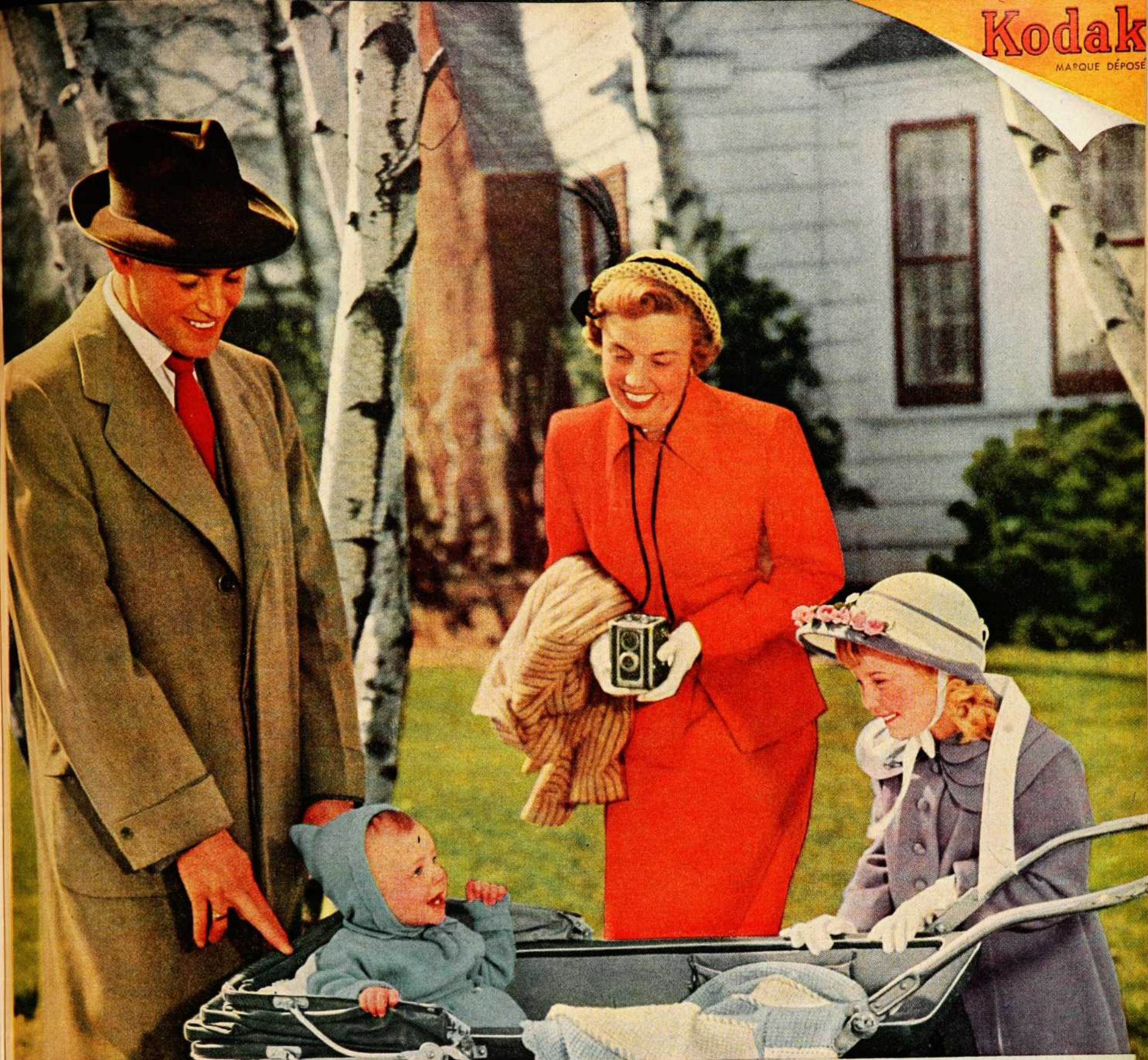
En plus des noms composés, une richesse de notre langue qui n'est pas suffisamment exploitée de nos jours est celle qui consiste à unir deux substantifs en donnant au second la valeur d'un adjectif; alors, pour dire un homme qui court vite, on dira un homme cheval.

C'est ce qu'on fait pour désigner la couleur; on accole un substantif à un autre: teint brique, couleur acajou. Les mots *bronzé*, *puce*, *prune*, *olive*, *chamois*, *souris*, *paille*, *crème*, *loutre*, *ardoise*, *ivoire*, sont devenus noms de couleur.

On dit ainsi, en faisant d'un nom un adjectif: cheval-vapeur.

Écoutez

... ET VOUS ACHÈTEREZ UN WESTINGHOUSE



## Le Printemps est l'époque des instantanés

Avec une petite famille, il se passe rarement un jour sans qu'il se présente une occasion d'ajouter quelques instantanés à la collection. Et vous aimerez tellement cette collection plus tard!

Avec votre appareil tout prêt, et deux ou trois rouleaux de Film Kodak sous la main, vous serez prêt à prendre les photos "comme elles se présentent". Et des épreuves supplémentaires seront accueillies avec joie par vos parents et amis... Prenez aujourd'hui les instantanés que vous voudrez demain.

CANADIAN KODAK CO., LIMITED, TORONTO

**Vous réussissez la photo avec une Camera Kodak et un Film Kodak**



La Camera Duaflex fait de merveilleux instantanés — facilement. Négatifs, 2 1/4 x 2 1/4. Deux modèles — avec Objectif Kodet, ou Objectif Kodar f/8. Voyez votre marchand Kodak.





Studebaker Champion—sedan 2 portes

## Le nouveau carénage Studebaker vous épargne de l'essence !

LES lignes profilées de cette nouvelle Studebaker 1950, longue, surbaissée et suprêmement élégante, proclament son économie.

Sa silhouette vous indique que c'est une auto économique. Aucune trace de masse superflue pouvant gaspiller l'énergie.

Au contraire, vous voyez un superbe carénage aérodynamique—profilé comme un avion à réaction—la "prochaine silhouette" Studebaker.

De plus, grâce à son nouvel équilibrage, cette Studebaker roule si moelleusement que vous croyez flotter dans l'espace.

Passez chez votre dépositaire Studebaker et faites cette randonnée d'essai—voyez le "roulement-prodige" de cette auto de 1950.

Vous serez vite convaincu que cette Studebaker est suprême comme valeur de 1950—et a tout ce que vous recherchez!

**Nouvelle  
Studebaker 1950**

*En tête pour carénage...  
économie...et valeur!*

Pneus à flanc blanc et anneaux enjoliveurs de roues disponibles moyennant supplément



**Elle est spacieuse.** Vous êtes à l'aise dans toutes les Studebaker 1950—même le Sedan Studebaker Champion, 2 portes, peu coûteux, montré ci-dessus, a un intérieur superbe et un capitonnage des plus luxueux.



**Millage-essence vraiment économique.** Dans une Studebaker, pas de masse superflue qui gaspille l'essence. Surmultiplication automatique Studebaker moyennant supplément pour plus d'économie.



**Freins à rattrapage d'usure automatique!** Exclusifs à Studebaker—vous assurent le freinage rapide et sûr d'une auto neuve jusqu'à la dernière épaisseur de garnitures de freins. Nouvelle sécurité et économie.



**Cette équipe père-et-fils Studebaker,** l'une des nombreuses équipes de ce genre renommées pour leur miputie, vous assure une Studebaker plus durable.

The Studebaker Corp'n of Canada, Ltd., Hamilton, Ont.

# DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

## CHOSSES ET AUTRES

Dans le baseball majeur, dès que le sort du premier club de la Ligue Américaine et celui de la première équipe de la Ligue Nationale sont décidés, on fait connaître la division des recettes de la série mondiale. Cette manière d'agir intéresse grandement les amateurs de baseball, qui y vont de leurs commentaires... Le commissaire suprême Happy Chandler annonce officiellement que les joueurs ont droit à 60% des revenus des quatre premières joutes. Du total, 70% tombent dans les goussets des joueurs des deux premiers clubs de chaque ligue, 30% aux équipes ayant terminé en deuxième, troisième et quatrième places. Les gagnants des séries mondiales touchent 60% et les perdants 40%, soit environ \$6,000 chacun pour les vainqueurs et \$4,500 pour les vaincus... Après chaque joute, le commissaire suprême fait publier un tableau, montrant le total des recettes, la part du commissaire, la part des joueurs, celle des clubs, etc. Dans le hockey majeur, presque rien de cela transpire! Parfois, un rédacteur sportif indiscret apprend au public, officieusement seulement, comment les joueurs ont décidé la part du butin à accorder à un tel ou à un autre. On ne connaît pas le montant reçu par la Ligue Nationale et par chaque club. Les mogols du hockey professionnel majeur gardent, à ce sujet, un mutisme complet, ne voulant pas faire connaître le montant total de leurs profits annuels. Une semaine ou deux après les joutes éliminatoires de la Coupe Stanley, les joueurs touchent un chèque, représentant la part des recettes. Toutefois, on ne dit pas quelles furent les recettes et les dépenses... En un mot, le public payant et les milliers d'amateurs du hockey ne sont pas renseignés, comme ils devraient l'être, dans la meilleure ligue de hockey de l'univers. Les mogols manquent-ils de franchise ou sont-ils de grands cachottiers? Nous nous le demandons!

■ Normie Roy, le jeune lanceur des Braves de Boston, né à Waltham, Mass., connu une brillante saison, l'an dernier, sur le monticule du club Milwaukee, de l'Association Américaine. La mère du jeune artillerie franco-américain possède le grade de major de l'Armée de l'Oncle Sam, dont le régiment a ses quartiers-généraux à Washington, D.C... Don Smith, ailier des Rangers de New-York, est un habile joueur de baseball. L'un de ses frères, Kenny Smith, joue pour les Braves de Boston. Un autre évolue pour l'un des clubs de la Côte du Pacifique.

■ Il y a déjà dix ans, peut-être plus, nous avons suggéré aux grands mogols de la N.H.L. que tout joueur qui blesse, intentionnellement, un adversaire devrait être suspendu jusqu'à ce que la blessure de la victime soit parfaitement guérie pour revenir au jeu... Les législateurs du hockey professionnel ne beugent pas, car ils tiennent à ce que le sport national des Canadiens soit rude et brutal. Tout récemment, l'honorable juge J. Archambault, fervent partisan du hockey, faisait parvenir au président Clarence Campbell une lettre, dont nous reproduisons quelques points saillants, qui donneront une idée juste et précise: "Quelques joueurs choisissent généralement comme victimes les plus brillants joueurs d'un club et les rendent inactifs pour quelques joutes après l'assaut, s'ils ne sont pas assez gravement blessés pour ne plus pouvoir jouer de la saison... Dans un interview journalistique, l'an dernier, j'ai suggéré qu'un joueur qui en blesse délibérément un autre devrait être suspendu jusqu'à ce que le blessé fut

rétabli et capable de revenir au jeu. Cette suspension, de mon opinion, est le seul moyen effectif d'enrayer ce genre d'attaque... L'article 44 des règlements de la N.H.L. stipule une punition de *match* pour toute tentative délibérée de blesser un adversaire et un rapport au président pour toute autre sanction potentielle... D'ailleurs, ne croyez-vous pas qu'un ferme avertissement par vous que les joueurs coupables d'une telle offense seraient suspendus jusqu'au retour du blessé, ne serait pas effectif en enrayant, la possibilité de voir un club injustement privé des services de ses joueurs étoiles par la plus injuste stratégie, nuisible aux meilleurs intérêts du sport? Cette lettre vous est écrite avec la meilleure des intentions".

■ En vertu d'une entente entre l'actif président de la Ligue Provinciale, Albert Molini, et les différents directeurs des clubs juniors de la province, on accordera un séjour de quinze jours au sein de l'un des clubs de la Ligue Provinciale, classe C, à tous les joueurs juniors, semblant avoir des aptitudes naturelles pour bien figurer dans le circuit Molini. Autrement dit, après un essai de quinze jours dans la Ligue Provinciale, tout joueur junior, qui aura obtenu la permission de son club, pourra revenir au bercail, s'il n'a pas été jugé assez bon pour l'un des clubs de cette classe C.

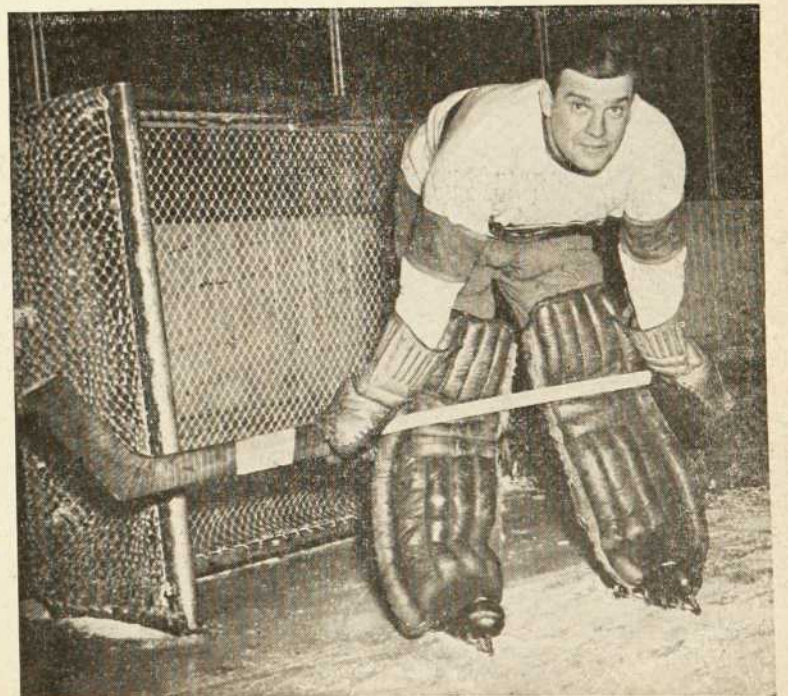
■ Réponse à M. J. Vincent, Montréal.

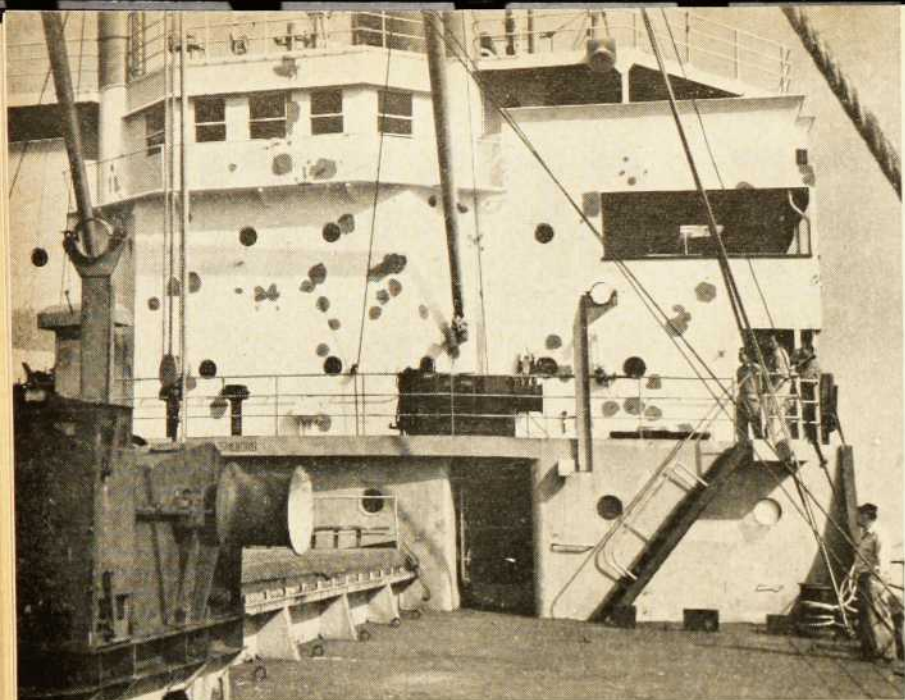
Selon l'Association Nationale de Boxe, voici les principaux boxeurs de chaque catégorie: Poids lourd, Ezzard Charles, champion. Aspirants: Joe Loius, Joe Walcott, Lee Savold, Bruce Woodcock, Lee Oma, Joe Baski. Un joli noyau de citrons, à l'exception de Joe Louis!... Mi-lourd: Joey Maxim, champion. Aspirants: Archie Moore, Leonard Morrow, Harold Johnson, Nick Barone, Tommy Yarosz, Doc Williams... Poids moyen: Jake Lamotta, champion. Aspirants: Laurent Dauthuille, Robert Villemain, Rocky Graziano, Carl Olson, Dave Sands, Lee Sala... Poids mi-moyen: Ray Robinson, champion. Aspirants: Kid Gavilan, Max Docusen, Charlie Fusari... Poids léger: Ike Williams, champion. Aspirants: Max Docusen, Freddie Dawson, Art. King, Tommy Campbell... Poids plume: Willie Pep, champion. Aspirants: Sandy Saddler, Ray Famechon, Harry Davis, Jackie Graves... Poids coq: Manuel Ortiz, champion. Aspirants: Luis Romero, Luis Galvani, Danny O'Sullivan, Elly Bennett... Poids mouche: Rinty Monaghan, champion. Aspirants: Terry Allen, Honore Pratesi, Dado Marino, Luis Skena et Maurice Sandeyron.

BILL DURMAN, l'habile gardien de buts du Canadien, quoiqu'il ait fait voir l'idée de se retirer sous sa tente pour se lancer en affaires, reviendra dans les filets du Tricolore, la saison prochaine. Le vainqueur du trophée Vézina six fois en sept ans — record qu'on ne fera pas tomber de sitôt — ne peut pas faire la moue devant les \$15,000 que le laborieux gérant-général du Forum, Frank Selke, lui fera miroiter devant ses yeux de lynx. D'ailleurs, le grand Bill possède encore dans ses bras d'airain, ses jambes de fer et ses mains d'excellent joueur de baseball deux autres brillantes saisons, malgré ses 35 ans révolus. Dans le moment, nous pensons au petit nombre de spectateurs qui l'ont royalemeiit conspué, l'an diernier, à la suite d'une ou deux faiblesses... A notre tour, nous le citons comme exemple aux jeunes athlètes, qui ont l'intention de gagner honorablement leur vie en monnayant leurs talents athlétiques.



MAURICE RICHARD, l'incomparable ailier du Canadien, aura brisé le record de 323 francs buts, détenu par le fameux Nels Stenart, des Maroons, depuis plus de 15 ans, à la fin de la saison 1952. La gent sportive souhaite au gentilhomme-athlète qu'il atteigne la marque de 350 francs buts. Après quoi, il pourra devenir propriétaire d'une fabrique d'automobiles canadiennes, sans crainte de voir son exploit se faire éclipsé par l'un de ses successeurs. Entre nous, l'un de ces derniers réussira cette performance, si le sage Art Ross décide de remplacer le gardien de buts par un robot... rempli d'énergie nucléaire.





Ci-dessus, le **PIONEER DALE**, un vaisseau américain qui a été la cible des avions nationalistes chinois, près de Tsingtao. On le voit ici arrivant dans la port de Kobé, au Japon. La structure supérieure de son pont porte de nombreuses traces des attaques qu'il a subies. — Ci-dessous, le nouvel immeuble de la Faculté de Droit et de Sciences Sociales de l'Université Nationale de Buenos-Aires. C'est un édifice du type classique moderne, renfermant de vastes salles de classe, des laboratoires d'essai, une bibliothèque pouvant contenir 1,000,000 volumes, un gymnase, une piscine couverte, des ateliers, etc.



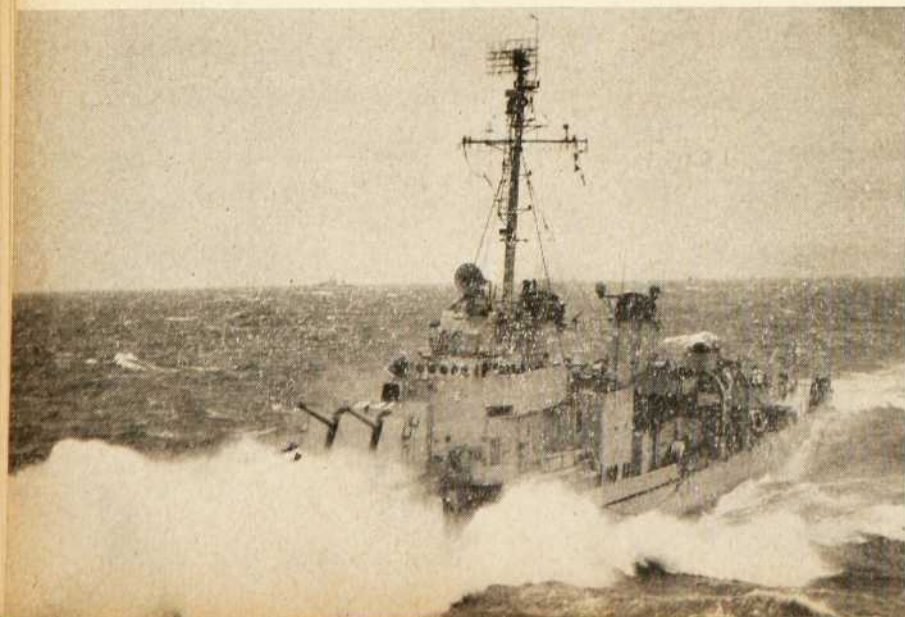
A Minneapolis, des pompiers s'emploient à la tâche macabre de rechercher les corps des victimes d'un tragique accident, alors que poussé par une violente tempête de neige un avion alla s'écraser sur une maison de Minneapolis. Les treize passagers de l'avion furent tués, un spectateur de l'accident et deux enfants qui étaient à l'intérieur de la maison eurent le même sort.

## ÇA et LÀ *par* L'IMAGE

Ci-dessous, une vue de la place principale de Lierre, petite ville industrielle de la Belgique. Comme toutes les anciennes cités flamandes, elle a son beffroi qui porte fièrement la date de 1369 et domine l'hôtel de ville. Lierre fait le commerce des dentelles, des tissus d'ameublement, de la passementerie, des brosses, des biscuits, des pains d'épices, etc.



Ci-dessous, à Key West, sur les côtes de la Floride, le destroyer **NOA**, qui a déjà coulé fictivement deux sous-marins, au cours des récents exercices de chasse, affronte maintenant une mer démontée. On notera les instruments de radar sur la tour avant, ainsi qu'au sommet du mât. Des vagues de vingt pieds submergent la proue et inondent le pont, ce qui n'empêche pas le puissant vaisseau de poursuivre sa route.





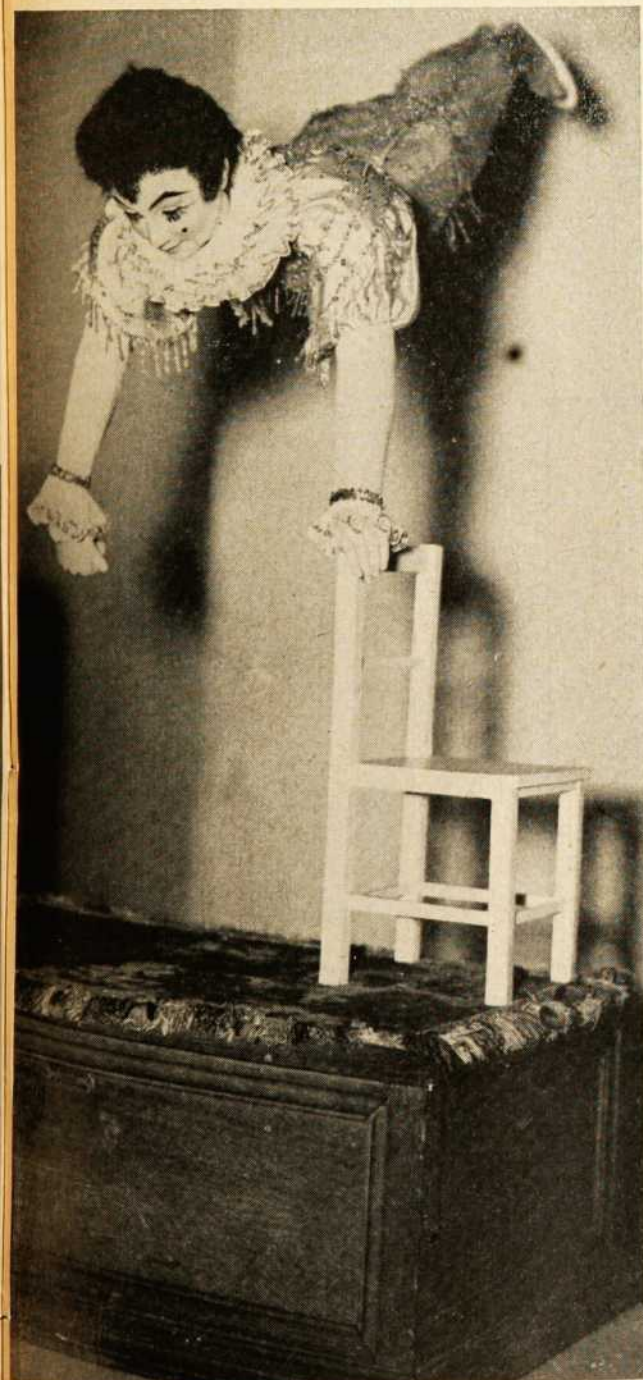
A Hollywood deux aimables actrices : PIPER LAURIE et YVONNE DE CARLO présentent des souhaits affectueux au vétéran, CHARLES COBURN, qui célèbre le soixantième anniversaire de ses débuts dans le monde du théâtre. Coburn a maintenant 73 ans. Plus d'une centaine d'acteurs lui ont offert des félicitations au cours d'une fête organisée en son honneur.



Un chat ami des souris. Ticky aime les souris et, comme on peut le voir, les souris aiment également Ticky, qui les invite à partager sa corbeille. Ce chat exceptionnel est originaire de Brighton, en Angleterre, et appartient à Mme Margaret Divers. Il entretient aussi d'amicales relations avec le perroquet de la maison. Si tous les humains étaient aussi pacifiques que Ticky, quel bonheur ce serait sur cette terre !



Comme le monde est petit ! C'est l'exclamation qui vient aux lèvres de deux anciens ennemis qui se rencontrent loin de leur pays. Il s'agit de deux Tchèques, Mgr NICOLAS KREJAR et de son compatriote le réfugié KUDRAK, un ex-communiste qui avait jadis reçu l'ordre de l'exécuter. Tous deux se retrouvent avec joie dans un restaurant de New-York, bien loin, cette fois, de la terrible police secrète de l'Etat.



Ci-contre, une boîte musicale, décorée ingénieusement de personnages animés, qu'on peut voir à une exposition d'instruments de musique mécaniques, tenue au Musée scientifique de South Hensington. Le sujet est l'ACROBATE et la musique est exécutée par ce petit personnage animé. — Ci-dessous, la plus récente photo de la princesse Elisabeth arrivant au Palais de Buckingham, pour assister au banquet en l'honneur du président et de Mme Vincent Auriol. Une rumeur, non confirmée, veut que la princesse ait un nouvel espoir de maternité.



# A LA MANIERE DE SHERLOCK HOLMES

[Suite de la page 9]

Fargette masqua sa contrariété. Puis il vida son verre, paya et demanda :

— Je ne les dérangerai pas ? ...

Le garçon comprit son intention et montra une porte.

— Tout droit, devant vous.

Un autre client l'appela. Il se désintéressa de Fargette. Celui-ci remercia puis s'éloigna. Sans se hâter, il se dirigea vers la salle des joueurs. Au téléphone, Lénard lui avait signalé le diagnostic du médecin : le crime avait été commis vers cinq heures. Et l'alibi qu'on allait lui opposer ne favorisait guère la marche de l'affaire. Une ombre couvrit son front puis il chassa sa déception pour que l'on ne surprit point ses pensées.

Lorsqu'il ouvrit, les joueurs se redressèrent et il sentit le poids de leurs regards soupçonneux. Il y avait trois hommes : deux jeunes et un plus âgé — le patron du Bar Bleu — et une femme à l'air effronté.

— Excusez-moi, fit-il d'un ton bonhomme, je cherche M. Clerque.

— C'est moi !

Fargette observa le joueur. Il était brun, avec un visage au teint mat, des yeux sombres. Il portait un élégant veston de velours bleu, à la dernière mode. Une cravate d'un rouge agressif tranchait sur sa chemise beige.

L'impression de Fargette fut plutôt mauvaise.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je voudrais vous causer. Personnellement.

Il eut une seconde d'hésitation puis échangea un coup d'oeil avec ses compagnons et se leva. Fargette était demeuré à la porte. Max Clerque le rejoignit.

— Eh bien ?

A voix basse, l'inspecteur déclina sa qualité puis il fit, d'un ton sans réplique :

— Il faut que vous me suiviez. On a tué un homme que vous avez vu, cet après-midi... Bocher...

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? fit-il en tressaillant. Je l'ai vu vers trois heures et demie ! Avant de venir ici... On l'a tué ?

Les autres prêtaient l'oreille.

— Ce n'est pas que vous croyez que...

— Venez ! intima Fargette. Vous vous expliquerez là-bas.

Max Clerque serra les poings. Il éleva la voix, en se tournant vers le petit groupe :

— On a tué Bocher, le type à qui j'ai vendu dix louis, cet après-midi.

— Max ! s'exclama la femme. Ils vont pas au moins dire que c'est toi qui as fait le coup !

— Il ne manquerait plus que ça, grémela-t-il, en foudroyant le policier du regard. On joue depuis deux heures !

« Gaston... »

Le gros homme réussit à se glisser entre la table et la banquette, malgré son ventre, et il s'avança en se dandinant, l'air assuré.

— Ce que dit Max est vrai, confirma-t-il. Il est là, on a joué à la belote.

— Vous n'avez qu'à me suivre, grinça Fargette. Vous le répérez, là-bas.

— Je le répéterai là-bas, comme vous dites. Et Jean et Florence aussi...

— Je ne vais pas emmener tout le monde, je n'ai pas mobilisé un car !

— Florence, reste là, avec Jean, décida Max Clerque. Je pars avec Gaston. On sera bientôt de retour.

Il sortit un étui à cigarettes et en prit une. Fargette ne perdit pas un de ses gestes.

— Vous en voulez une ? fit Max en se radoucissant. Après tout, vous faites votre boulot...

— Merci, dit Fargette en se servant. Une américaine !

— Cela vous changera de la Régie française !

Avant de la porter à ses lèvres, Fargette regarda la marque et tressaillit. C'était une « Old Gold ».

— Vous connaissiez Bocher ? questionna-t-il, en ressortant du bar.

— Non, c'était la première fois que je le voyais...

— Et vous êtes la dernière personne qu'il ait vue...

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Votre nom figure sur son livre...

— Qu'est-ce que ça prouve ? Le type qui l'a descendu n'a peut-être pas laissé de carte de visite, après tout ? riposta-t-il.

— Sait-on jamais ? lança Fargette en s'arrêtant devant l'auto qui attendait, le long du trottoir. Montez à l'arrière, avec moi. Monsieur passera à côté du chauffeur...

Ils obéirent. Un instant plus tard, la voiture roulait sur l'asphalte parisien, à travers les rues sombres. La nuit tombait...

Fargette rompit le silence.

— A propos, connaissez-vous César Antonelli ?

— C'est un copain.

— Ah ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Il est allé chez Bocher, lui aussi.

Avant vous. Vous l'aviez peut-être croisé ?

— Non... J'y allais pour la première fois. Je n'avais jamais vu le vieux.

— Bizarre...

— Pourquoi bizarre ?

Fargette ne répondit pas et se confina dans un mutisme prudent. L'automobile poursuivit sa route puis finalement déposa les passagers devant l'immeuble à la façade lépreuse.

— Nous sommes arrivés. Venez, ordonna le policier.

Ils s'engouffrèrent sous le porche et s'engagèrent dans l'escalier aux marches glissantes. Au premier, Fargette poussa la porte puis s'effaça pour laisser

entrer les deux hommes. En les voyant, Lénard fit un « ah ! » de soulagement.

— Max Clerque ? interrogea-t-il.

Le jeune homme avait échangé un coup d'oeil avec l'individu qui se tenait, en retrait, vêtu de gris clair, au visage glabre et marqué par une cicatrice à la joue gauche. C'était César Antonelli.

— Vous vous connaissez ? insista Lénard, en surprenant le regard des deux hommes.

— Comme ça. fit Max, en tirant une cigarette et en la portant à ses lèvres. Il y a sans doute beaucoup de gens qui venaient chez cette vieille fripouille...

— Pouvez-vous me dire ce que vous faisiez à cinq heures ?

Max Clerque eut un rire goguenard :

— Je jouais aux cartes. Je l'ai déjà dit à votre collègue. Depuis une heure. Avec moi, vous perdez votre temps...

— Même qu'à cinq heures, Max est allé téléphoner, appuya le propriétaire du Bar Bleu.

Lénard tressaillit. Max Clerque dévisagea le gardien de nuit et le jeune couple avec indifférence.

— Quelle heure avez-vous ? fit Lénard abruptement.

Docilement, il releva son poignet. L'inspecteur le saisit et consulta son bracelet-montre.

— Sept heures moins sept ? annonça-t-il à haute voix.

— Elle est juste, vous savez !

— Et vous, quelle heure avez-vous ?

Lénard s'était brusquement retourné vers César Antonelli. Celui-ci sortit une montre plate de son gousset.

— C'est l'heure, fit-il.

— Faites voir.

Il était également sept heures moins sept.

— Vos montres seraient réglées l'une sur l'autre, commença Lénard.

— C'est un chronomètre, interrompit César Antonelli. Qu'est-ce que ça a de drôle ?

Mais Lénard lui tournait le dos et apostrophait Max Clerque, au moment où celui-ci écrasait sa cigarette avant de la jeter :

— Qu'est-ce que vous fumez là ?

— Une américaine ! Si vous en voulez une...

Il jeta le mégot. Lénard se précipita et le ramassa délicatement. En se redressant, il secoua la tête.

— Non, merci, refusa-t-il. Cela me suffit.

Max Clerque prit une seconde cigarette et referma l'étui, puis il observa curieusement l'inspecteur, tandis que ce dernier glissait le bout de cigarette dans son porte-feuille.

— Vous faites ça à la manière de Sherlock Holmes ? ricanait-il narquoisement en allumant son briquet. Heureusement que j'ai un alibi solide, autrement vous me feriez peur, Inspecteur !...

— Lorsque vous êtes venu ici, vous avez fumé, Clerque ? dit Lénard à brûle-pourpoint.

L'autre eut une imperceptible hésitation.

— Peut-être, répliqua-t-il. Pourquoi me demandez-vous ça ?...

— Parce que j'en ai retrouvé une près du cadavre... Justement une « Old Gold », comme celle que vous fumez...

— Qu'est-ce que ça prouve ? riposta le jeune homme avec assurance. Vous n'allez tout de même pas dire que c'est moi qui l'ai fumée ?

— Non.

Lénard pivota et observa silencieusement César Antonelli. Ce dernier haussa les épaules :

— Heureusement que je fume des « gauloises », en bon Français, hein ?

Lénard demeura muet.

— Inspecteur, vous m'amusez, ajouta-t-il en lançant son bout de cigarette devant lui. Celui-là, vous n'allez pas le ramasser, je pense ? Vous en avez déjà un dans votre collection. C'est une maladie, chez vous ?...

— Ainsi, vous êtes venu vers trois heures et demie, fit Lénard sans relever l'ironie de son interlocuteur.

— Trois heures à peine.

— Et après, vous êtes allé vous promener ?

— Je vous l'ai dit. Sur les boulevards. En prenant un verre... dommage que je n'ai pas rencontré un copain. Cela vous éviterait d'avoir des idées... Heureusement que Max Clerque a vu le vieux après moi...

— Il vous avait demandé une pièce d'identité...

— Mon livret militaire, je vous l'ai déjà dit. Il faut vous répéter dix fois la même chose, Inspecteur. Vous voyez des coupables partout ! Et le type qui a fait le coup est tranquille, lui !

« Alors, on va pas garder le macchabée, hein ? J'ai bien envie d'aller prendre un verre, avec Max. Histoire de se remettre de nos émotions. »

— Je n'ai pas l'intention de vous séparer, répliqua l'inspecteur. Vous avez ri, lorsque j'ai ramassé ces mégots, hein ? Et pourtant, ils m'ont appris bien des choses...

— Allez-y ! On vous écoute !...

Lénard se désintéressait du couple qui attendait anxieusement sa décision. Il n'eut d'yeux que pour César et Max.

— Vous, Max Clerque, vous écrasez votre cigarette avant de la jeter. Utile précaution, autrement elle se consumerait entièrement... Vous avez les lèvres sèches... Vous, César Antonelli, vous salivez la vôtre et elle s'éteint au bout d'un moment, après que vous l'avez jetée...

## L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

6	4	8	2	5	6	3	5	4	7	2	6	5	7	3	4
S	L	U	C	L	O	N	A	A	L	O	Y	F	I	O	C
4	7	3	6	5	2	8	5	4	6	3	5	2	7	4	6
H	S	U	E	O	N	N	R	A	Z	V	T	T	E	N	M
8	4	6	3	5	7	4	6	2	5	8	6	3	7	4	5
B	C	O	E	U	Z	E	I	R	N	I	N	L	A	E	E
3	6	4	2	5	7	3	6	5	4	8	2	6	3	5	4
L	S	S	A	V	V	E	A	O	T	L	R	U	A	U	A
7	5	3	6	8	2	7	4	6	3	5	7	2	6	5	4
A	S	I	T	L	I	N	V	O	S	S	T	E	R	O	E
7	4	6	3	5	7	6	7	2	8	5	6	3	7	5	4
D	C	I	A	U	E	T	S	T	E	R	A	N	I	I	V
7	3	7	5	4	6	7	3	8	6	4	7	2	6	4	5
G	C	N	R	O	I	E	E	T	R	U	R	E	E	S	A

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.



Votre dépositaire de pneus B.F. Goodrich  
sait pourquoi, parmi ses clients,

**3 sur 5** \*

ONT LAISSÉ UNE AUTRE MARQUE

POUR ADOPTER

**B.F. Goodrich**

*\*Une enquête menée parmi les clients des dépositaires B.F. Goodrich dans tout le pays, a révélé que 3 sur 5 d'entre eux avaient laissé une autre marque pour adopter les pneus B.F. Goodrich.*

Et votre dépositaire B.F. Goodrich connaît bien les raisons de cette préférence.

Il vous dira que certains de ses clients ont adopté les pneus B.F. Goodrich parce qu'ils durent le plus longtemps . . . ou parce qu'ils risquent moins d'éclater, d'autres, parce qu'ils leur assurent le roulement le plus doux, la plus grande sécurité, et le meilleur rendement au prix le plus bas. Tous ces avantages sont dûs aux connaissances techniques et aux méthodes de fabrication des plus perfectionnées de la B.F. Goodrich, résultat de longues et nombreuses recherches.

C'est ainsi que la B.F. Goodrich a mis au point de nouveaux mélanges de caoutchouc qui chauffent moins et qui sont plus durables, une semelle et une carcasse de forme améliorée, des méthodes de fabrication des plus avancées. Tout ceci contribue à vous assurer un pneu plus satisfaisant, à un prix plus avantageux!

Il y a sûrement, près de chez vous, un dépositaire B.F. Goodrich, de la grande famille Goodrich qui comprend 5,000 experts en pneus et en réparations. Il se fera un plaisir de vous aider à conserver vos pneus en parfait état, toute l'année durant.

Demandez-lui de vous montrer les nouveaux pneus Silvertown B.F.G. et les fameuses chambres à air de sûreté Seal-o-matic qui scellent les crevaisons instantanément . . . de façon permanente . . . pendant que vous roulez! Voyez-le aujourd'hui même!



CHERCHEZ  
L'ENSEIGNE PENTAGONALE  
qui indentifie  
votre dépositaire  
B.F. Goodrich

5-30F

LES MANUFACTURIERS, EUX AUSSI, PRÉFÈRENT B.F. GOODRICH  
Si votre auto neuve est équipée de pneus B.F.G., profitez du service gratuit de vérification que vous offre votre dépositaire . . . ceci vous assurera un long millage, sans ennui.

Fabricants de pneus, accumulateurs, accessoires d'automobile, chaussures en caoutchouc, produits industriels en caoutchouc et Koroseal.



UN MEILLEUR SERVICE

"C'est MON VENDEUR B.F.G. qui m'a convaincu d'adopter les pneus B.F.G. Il s'y connaît en pneus et en tout ce qui concerne les réparations. Ce qui est très important!" — R. K. Ferguson, London, Ontario.



SÉCURITÉ ACCRUE

"Les meilleurs pneus que j'ai jamais eus!", déclare H. R. Pollock, de Toronto, Ont. "On peut toujours compter sur les B.F.G., car leur surface de roulement et leurs flancs sont plus résistants, ce qui les protège contre les éclatements."



ÉCONOMIE ASSURÉE

"J'ai adopté les B.F. Goodrich car je désirais des pneus qui m'assurent plus de millage. Je n'ai pas été déçu. Après de longs et durs voyages, sur de mauvaises routes, la surface de roulement est encore en très bon état." — Don Sinclair, East Riverside, N.B.



SATISFACTION

"J'ai des pneus B.F. Goodrich depuis deux ans . . . ils ne dérapent jamais et ne me donnent jamais d'ennuis!" — J. Réal Langlois, Granby Qué.



PLUS LONGUE DURÉE

"J'ai des pneus B.F. Goodrich sur ma voiture depuis 1936. Ils ont toujours duré très longtemps et ne m'ont jamais donné d'ennuis." — Peter W. Waslik, Winnipeg, Man.

## NOTRE FEUILLETON

## ANGOISSES MATERNELLES

No 4

C'ÉTAIT aujourd'hui le garçon le plus élégant, le mieux découpé et le plus beau que l'on puisse imaginer. Ses magnifiques cheveux noirs, fins, souples et luisants, relevés autour de ses tempes, dégagèrent son large front et donnaient une extrême vivacité à son regard profond, hardi, pétillant d'intelligence et de volonté.

Son nez correct, aux narines mobiles et déliées, tombait droit sur une bouche bien dessinée, que déridait souvent un sourire gracieux, quoique légèrement ironique. Son menton nettement accusé, témoignait de son courage et de son énergie.

Sur sa physionomie expressive, mobile et bien caractérisée, se reflétaient tour à tour, comme dans un miroir, les impressions qui agitaient sa nature généreuse et ardente.

Rien ne dissimulait en lui les sensations qu'il éprouvait. Son visage, soigneusement rasé tous les jours, prenait instantanément l'empreinte des passions qui le faisaient agir et dont son extrême jeunesse ne lui avait pas encore donné la force de dissimuler la violence.

En somme, il avait bien plutôt changé physiquement que moralement. Du jour où Dubois l'avait admis en quel que sorte dans son intimité et où il s'était trouvé en contact avec les plus grands noms de France, il avait senti qu'il entrait dans une voie difficile et dans un monde nouveau pour lui.

Il s'étudia donc à en prendre le ton, les allures, le langage et, en partie, les habitudes. Du moment que son maître lui faisait porter l'épée, il voulut qu'elle ne fût pas à son côté un simple instrument de parade, et comprit qu'il fallait apprendre à s'en servir.

Matin et soir, avant de s'asseoir à son bureau de secrétaire ou de rentrer chez lui il allait passer une heure chez le maître d'escrime le plus renommé. Or, comme il était violent, comme il était d'une vigueur peu commune, comme il avait surtout le désir d'apprendre et d'apprendre vite. Il fit en deux ans de tels progrès, qu'il distança rapidement les jeunes efféminés que sa maladresse avait d'abord fait sourire.

Aujourd'hui, à part deux ou trois adeptes, qui pratiquaient l'escrime avec la même ardeur que lui, il était un des premiers tireurs de Paris. Mais il ne comptait pas en rester là. En toutes choses, c'était le premier rang qu'il ambitionnait, et il ne désespérait pas d'y parvenir.

Cet exercice salutaire, auquel il se livrait pendant deux heures tous les jours, rompait d'ailleurs on ne peut plus utilement avec les habitudes sédentaires auxquelles il était astreint. En même temps qu'il donnait à son corps la force, la grâce et la souplesse, il imprimait à son caractère une décision et une promptitude d'exécution qui lui

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*Jacques de Montbazou, neveu du marquis du même nom, ayant pris le titre de comte, dilapida une petite fortune en la suite de séductions diaboliques du monde dans lequel il avait vécu, des entraînements de la passion... Il poussa l'audace jusqu'à enlever la belle petite marquise Geneviève, à l'aide du rusé La Vrille, être méprisable, s'il en fût... L'auteur nous fait passer par des péripéties, où la vertu est toujours récompensée et le vice pas toujours puni. La vie, il faut le dire, est souvent une excuse, avec ses privations et ses cruautés, pour ceux qui tombent.*

manquaient totalement lorsqu'il vint se fixer à Paris.

Joignant à cela le maniement journalistique d'importantes affaires, la nécessité de les juger et de les trancher promptement, il avait fini par devenir un homme d'action bien qu'un homme de bureau — ce à quoi semblaient le condamner pourtant ses occupations quotidiennes.

Enfin, ce qu'il s'était bien gardé de dire à personne, il voulait sortir de la foule par tous les moyens en son pouvoir, de façon à se rapprocher le plus possible, par le rang et par les manières, de cette chère Geneviève qui lui avait promis de ne jamais l'oublier et à qui il ne cessait de penser lui-même.

Elle était à la fois le mobile et le but de tout ce qu'il entreprenait. Pour arriver jusqu'à elle, pas un obstacle ne l'aurait fait reculer. On comprend aisément qu'animé d'une volonté, poursuivant un objectif si noble et soutenu par de telles espérances, il triompha sans peine des difficultés premières dont sa route était hérissée.

Aimer Geneviève, être aimé d'elle, se rendre digne des préférences dont il était l'objet, était le rêve unique de ses ambitions. L'épouserait-il jamais? Il n'osait pas l'espérer, il ne le croyait même pas. Cependant, nulle puissance au monde ne l'aurait fait renoncer à cet amour, qui était sa vie.

Pas un instant il n'avait faibli, il n'avait douté. Avec la même fidélité qu'il gardait son serment, il était convaincu qu'elle tiendrait le sien. A ses yeux, rien ne pouvait les dégrader de la parole qu'ils avaient échangée le jour où il avait quitté la Grand-Cour.

Cette foi robuste fut le plus puissant de tous les leviers et contribua plus que toute autre considération banale à la transformation qui s'opéra en lui.

La vie régulière et occupée à laquelle il s'astreignit courageusement pour atteindre ce résultat fut pour lui un autre bienfait, en ce sens qu'elle ne lui permit en aucune façon de se mêler au milieu corrompu dans lequel il se trouvait. Ni son honnêteté ni son amour ne furent souillés par le contact impur de ceux qui l'entouraient; s'il succomba parfois devant des occasions trop tentantes — car il était trop jeune et trop beau pour qu'il ne s'en présentât pas, — jamais du moins il ne laissa un lambeau de son cœur dans les boudoirs au fond desquels il s'oublia.

Sa probité avait été souvent mise à l'épreuve.

Maintes fois, des solliciteurs, sachant de quel poids pesait son influence au

près du cardinal, étaient venus lui offrir des sommes assez rondes pour qu'il fût fait droit à leurs plus ou moins justes réclamations. Pascal les avait repoussés et avait remis ces intrigants à leur place d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Ce n'était pas le moyen de faire fortune, il est vrai; mais il n'aurait voulu à aucun prix la devoir à des vilénies de ce genre. Rester pauvre valait mieux, selon lui, que transiger avec sa conscience.

De nos jours, ces principes-là feraient sourire de pitié ce que nous appelons « les esprits pratiques ».

Par cette esquisse rapide de son caractère, on peut se faire une idée de ce qu'était Pascal. On le jugera mieux encore à l'oeuvre durant le cours de ce récit.

La mission dont il était chargé ne lui plaisait qu'à moitié, il faut en convenir.

Les précautions dont le cardinal lui avait recommandé de s'entourer, la nature des procédés qu'on l'avait prié de mettre en oeuvre, lui permettaient de soulever par la pensée un coin du voile de cette vérité qu'on avait essayé de lui cacher. Ce registre des mariages, sur lequel figurait le nom d'un prince de l'Eglise, ne lui disait rien qui vaille. La suppression d'acte qu'on exigeait de lui répugnait en principe à sa loyauté.

Cependant il suffisait qu'un doute subsistât dans son esprit pour qu'il n'hésitât pas. Ce nom de Dubois pouvait être celui d'un des parents du cardinal. Il pouvait même être celui d'un étranger, — car, se disait Pascal, il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle... Dubois.

Aussi se promettait-il bien de tenir scrupuleusement sa promesse et de ne pas jeter les yeux sur l'acte qu'il s'était chargé d'anéantir. C'était le seul moyen d'imposer silence à ses scrupules et de rendre au cardinal, avec toute l'efficacité voulue, le service que celui-ci réclamait pour la première fois de l'homme qu'il avait tiré du néant.

Et tout en roulant sur le grand chemin, dont les arbres disparaissaient à ses yeux avec une vertigineuse rapidité, Pascal se demandait comment il viendrait à bout de cette tâche difficile? Comment aborder ce sacristain? Comment se débarrasser de lui et rester seul en face du registre confié à sa garde?

Au cinquième relais, au moment où il venait d'entrer à Orléans, Pascal entendit un postillon échanger quelques mots avec celui qui allait le quitter. Ce qui, dans leur conversation, avait

par PAUL SAUNIÈRE

attiré son attention et frappé particulièrement son oreille, c'est qu'un nom avait été prononcé. Ce nom, c'était celui de Brive-la-Gaillarde!

— C'est donc là qu'il allait ton voyageur? demanda le postillon de Pascal qui détalait ses chevaux.

— A ce qu'il paraît. Et le tien, où va-t-il?

— Je n'en sais rien, il ne me l'a pas dit; mais ce que je sais, c'est qu'il paye grassement et que nous le mènerons rondement. A propos, y a-t-il longtemps que ton voyageur est parti?

Une demi-heure à peine.

— Alors, sois tranquille. J'aurai soin de dire à celui qui va prendre ma place de brûler la politesse à ce fesse-mathieu. De cette façon, s'il n'y a qu'une paire de chevaux disponibles au prochain relais, ce sera celui qui paye le mieux qui en profitera. Rien n'est plus juste, n'est-ce pas?

— Pardine! fit l'autre avec un haussement d'épaules.

Au même instant arrivèrent les chevaux qu'attendaient Pascal. Il glissa dans la main du postillon qui le saluait un beau louis d'or tout neuf.

— Et dis à ton camarade qu'il y en aura autant pour lui s'il atteint le relais avant la chaise de poste qui nous précède, ajouta-t-il.

C'était de quoi stimuler le zèle du plus paresseux. Aussi, en trois minutes, les chevaux furent attelés et la voiture se mit en mouvement.

Par malheur, le relais était plus court que les autres. Le postillon de Pascal eut beau faire, il ne put qu'arriver juste en même temps que la chaise à la poursuite de laquelle il s'était lancé et qui avait sur lui une grosse demi-heure d'avance.

Pascal sauta lestement à terre.

En route, il avait eu le temps de réfléchir. D'après ce que lui avait dit le cardinal, il était fort à craindre que cet inconnu, qui se rendait aussi à Brive ne fût celui dont Dubois avait signalé le départ imminent.

— Donc, c'est un ennemi, avait conclu le jeune secrétaire, et il importe d'arriver avant lui.

Aussi pénétra-t-il chez le maître de poste avant même que l'intendant du maréchal, beaucoup plus âgé et beaucoup moins dispos que lui, fût descendu de voiture.

— Donnez-moi tout de suite deux chevaux, demanda-t-il.

— Deux chevaux, oui, je les ai, répondit l'aubergiste, mais bien juste. Or, je vois là deux chaises de poste; il s'agit de savoir laquelle des deux est arrivée la première. Evidemment, c'est celle qui est devant l'autre. Est-ce la vôtre?

— Non, répondit Pascal, mais c'est moi qui suis entré le premier ici, moi qui le premier vous ai adressé ma demande. Par conséquent...

— Monsieur, interrompit le maître de poste, la règle immuable de notre maison est de servir, non pas le premier entré dans la maison, mais le premier arrivé au relais.

— A la bonne heure! s'écria derrière Pascal une voix sonore.

C'était l'intendant du maréchal qui venait d'entrer et qui avait entendu la dernière phrase de l'aubergiste.

— Faites atteler, mon ami, ordonna-t-il d'un ton péremptoire en toisant dédaigneusement le jeune secrétaire.

— Pardon, fit sèchement Pascal, mais je ne souffrirai pas qu'on attelle pour d'autres que pour moi.

— Savez-vous bien à qui vous parlez, monsieur ? demanda l'intendant avec hauteur.

— Je ne m'en soucie guère, monsieur.

— Monsieur ! s'écria l'intendant d'une voix menaçante, apprenez que je représente ici le maréchal de Villeroy !

— J'en suis désolé, monsieur, mais du moment que vous n'êtes pas le roi de France, je ne céderai à personne le droit de priorité que je revendique et qu'on ne sauraît me contester.

— Nous verrons bien si vous osez me la disputer par la violence, fit l'intendant rouge de colère. Faites atteler, vous dis-je ! répéta-t-il en s'adressant à l'hôte et en frappant du pied avec impatience.

— Je l'oserai, n'en doutez pas, répliqua froidement Pascal.

— C'est ce que nous verrons, monsieur ! rugit l'intendant.

Pendant ce temps, le palefrenier avait garni les deux chevaux et les avait amenés devant la porte.

Pascal et l'intendant sortirent à la fois en se défiant du regard.

Pascal posa immédiatement la main sur la bride des chevaux qu'on venait de garnir et donna au garçon d'écurie qui les avait conduits l'ordre de les atteler à sa voiture ; mais, au moment où il allait les amener, l'intendant le prit par le bras et l'arrêta.

— Prenez garde, fit-il les dents serrées. C'est au maréchal de Villeroy que vous faites injure, monsieur.

Pascal se retourna ; il commençait à perdre patience. Il dévisagea ce singulier personnage. C'était un homme de cinquante ans environ, petit, gros, apoplectique, qui avait le cou et les oreilles du plus beau rouge.

Dédaignant de se mesurer avec ce ridicule adversaire, il voulut passer outre, mais celui-ci se plaça résolument sur son passage.

— Monsieur, dit-il d'une voix altérée par la colère, je vous rends responsable de ce qui résultera de votre entêtement. Croyez-moi, ne faites pas un pas de plus.

Et, se tournant vers le maître de poste qui assistait immobile à cette scène et n'osait prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre :

— Monsieur, continua-t-il, je vous prends à témoin, vous et vos serviteurs, que je suis strictement dans mon droit et que ce gentilhomme use de violence envers moi. J'espère que vous en déposerez s'il est besoin.

Personne ne bougea. Par les deux postillons qui avaient conduit les deux voyageurs, tout le monde savait que l'intendant payait fort mal, tandis que Pascal était très généreux. Ils auraient donc pris parti pour lui plutôt que pour l'intendant ; mais, devant leur maître, ils n'osaient pas se prononcer.

L'appel aux armes que le gros homme avait indirectement poussé n'eut donc aucun résultat.

Quant à Pascal, il avait remarqué qu'en se plaçant devant lui, l'intendant avait mis ses deux mains dans les poches de côté de son habit, où elles s'agitaient visiblement. Qu'y faisaient-elles ? Était-ce un simple mouvement nerveux qui les contractait ? Y maniaient-elles une arme quelconque ?

A tout hasard, et tout en marchant résolument aussi sur son adversaire, il ne le perdait pas de vue.

Bien lui en prit, car il n'avait pas fait trois pas que l'irascible intendant tira de sa poche droite un pistolet et fit feu. Pascal vit le mouvement. Il n'eut que le temps de se baisser pour esquiver le coup qui lui était destiné, et la balle

alla s'aplatir sur le mur, dont elle fit voler le plâtre en éclats.

Sans donner à ce vieux coquin le temps de recommencer de la main gauche, Pascal se jeta sur lui, le renversa, lui mit un genou sur la poitrine, et lui posant à son tour devant la figure la gueule de ses pistolets :

— Si tu fais un mouvement, misérable laquais, je te brûle la cervelle !

Cette énergique démonstration calma subitement le courroux de l'inflammable intendant. Il ne remua pas plus qu'un soliveau.

Pascal en profita pour prendre dans la poche gauche du vieux drôle le second pistolet dont il était armé.

— Maintenant, tu peux te relever, dit-il ; mais, je t'en avertis, si tu bouges, je ne te ménagerai pas plus que tu ne m'as ménagé moi-même, et je ne serai pas si maladroit.

Puis, s'adressant au garçon d'écurie : — Attelle, mon garçon, ordonna-t-il, tranquillement.

Celui-ci ne se fit pas prier : les postillons étaient enchantés du résultat de cette lutte et ne se gênaient pas pour le laisser voir, puisqu'ils avaient accueilli par de bruyants éclats de rire la chute du gros intendant.

Le maître de poste ne protesta pas. Après tout, que lui importait ? Qu'il lui vint d'un voyageur ou d'un autre, son bénéfice était le même.

— A quelle heure aurez-vous des chevaux disponibles ? lui demanda Pascal.

— Pas avant demain matin, monsieur.

— Ainsi, reprit-il en désignant l'intendant, cet homme est obligé de passer la nuit ici ?

— Oui, monsieur.

— Alors, soignez-le bien et tâchez de le calmer, ajouta-t-il avec un sourire ironique.

Puis il s'élança dans sa chaise, salua de la main, et les chevaux partirent au grand trot.

— Ah ! je vous retrouverai, cria le gros homme exaspéré en le menaçant du poing fermé.

Pascal ne daigna pas lui répondre.

La route lui parut interminable. Bien qu'il ne se fût reposé ni jour ni nuit, ce ne fut que le surlendemain matin qu'il arriva à Brive-la-Gaillarde, ayant parcouru en quarante-huit heures les cent vingt-cinq lieues qui l'en séparaient. Il avait donc fait en moyenne un peu plus de deux lieues et demie à l'heure — ce qui était joliment marcher à cette époque !

A peine descendu de voiture, et ne fût-ce que pour se dégourdir les jambes, il se rendit à l'église paroissiale et y demanda le sacristain.

— Antoine Mérot ? fit le suisse. Il n'est pas là, monseigneur. Voulez-vous que j'aille le chercher ? Il demeure à deux pas d'ici.

— Alors, ne vous dérangez pas, mon ami, et veuillez m'indiquer seulement sa maison.

— La troisième porte à droite dans la première rue à gauche, répondit le suisse, qui joignit le geste à la parole.

Sûr de ne pas se tromper avec un renseignement aussi précis, Pascal le remercia, traversa la petite place et s'engagea dans la rue qu'on lui avait indiquée.

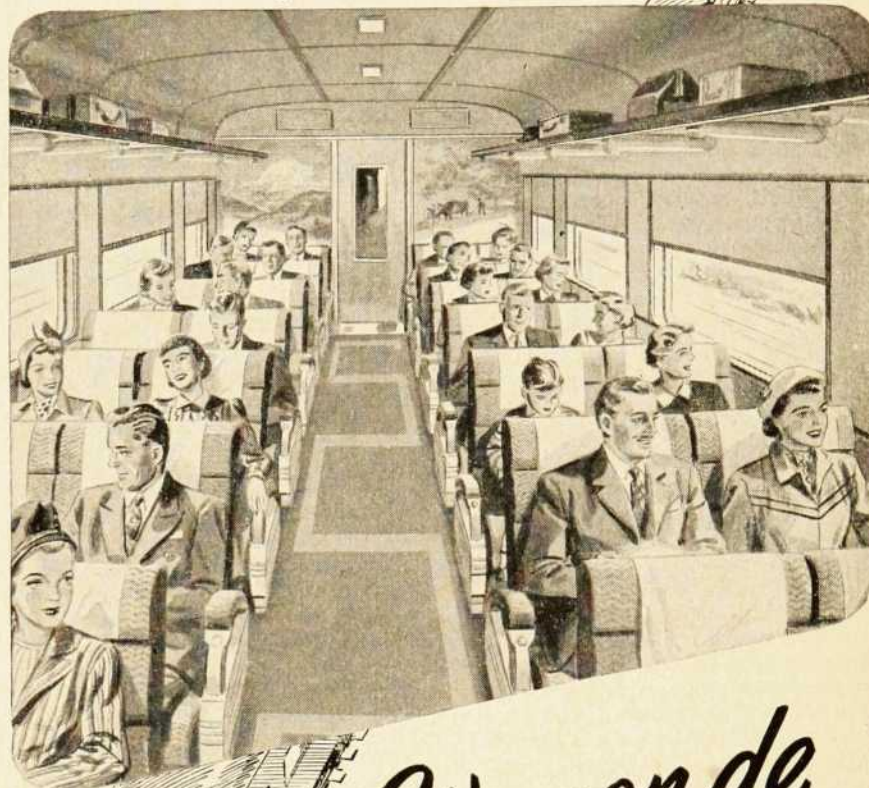
Arrivé devant la troisième maison, il s'arrêta.

La porte en était ouverte, il entra. Sur sa gauche, il aperçut une vaste pièce, au rez-de-chaussée, meublée comme l'est ordinairement la demeure d'un paysan aisé. Au milieu de cette pièce se trouvait une table de chêne massif, longue et carrée, de chaque côté de laquelle deux hommes étaient assis. Entre eux se dressait une bouteille de vin aux trois quarts vide et deux verres à moitié pleins.

— Monsieur Antoine Mérot ? demanda Pascal.

Pour les affaires ou l'agrément...  
le voyage est plus économique  
par

Le Pacifique Canadien



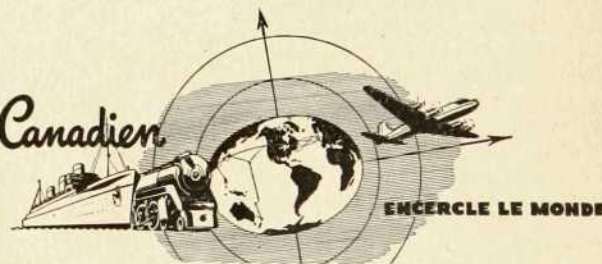
Wagon de  
1ère classe

Service de luxe aux taux économiques des wagons ordinaires... ce qu'il y a de mieux pour les voyages de jour ou de nuit ! La propreté, la tranquillité, tous les avantages du confort moderne vous sont offerts dans les wagons "coach" de luxe du Pacifique Canadien. Vous pouvez ajuster à volonté le dossier de votre fauteuil "Sleepy Hollow"... le renverser en arrière pour dormir... le ramener en avant pour contempler le paysage à travers les larges fenêtres "panorama". Eclairage à contrôle individuel... salles de toilette ultra-modernes. Adoptez le train — le moyen de transport sûr, ponctuel, économique. Voyagez dans le confort ; arrivez frais et dispos à destination.

• Les nouveaux wagons de luxe "Sleepy Hollow" sont mis en service sur les trains du Pacifique Canadien à mesure qu'ils sortent des usines.

Renseignements complets de tout agent du Pacifique Canadien.

Le Pacifique Canadien



TRAINS • BATEAUX • AVIONS • HÔTELS • COMMUNICATIONS • MESSAGERIES

En le voyant entrer, les deux hommes, s'imaginant voir paraître un grand seigneur, s'étaient levés précipitamment.

— C'est moi, répondit le plus grand et le plus âgé.

— Mon ami, répondit Pascal, à qui la vue de la bouteille et des verres avait permis de combiner instantanément son plan de campagne, vous souvenez-vous de l'abbé Denain ?

— Je le crois bien ! s'écria joyeusement le sacristain.

Puis, s'inclinant devant Pascal :

— Monseigneur, dit-il, soyez le bienvenu, si c'est lui qui vous envoie !

— C'est lui, en effet, qui m'a chargé de vous apporter ses amitiés.

— Ah ! le brave homme ! C'est bien à lui de ne pas oublier ses anciens amis. Entrez donc, monseigneur.

— Merci, mon bon Mérot, mais je n'ai pas le temps en ce moment. Si vous désirez causer ensemble de ce cher abbé, veuillez venir souper sans façon ce soir avec moi, à l'hôtel de la Poste.

— Je suis à vos ordres, monseigneur.

— Alors je puis compter sur vous pour sept heures ?

— Certainement, répondit Antoine avec empressement.

— Eh bien ! à ce soir !

— A ce soir, promet le sacristain, dont le visage s'épanouissait d'avance à la pensée du festin qui l'attendait.

Pascal s'éloigna.

On s'étonnera peut-être qu'il n'eût pas immédiatement abordé, lui qui était si pressé, la grave question qui le conduisait à Brive-la-Gaillarde et qu'il eût reculé de huit heures la conversation qu'il voulait avoir avec Antoine. Rien n'est pourtant plus facile à comprendre.

En voyant Mérot attablé devant une bouteille, il avait compris que cet homme était ivrogne et gourmand, deux défauts dont il pouvait facilement tirer parti. Aussitôt, il l'avait invité à souper. Ensuite, s'il avait choisi l'heure du souper, plutôt que celle du dîner, qui allait sonner, c'est qu'il avait toute la soirée et toute la nuit pour mener à bien la besogne qu'il avait entreprise — besogne dont il ne serait pas venu facilement à bout dans la journée.

Enfin, il était certain d'avoir sur l'économiste intendant du maréchal de Villeroy une avance de dix heures, augmentée du retard que la mauvaise volonté des postillons, chichement payés, ne manqueraient pas d'apporter dans la rapidité du voyage.

Donc il pouvait largement dépenser dix-sept ou dix-huit heures, sans craindre d'être dérangé par son ennemi.

En conséquence, il revint à l'hôtel de la Poste, s'y fit servir à dîner, se jeta sur son lit pendant quatre heures, afin d'être frais et dispos pour le reste de la journée. Après quoi, il sortit, visita la ville, et surtout l'église, fit une longue promenade dans les environs et rentra vers six heures et demie.

Aussitôt il se mit en quête d'une pièce parfaitement isolée, dans laquelle il put impunément manoeuvrer, sans redouter les oreilles ou les regards indiscrets.

Il aperçut, au fond de la grande salle, un cabinet long et étroit auquel on accédait par une porte vitrée, garnie de rideau de cotonnade blanche, et qui n'était éclairé que par une fenêtre dominant sur la cour. A la fenêtre pendaient deux lourdes tentures de laine qu'il suffisait de laisser retomber pour masquer entièrement la fenêtre.

Il y entra, s'installa devant la table et fit mettre deux couverts ; puis il commanda le souper et attendit.

A sept heures, Antoine Mérot arriva. Impossible d'être plus exact. Un instant après, on les servit.

Le repas était succulent, le vin généreux, et Pascal avait soin de ne laisser jamais vide le verre de son convive.

Au dessert, le sacristain complètement gris. Il s'abandonna sur les vertus de

l'abbé Denain, et quand il apprit que le digne homme ne l'avait pas oublié au moment de mourir, il versa une grosse larme dans son verre. C'était la première goutte d'eau qui y entrât.

Le jeune secrétaire jugea que le moment était venu d'agir.

— J'ai même, ajouta-t-il, un petit service personnel à vous demander.

— Lequel ? fit Antoine. D'avance, monseigneur, je me mets à votre disposition.

— Oh ! c'est bien simple. Il s'agit tout bonnement de me communiquer le registre de la paroisse.

— En effet, rien de plus simple. C'est un service que ma profession me force à rendre au premier venu.

Mérot s'exprimait déjà avec une certaine difficulté.

— Je regrette qu'il soit si tard, fit Pascal, car vous n'avez probablement pas sur vous les clefs de la sacristie.

— Mes clefs ! dit Antoine en essayant de se redresser, elles ne me quittent jamais, monseigneur.

Et, pour mieux accentuer ses paroles, il frappa sur la poche droite de sa veste, qui rendit un son métallique.

— Au fait, rien ne presse, continua le jeune secrétaire. Demain, quand il fera jour, il sera temps encore...

— Je crois bien ! approuva le sacristain, en avançant son verre plein. Nous sommes trop bien ici, restons-y.

Le pauvre diable disait vrai. Il aurait voulu se lever que cela lui eût été impossible. Ses yeux se fermaient à moitié, sa langue s'embarrassait de plus en plus.

Pascal appela l'aubergiste et demanda une bouteille de vin d'Espagne.

Mérot essaya de tenir bon et voulut faire honneur à un vin qu'il n'avait pas bu deux fois en sa vie. Ce fut le coup de grâce. Au troisième verre, il ne prononçait plus que des paroles absolument inintelligibles. Au quatrième, il s'abattit sur la table et s'endormit.

Pascal se leva, s'enveloppa de son manteau, dans les larges plis duquel il dissimula la lanterne qu'il venait d'allumer ; puis il fouilla dans la poche du sacristain, s'empara de ses clefs et sortit.

— Ce pauvre Antoine s'est endormi, dit-il à l'aubergiste en traversant la salle. Je crois qu'il est un peu gris. Laissez-le dormir. A mon retour, s'il ne va pas mieux, nous le reconduirons chez lui.

— Bah ! fit l'hôte en riant, il en a l'habitude. Une fois de plus ou de moins, il n'y paraîtra pas.

Le jeune secrétaire franchit le seuil de la porte et s'élança dans la rue.

Il était dix heures. La nuit la plus complète, le silence le plus absolu l'environnaient. Par bonheur, pendant la journée, il avait patiemment étudié les abords de l'église et s'était rendu un compte exact de la disposition des lieux.

Une porte latérale, ouvrant sur la rue, donnait accès dans la sacristie. Il se dirigea de ce côté et, après avoir inutilement essayé deux ou trois clefs, il eut la satisfaction de sentir la serrure grincer et la porte s'ouvrir sur ses gonds.

Il la referma sans bruit, démasqua sa lanterne et entra.

Il avait vécu de trop près dans l'intimité de son ancien professeur pour ne pas connaître sur le bout du doigt tous les tenants et aboutissants d'une sacristie. A cet égard, l'abbé Denain ne lui avait laissé rien ignorer.

Pascal n'eut donc pas de peine à s'orienter.

Rien qu'à la forme des tiroirs qui contenaient les habillements sacerdotaux ou des armoires dans lesquelles étaient enfermés les instruments de la fabrique, il devinait que les ouvrir serait absolument inutile.

Aussi se dirigea-t-il sur-le-champ vers une armoire basse, surmontée à hauteur d'appui d'une tablette de bois noir, sur laquelle se trouvait une plume et un encrier.

Donc c'était sur cette tablette qu'on posait les registres pour rédiger les actes ou pour les faire signer aux témoins. Ça et là, de larges taches d'encre desséchée formaient une croûte noire qui pouvait l'inexpérience de certains témoins en matière de calligraphie.

Sans chercher davantage, il introduisit une clef dans la serrure et tomba d'emblée, maintenant qu'il pouvait s'éclairer, sur celle qui ouvrait l'armoire.

Il aperçut alors, disposés symétriquement, par ordre chronologique, sur deux rangées, les deux registres de la paroisse. Sur le dos, il put lire les indications suivantes : naissances, décès, mariages. Au-dessous de ces mots, figurait en chiffres énormes le millésime de l'année pendant laquelle ces actes avaient été rédigés.

Il prit un registre sur lequel se trouvait cette mention : 1698 à 1700. Il le posa sur la tablette, à côté de sa lanterne, et l'ouvrit à la page 42. En marge, ainsi que le lui avait dit le cardinal, il lut ces deux mots : Dubois, Lacombe.

Le renseignement était précis. Aucune erreur n'était possible. C'était cet acte qu'il s'agissait de faire disparaître.

Pascal recula vivement de deux ou trois pas, afin de ne pas céder à la curiosité. En effet, non seulement il avait juré de ne pas jeter les yeux sur l'acte, mais il s'était promis à lui-même de ne pas le faire, afin de conserver jusqu'au bout sa liberté d'action.

Pourtant, pendant quelques secondes, il hésita.

Tout à coup, par un brusque mouvement, il tira de sa poche une petite boîte de fer-blanc, bien hermétiquement fermée, en souleva doucement le couvercle et la posa sur la tablette, à droite du registre.

Il prit un flacon et une éponge. Le flacon renfermait un liquide parfaitement incolore ; l'éponge était grosse comme une pêche.

Pascal fit couler lentement et avec précaution sur l'éponge la moitié du liquide ; puis, se détournant avec vivacité, il passa d'un bout à l'autre de la feuille et dans tous les sens son éponge humide.

A mesure qu'il se livrait à ce lavage, tout ce qu'il y avait écrit sur la page disparaissait. Non pas précisément à l'instant même, mais peu à peu et avec un léger bouillonnement aux endroits où l'acide se mettait en contact avec l'écriture.

Au bout de cinq minutes, il ne restait presque rien. Pascal pressa l'éponge dont le liquide tomba sur la dalle de la sacristie, puis l'imbiba de nouveau avec l'autre moitié de la liqueur qui restait dans le flacon et procéda à un second lavage, plus patient et plus minutieux peut-être que le premier. Les quelques caractères qu'un oeil exercé aurait pu découvrir encore sur le papier disparurent si complètement cette fois que toute trace d'écriture était invisible.

Il prit alors un mouchoir blanc, étancha le liquide pour que la feuille séchât plus vite et attendit.

En effet, il ne pouvait pas immédiatement refermer le registre et le remettre en place ; sans cela, l'acide aurait nécessairement attaqué l'acte qui se trouvait dans le folio 41, en face de celui qu'il avait détruit.

Un bon quart d'heure s'écoula avant que la feuille fût bien sèche. Il passa alors à la table alphabétique des noms contenus dans le registre, y trouva ces deux mêmes noms accolés l'un à l'autre : Dubois, Lacombe, et opéra de la même manière.

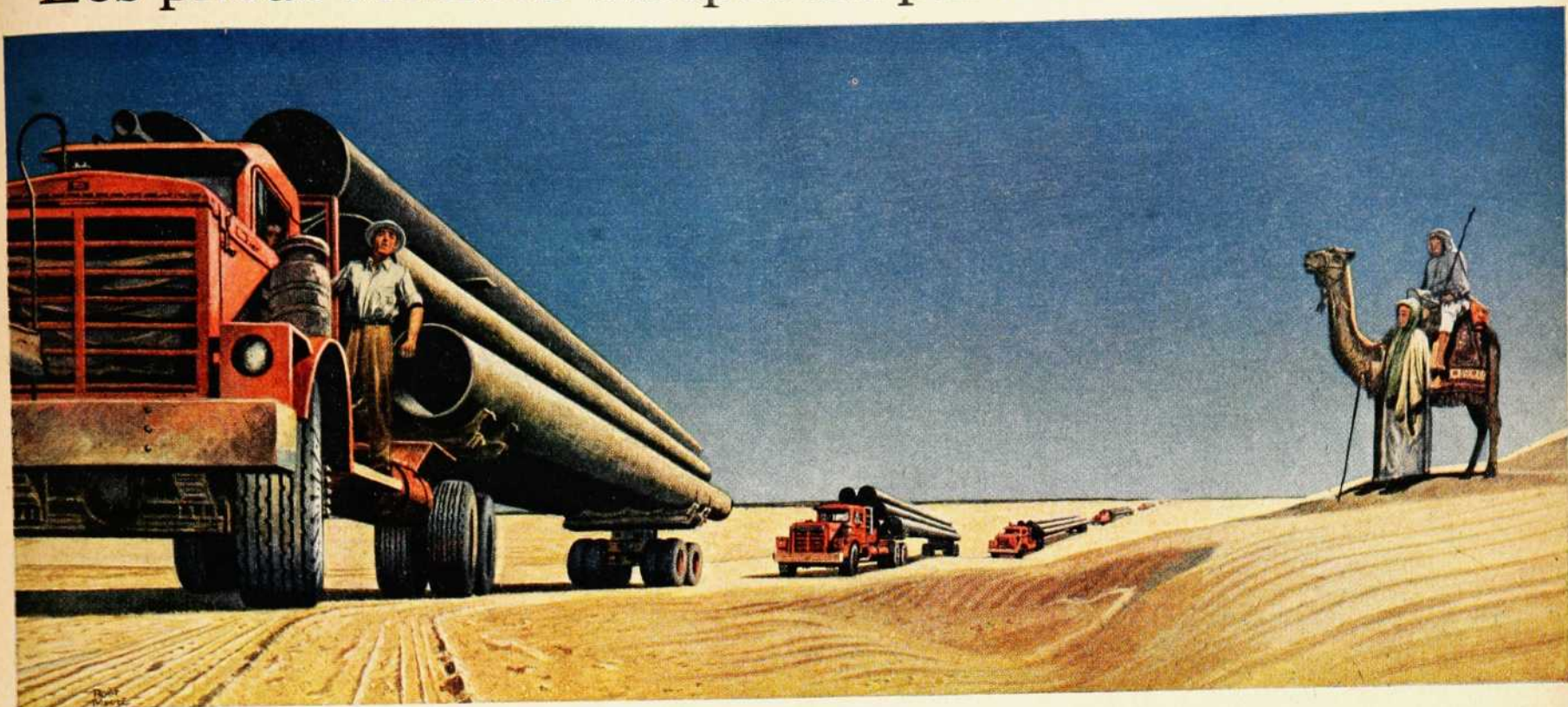
Enfin il poussa un bruyant soupir. Tout était fini ! Il plaça le registre dans l'armoire, qu'il referma, serra le flacon et l'éponge dans la boîte, glissa

## LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Les hommes sont bien partout les mêmes : à la maison, il faut leur servir leurs plats ; au bureau, leurs paperasses...

# Les pneus ATLAS s'imposent partout dans le monde



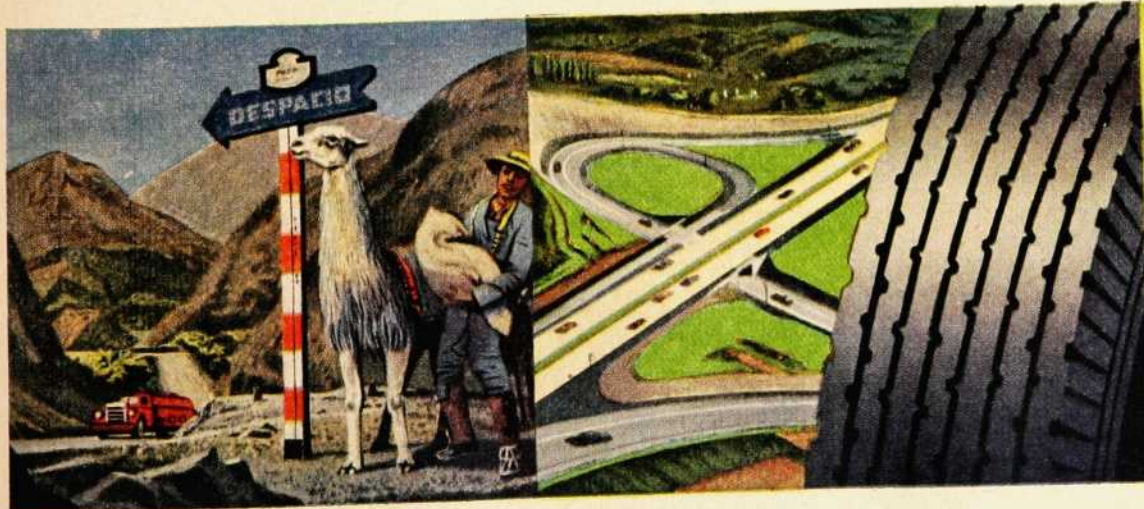
1. Sur les sables brûlants de l'Arabie, les pneus Atlas portent des chargements de tuyaux d'acier pesant jusqu'à 36 tonnes. Mais c'est là un simple travail de routine pour eux. D'un bout à l'autre de l'année et dans tous les pays du monde, les pneus Atlas démontrent chaque jour qu'ils peuvent résister aux pires conditions de roulement.



2. La circulation n'est pas facile dans la jungle humide et suffocante du Vénézuéla, mais les pneus Atlas sont à la hauteur de la situation.



3. Des routes couvertes de neige et des températures au-dessous de zéro dans les régions septentrionales du Canada sont bien différentes des conditions rencontrées sous les tropiques, mais cela n'affecte aucunement les pneus Atlas.



4. La traversée des Andes, par des routes primitives s'élevant jusqu'à 12,000 pieds, est une épreuve pénible pour les pneus comme pour les chauffeurs de camions.

5. Résultat: des pneus dignes de confiance, appuyés par une garantie absolument unique en son genre et acceptée par 38,000 vendeurs disséminés à travers le Canada et les 48 états de la république américaine.



6. Vendus et maintenus en service par les vendeurs Imperial Oil à travers le Canada. "Service" inégalé—où que vous soyez

Le seul breuvage qui vous donne un

*Rafraîchissement  
Durable!*



C'est le  
**"CANADA DRY"**

*La marque qui se vend le plus dans le monde!*

Il est sec, voilà pourquoi! Oui, seul un breuvage sec peut vous donner un rafraîchissement durable. Et seul le Canada Dry, dont la qualité est renommée, vous donne un rafraîchissement vraiment satisfaisant. Buvez un verre de Canada Dry doré et pétillant—prenez-le froid, à petits coups — et votre bon goût vous dira que le Canada Dry est de beaucoup la marque la plus populaire du monde. Pourquoi vous contenter de moins que la qualité Canada Dry?

**Il améliore aussi le goût des aliments savoureux!**

3 MODÈLES POUR VOTRE COMMODITÉ

POUR VOUS, MADAME

## RENDRE LA PLUIE GAIE

Par JEANDINE

**P**UISQUE la mode ne pouvait supprimer la pluie, elle l'a adoptée. Il ne s'agit plus aujourd'hui de mettre — les jours où le ciel est inclément — le classique imperméable qui ne différait pas beaucoup de celui des hommes. La mode a voulu que les cataractes du ciel fussent pour la femme une occasion nouvelle de se parer — et pour que la pluie séduise les couturiers, elle l'a égayée!

Plus de tons gris ou mastic, mais un arc-en-ciel de couleurs que les gouttes irisées font briller et rutiler. Des rouges, des jaunes, des briques, des bleus, des verts, des roses, des caramel; toutes les nuances et les tons nuancés se jouent sur les vêtements dont les matières et les formes sont un plaisir pour les yeux.

On a beaucoup cherché justement une matière à la fois légère, souple et solide. Les créateurs ont fait bien des essais: il semble qu'ils soient arrivés aujourd'hui à diverses formules qui donnent satisfaction. La plus nouvelle est une adaptation de la matière plastique dont il existe, bien entendu, plusieurs sortes, le crocknyl léger et souple et toute une série d'autres tissus transparents et fins. La gabardine est également une grande favorite, mais elle n'a plus rien qui puisse rappeler le lourd tissu mastic dont nous devions nous contenter autrefois. Elle est devenue fine, souple, elle aussi — et surtout elle s'est adaptée à ces nuances ravissantes qui égaient la pluie. Mieux encore, elle se tisse aujourd'hui en réversible et l'on voit par exemple un imperméable bleu doublé de jaune. Le couturier utilise, bien entendu, cette double tonalité pour des effets charmants que la mode préconise cette année pour les manteaux. D'autres gabardines jaunes ou vertes d'un côté, sont traitées en écossais de l'autre. Dans les divers cas, le capuchon, les poignets, sont traités dans la nuance écossaise ou claire, le reste du vêtement dans le ton foncé ou uni. Avec l'écossais même on peut prévoir deux longs revers qui tranchent sur le corps du manteau. Car le raffinement des vêtements de pluie ne consiste pas seulement dans leurs nuances claires, vives et gaies, mais aussi dans la recherche de leur coupe. Ils sont coupés exactement comme des manteaux de lainage. Il y a le vêtement de pluie sportif, le vêtement habillé et même celui du soir.

Ce n'est pas le choix du ton qui rend plus ou moins élégant le vêtement de pluie, mais bien plutôt sa forme. C'est ainsi que la gabardine selon sa nuance, son épaisseur et sa forme peut être vêtement du matin, d'après-midi ou du soir. Pour le matin, elle affectera la forme vague le plus souvent garnie de poches, une sorte d'allure sac qui lui permettra de recouvrir un tailleur, voire même plus tard dans la saison, un manteau. Pour l'après-midi, au contraire, les formes appuyées à la taille auront un grand succès. Certaines maisons ajoutent même à leurs vêtements de petits collets d'écolières que complète un capuchon d'allure médiévale.

D'autres jouent des tissus réversibles: des manches longues se terminent par un revers exécuté dans le ton clair du réversible et la femme peut fort bien, quand il fait frais, utiliser ce bas de manches en manchon en croisant ses mains, ou même glisser un sac à la main dans leur largeur accueillante. Exécutés dans les tons roses, jaunes, verts, orange, ces vêtements — presque tous munis d'un capuchon, peuvent être très habillés. Les femmes n'hésitent pas à les porter même sur les robes du soir. Dans ce dernier cas on omet de porter la ceinture — le vêtement ne risque pas ainsi d'appuyer sur la toilette et de la froisser. D'autre part, cette suppression de la ceinture donne plus de longueur à l'imperméable qui couvre ainsi la longue robe. Dans ce cas, le capuchon est indispensable pour protéger la coiffure de soirée.

En matière plastique on réalisera également toutes les sortes de vêtements. Celui de sport d'abord. Il en est même dans cette catégorie qui se compose d'une culotte, d'une vareuse et d'un surôit. Ils permettent à la femme, sur le yacht ou le thonier, d'affronter les intempéries. Dans ce cas, bien entendu, des bottes de caoutchouc accompagneront l'ensemble. Ces bottes d'ailleurs — ou d'amusants bottillons — seront même l'après-midi, le complément des manteaux de pluie — complément indispensable sur le plan de la coquetterie — et de l'utilité.

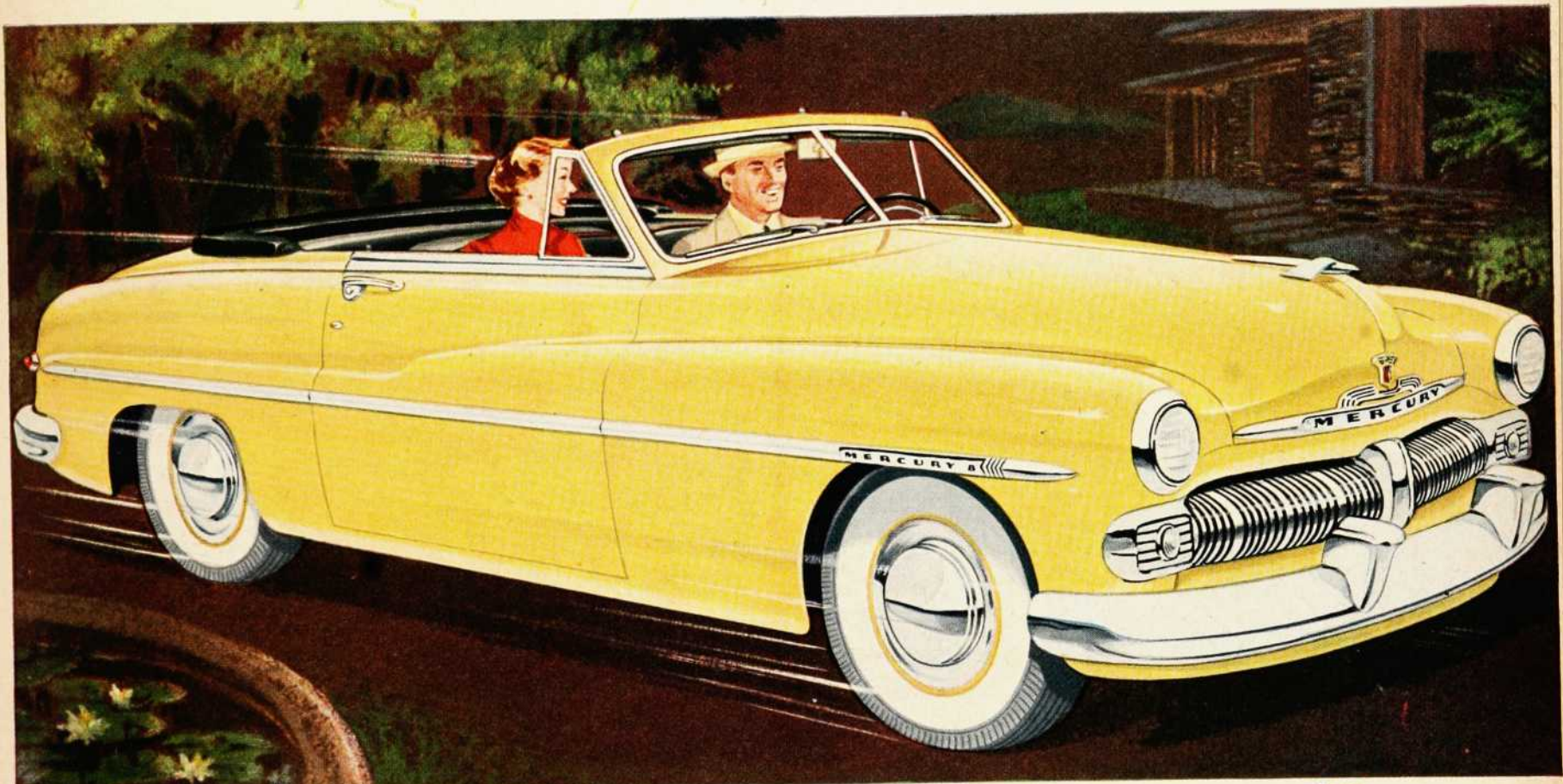
Ce tissu transparent permet d'exécuter des manteaux du matin, d'après-midi, ou même pour le soir de larges capes transparentes qui protègent parfaitement la toilette habillée — et la laissent deviner en même temps. Les matières aux tons délicats qui jouent grâce à leur transparence avec les vêtements que l'on porte au-dessous, séduisent beaucoup les femmes par leur nouveauté — et aussi leur côté pratique. Ils ne pèsent rien, ils sont souples aujourd'hui — et aussi surprenant que cela puisse paraître, ils tiennent chaud.

Le parapluie a suivi le mouvement car il est des femmes qui ne veulent pas renoncer à sa commodité. Mais il s'est mis à la page. Il dédaigne non seulement le noir, mais les tons gris mordorés ou taupés qu'il avait adoptés. Lui aussi veut égayer la pluie. Le voilà rose, mauve, vert, bleu canard, rouge parfois. Il aime les ramages, les damiers, les tissus précieux — ou les modernes matières plastiques. Il a retrouvé de longs manches, qui sont parfois des poudriers ou des cendriers. Il se fait comme une ombrelle de beau temps. Il s'adapte à tout. Il ne veut pas mourir et il ne meurt pas.

Et les gouttes, avec une chanson presque allègre, martèlent l'ondée sur son dôme luisant et coloré.

# "Quel chic!... Quelles performances!"

Quelle agréable sensation que de voir devant votre porte cette élégante Mercury, longue et basse! Et combien plus agréable encore, la sensation que vous éprouvez lorsque, confortablement assis sur sa large et moelleuse banquette avant, vous vous installez au volant de cette splendide décapotable... Puis, dès qu'elle roule, vous ne doutez plus que la nouvelle Mercury de 1950 soit la plus merveilleuse des voitures!



Anneaux-garniture de roues chromés et pneus à paroi latérale blanche—moyennant supplément.

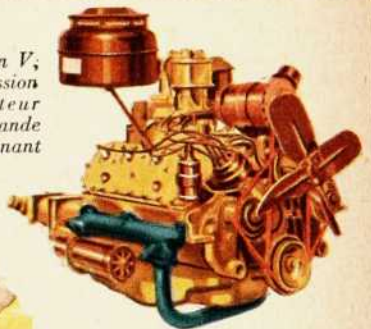


"Plus parfaite que jamais", grâce à sa direction améliorée Stedi-Line. Nouveau tableau de bord Safe-T-Vue.

La nouvelle Mercury de 1950 est, à tout égard, "plus parfaite que jamais". Elle est plus parfaite par ses lignes, son confort, son fonctionnement économique, ses performances. A tout point de vue, la nouvelle Mercury de 1950 est sans rivale.

Rappelez-vous que des milliers d'usagers satisfaits ont établi la preuve irréfutable de sa supériorité. Voyez votre dépositaire Mercury dès aujourd'hui et découvrez par vous-même pourquoi votre prochaine voiture doit être une Mercury.

Moteur à 8 cylindres en V, 110 CV, à compression Hi-Power. Carburateur Econ-O-Miser. Surcommande Touch-O-Matic (moyennant supplément).



Les élégantes poignées de portes à pousser et loquet rotatif facilitent l'ouverture et la fermeture des portes.

Intérieurs opulents capitonnés en cuir. Commande hydraulique (par boutons) des vitres et de la capote.



## "Plus parfaite que jamais"

# la Mercury de 1950

Décapotable-6 places



Wagonette Mercury 8 places



DIVISION "MERCURY-LINCOLN-METEOR"  
FORD MOTOR COMPANY OF CANADA LIMITED

## CHOSSES ET AUTRES

## EXPÉRIENCE AVEC LA NÉBULARINE

LA POURSUITE d'expériences avec la nébularine, puissant antibiotique contre le bacille de la tuberculose et sans effets nocifs sur l'organisme humain, découvert dans une variété commune de champignons, *Argaricus nebularis*, ainsi que la construction d'un nouveau tube Roentgen d'un poids de deux tonnes destiné au traitement des tumeurs profondes, sont parmi les tâches scientifiques urgentes qui ont bénéficié récemment de subvention de la Fondation Knut et Alice Wallenberg. Un total de 2.220.000 couronnes (\$444.000) a été distribué à différentes institutions et à des chercheurs privés par ce fonds, créé par la famille de banquiers suédois Wallenberg.

La découverte de la nébularine, résultat de longues recherches sur une centaine de variétés de champignons sylvestres, est due au professeur Harry Hedstrom, de l'Académie de Science vétérinaire, et au docteur Nils Lofgren, de l'Université de Stockholm, ce dernier déjà connu pour avoir découvert un anesthésiste local, la zylocaïne. Cependant, les tentatives faites pour isoler la substance active n'ont encore eu aucun succès. Les recherches se sont jusqu'à présent bornées à des expériences d'éprouvette et la valeur thérapeutique de la nébularine est par suite encore inconnue. Le docteur Lofgren va désormais poursuivre ses expériences, notamment sur les animaux.

Le nouveau tube Roentgen de l'institut de Radiophysologie de l'Institut Carolin, à Stockholm, pour la construction duquel le professeur Rolf Sievert a reçu une subvention de 150.000 couronnes (\$30.000), atteindra une tension de 400.000 à 800.000 volts et un courant d'une puissance de plusieurs milliers d'ampères par dix-millième de seconde, ce qui rendra possible une phrase brève mais intense pour le traitement des tumeurs. Son pouvoir radiant est intensifié par la distance, au lieu du contraire comme c'était le cas jusqu'ici. Le tube est construit conformément à de nouveaux principes, impliquant notamment une forme spéciale de la surface de l'anode et certains dispositifs du diaphragme.

Une subvention de 40.000 couronnes a été allouée au professeur Hannes Alfvén pour ses recherches sur la propagation des ondes dans différents milieux et sur les ondes magnétohydrodynamiques, un mouvement d'ondes nouvellement découvert et que l'on croit être la cause des taches du soleil, peut-être aussi des radiations cosmiques.

Le professeur Arne Tiselius, Prix Nobel de chimie, a reçu 18.000 couronnes pour ses recherches sur un virus des betteraves à sucre qui cause une maladie grave de ces plantes, tandis que l'Association suédoise pour la Culture et l'Amélioration des Arbres fruitiers, qui a déjà obtenu de la Fondation près d'un million de couronnes, bénéficie d'une nouvelle subvention de 120.000 couronnes. Le but immédiat recherché par l'Association est l'obtention de variétés suédoises d'arbres fruitiers plus résistants.

## LES PETITS FRÈRES DES PAUVRES

La France qui donna au monde Jeanne JUGAN et ses «Petites Soeurs des Pauvres» voit sans cesse naître et fleurir de nouvelles oeuvres de charité.

Après les Petites Soeurs des Pauvres, voici les Petits Frères des Pauvres. C'est à Paris, dans le quartier du Père Lachaise, qu'existe, depuis 1946, cette association d'ouvriers et d'étudiants dédiée au service des vieillards abandonnés. Ils étaient 3 à l'origine. Ils sont 50 aujourd'hui.

Aux vieux qu'ils ont adoptés, les «petits frères» portent trois repas chauds par semaine à domicile, et six pour les plus malheureux. A ces repas, composés d'un entrée, d'un plat de viande, d'un légume et d'un fruit, s'ajoutent le colis mensuel, les vêtements et les mille services rendus. Car le visiteur se fait «l'homme de ménage», se charge des démarches dans les mairies, s'acquitte des menues réparations et les quatre docteurs de l'association donnent les soins nécessaires.

La France de Monsieur VINCENT ne renonce pas à la charité.

(Paroles de France).

RAOUL FOLLEREAU

## MOT MAGIQUE

Immunsation, mot magique qui prévient chaque année la diphtérie chez des centaines d'enfants canadiens! L'immunsation est simple et sans douleur et, dans la plupart des cas, n'entraîne aucune réaction. Elle offre une protection presque totale contre ces maladies. Protégez votre bébé dès sa première année.

## A LA LUMIERE DU JOUR

Rien n'illumine ni n'égaie plus le foyer que la lumière solaire. Elle l'emporte presque en tout sur la lumière artificielle. Ne laissez rien perdre de la lumière naturelle; utilisez les décorations pâles et choisissez bien les rideaux et les tentures. Pour éviter l'éblouissement, on tourne les meubles à environ 30 degrés des fenêtres.

## LE PRIX A PAYER

Certaines de vos dents sont-elles chevauchantes, difformes, disgracieuses? Il faut peut-être en accuser la perte prématurée des premières dents. Une fois celles-ci perdues, souvent la mâchoire ne se développe pas de façon normale et les dents permanentes n'ont pas assez de place à leur apparition. Aidez votre enfant à conserver ses premières dents le plus longtemps possible. Les dents permanentes ont ainsi meilleure chance de devenir droites et égales.



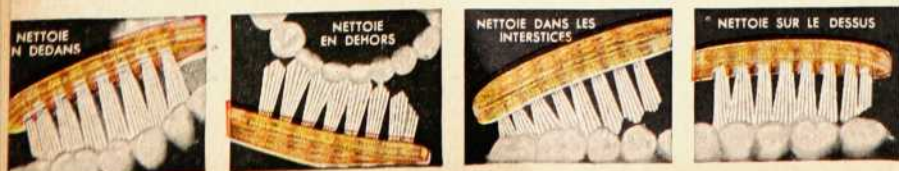
50¢

## FAITS NOUVEAUX CONCERNANT MIRACLE-TUFT

## Sèche comme le sable du désert!

C'est une brosse surprenante que cette Dr. West's Miracle-Tuft! Elle fait des merveilles pour mieux nettoyer vos dents. Même entre les brossages, elle fait quelque chose d'important en *supplément*—elle sèche plus vite grâce aux soies imperméables Dr. West's. Les soies "Exton" de cette brosse à dents surprenante sont prêtes, matin, midi et soir, à rendre la surface de vos dents étincelante de propreté. Les soies sont taillées avec précision—courbées *en deux sens* pour mieux atteindre chaque dent.

De plus, elle est *scellée sous verre* pour votre protection. Disponible dans les quatre modèles illustrés ci-dessous. 50¢ chacune.



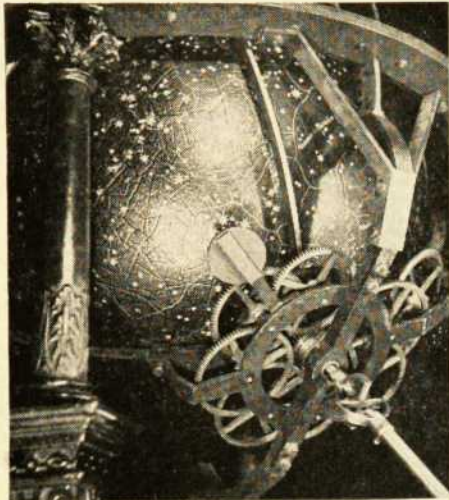
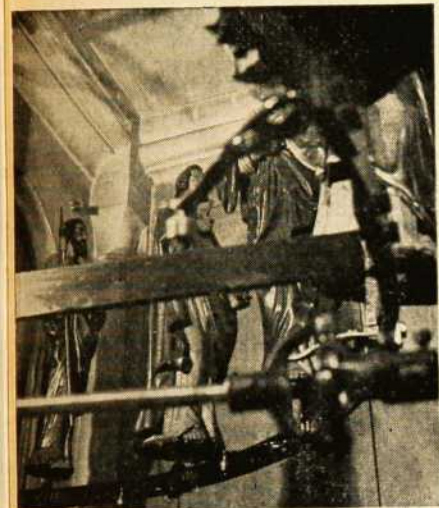
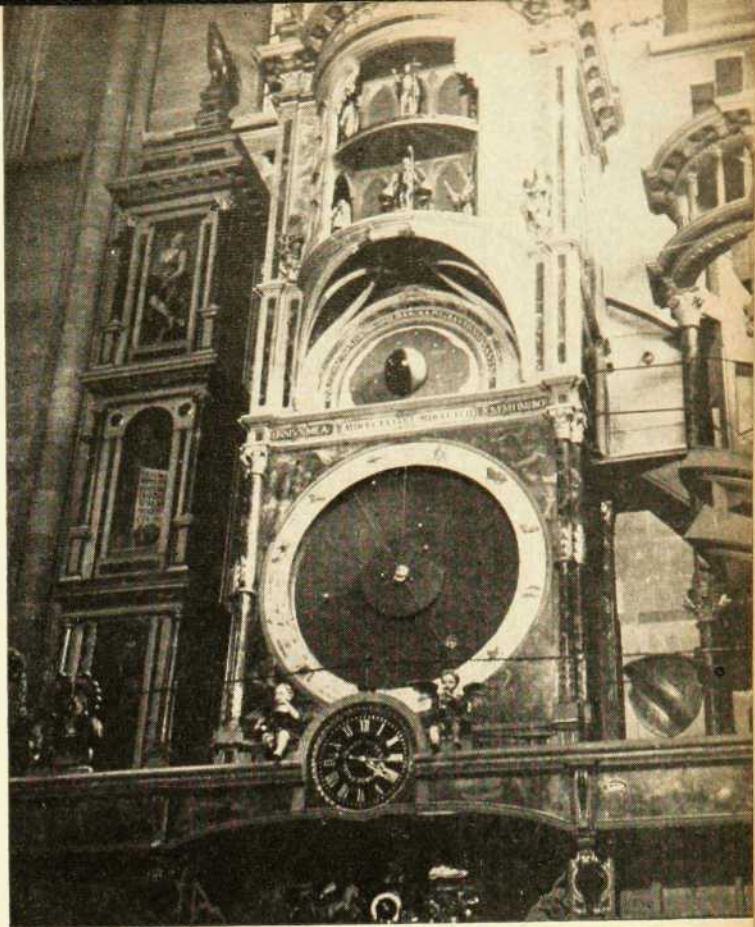
# L'HORLOGE ASTRONOMIQUE DE STRASBOURG

Par CARLOS FISCHER  
(Exclusif au "SAMEDI")

Il va de soi que les beautés éclatantes et les mérites incontestés de la cathédrale de Strasbourg tiennent avant tout à la grâce aérienne de sa flèche unique, à la richesse et la finesse de ses sculptures, pinacles, tympan, voussures, crochets, balustres, mascarons, statues etc. qui la revêtent d'une vaste dentelle de pierre, et, en outre à la splendeur de ses vitraux de la plus glorieuse époque. Mais son horloge astronomique n'en est pas moins une sorte de jouet de génie, qui, composé avec une science sans reproche et, présenté avec un art original, attire à juste titre la curiosité publique.

Notons tout de suite, que l'horloge actuelle n'est pas la première en date, à Strasbourg même, dans le croisillon de l'église. On en avait construit une en plein Moyen-Age plus exactement en 1352. Et cette horloge médiévale offrait déjà, bien des gens le croiraient à peine, quelques-unes des surprenantes trouvailles de l'horloge moderne. Ainsi le coq chantait et les mages s'inclinaient. C'est que le XIVe siècle, qui regorgeait d'artistes, avait aussi ses calculateurs.

Mais la rouille, au bout de deux siècles, avait paralysé les mouvements. Aussi décida-t-on de remplacer l'horloge, grâce au concours d'un mathématicien Strasbourgeois, et la nouvelle machine, dont la cage et le buffet historiés subsistent à l'heure présente, marcha pour la première fois le 24 juin 1574. Représentation exacte de l'état



du savoir durant la Renaissance, où l'on savait beaucoup de choses, elle était pour son temps on l'a dit "un véritable chef-d'oeuvre". Si frappant, si prodigieux que la légende vient vite se mêler à l'affaire et qu'elle accusa bientôt le Magistrat de Strasbourg, c'est-à-dire le Conseil de la Cité d'avoir tout simplement fait crever les yeux de l'inventeur pour l'empêcher de construire d'autres horloges astronomiques de la même valeur.

Nulle horloge néanmoins, ne tient de l'éternité. Celle de 1574 étant de l'Ancien Régime, cessa de fonctionner en 1789. Celle de nos jours, la troisième en date, sort des mains d'un autre Strasbourgeois J.-B. Schwelgué, mécanicien de son état, qui l'acheva en 1842. Et tout de suite elle fut aussi célèbre que les deux précédentes, si célèbre que la vogue en dure encore après cent ans d'existence et que, chaque matin, les visiteurs s'entassent encore à son pied, s'y pressent et s'y bousculent, un peu avant midi pour la voir fonctionner au moins une fois dans leur vie.

Une sphère céleste marque sur un cadran le mouvement sidéral quotidien. Derrière la sphère se trouve un calendrier perpétuel, à gauche et contre le soubassement, un comput ecclésiastique avec les indications les plus minutieuses sur les fêtes mobiles de l'année, et à droite un mécanisme transformateur du temps solaire moyen au temps vrai et précisant les phases de la lune, des éclipses etc. Au-dessus commence la théorie des figurines animées, les sept jours de la semaine, sous forme de divinités mythologiques, se succèdent chaque matin sur un char à deux roues. Plus haut encore, deux génies dont l'un, de son sceptre fait sonner les heures sur une clochette et dont l'autre tient un sablier qu'il retourne ponctuellement au moment où sonnent les trois quarts. Tout cela est situé sous un planétaire à la Copernic où Vénus, Mercure, la Terre etc., se meuvent comme il convient autour du soleil.

Mais attention, voici le coq, sur sa tourelle, qui agite ses ailes. Il va chanter, il chante aussi fort, aussi triomphalement que, si en chair et en os, il chantait dans sa basse-cour pour éveiller toute la campagne environnante. Et il recommence deux fois pour rappeler naturellement le reniement de saint Pierre. [ Lire la suite page 32 ]

Photo du haut, à droite, vue générale de la pièce légendaire. — Au centre, de gauche à droite, quelques-uns des douze apôtres qui défilent devant le Christ et le saluent avec respect, dans l'instant même où le coq, levant encore la tête, finit son chant sonore. — La sphère céleste marquant sur un cadran le mouvement sidéral quotidien. — Un mécanicien vérifie quelques rouages. — Enchevêtrement de cadrans et de mécanismes. — Ci-contre, comput ecclésiastique avec les indications les plus minutieuses sur les fêtes mobiles de l'année.

Photos S. F. T.



Ci-contre, à gauche, rotonde où sont exposés en permanence des bustes et diverses sculptures sur socles. — Plus bas, au centre, *Le Carême* de Cornelius Krieghoff, venu au Canada en 1840 et qui vécut à Longueuil et à Québec. — Au bas, à gauche, *Le Manoir de Varennes*, par Georges Delfosse. — A droite, *Un Village dans les Laurentides*, par Clarence Gagnon. — En page de droite, ci-contre, de g. à d., *Balthazar Paradis*, dessin au fusain par Suzor Côté. — *Tête de Jeune fille*, par Ed. Dyonnet et *l'Étoffe du Pays*, par Henri Julien.

## Une visite



**V**orci vingt ans environ, le Gouvernement du Québec décidait de construire un musée où seraient conservés des documents historiques, des spécimens de la flore et de la faune canadiennes, des tableaux et des sculptures de nos artistes.

Ce musée est sous la juridiction du Secrétariat de la Province. Il s'élève en un lieu historique entre tous : les Plaines d'Abraham ou Parc des Champs de Bataille.

Avant d'y pénétrer ensemble, demandons-nous d'abord d'où lui sont venus les souvenirs, documents, spécimens et oeuvres d'art qu'il renferme actuellement ? Si je suis en mesure de répondre à ces questions, c'est que M. Paul Rainville, conservateur du Musée Provincial, a eu l'obligeance de me fournir les renseignements que je désirais, et je tiens à lui en exprimer ma gratitude.

Les collections scientifiques étaient jadis reléguées dans un local exigu, au musée de l'Instruction Publique. La plus importante et la plus complète est la collection d'ornithologie de l'abbé Léon Provancher. Quant aux toiles et sculptures, elles étaient dispersées dans divers bureaux du Parlement, attendant d'être groupées et mises en valeur dans un décor approprié.





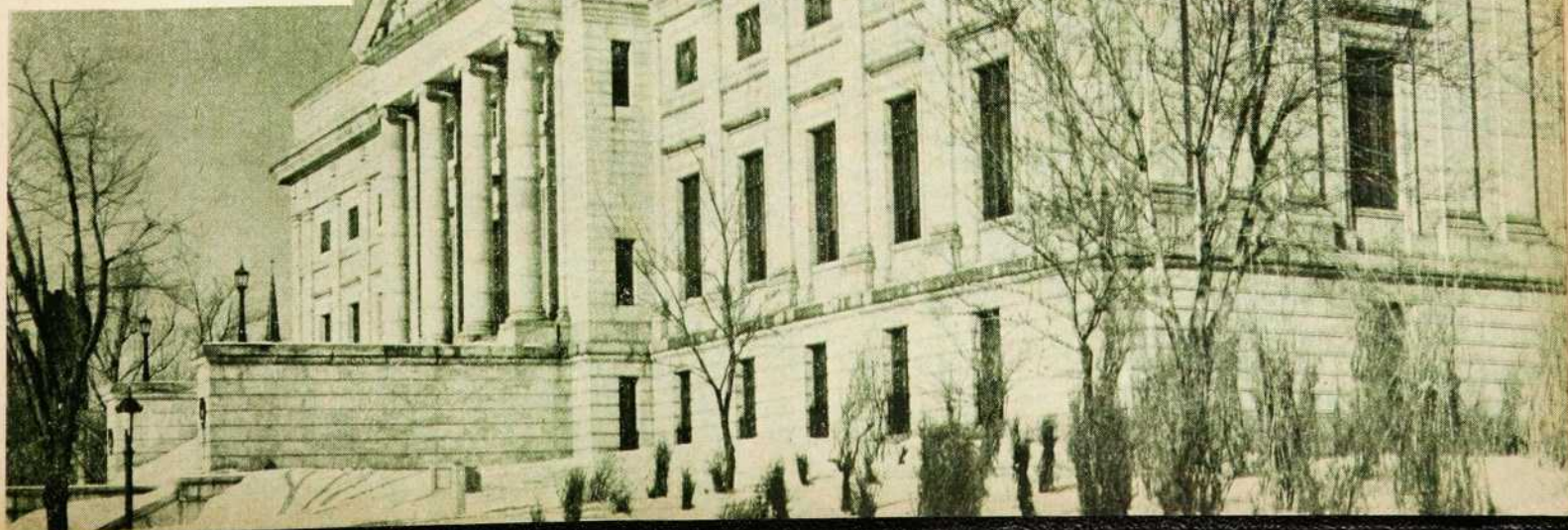
# au Musée provincial par Thérèse Fournier



Dès l'entrée, on est accueilli par un grand tableau d'Henri Beau : *l'Arrivée de Champlain*. On gravit l'escalier et l'on pénètre dans la salle des Archives. Des documents historiques, des cartes, de vieilles gravures, dont quelques-unes en couleurs, y sont conservés. Aux murs, les portraits de personnages qui ont joué chez nous un rôle important : Charles Le Moyne, Montcalm, Mgr de Laval, François Hertel, et plus près de nous : Papineau, Arthur Buies, Louis Fréchette. Au-dessus de la porte

d'entrée, les drapeaux victorieux de Salaberry, avec la mention : Chateauguay, 26 octobre 1813. Vers le milieu de la salle, deux grands portraits se font pendants : celui du cardinal de Richelieu d'après Philippe de Champaigne, et celui d'Henri IV par Porbus le Jeune. On sait que les originaux sont au Louvre.

On remarque de vieilles statues de bois sculpté et de plâtre et, dans le passage contigu, le maître-autel de l'église des Cèdres. [ Lire suite page 32 ]



Ci-dessus, Alice, par Simone Dénéchaud. — Ci-contre, le Musée Provincial sis dans le Parc des Champs de Bataille, à Québec.



CANNES

# LA PERLE DE LA RIVIERA

**C**ANNES, si joliment baptisée la *Perle de la Riviera*, égrène ses accueillantes villas sur les rives de la Méditerranée, parmi le parfum des orangers et les mimosas aux vives couleurs. En face ce sont les îles de Lérins, semblables à des corbeilles fleuries se détachant sur le fond sombre des Alpes aux cimes neigeuses.

A Cannes, tous les sports sont réunis. La calme recherche des paysages dignes d'être photographiés vous y fera découvrir des ruines sarrazines reflétées par la mer.

Au sortir des *palaces* qui jalonnent la Croisette, voici des barques provençales à bord desquelles vous pouvez naviguer entre les deux îles, ou pêcher votre bouillabaisse.

La campagne argentée par ses oliviers, parfumée de lavandes et d'herbes chaudes, vous a préparé des décors de flânerie.

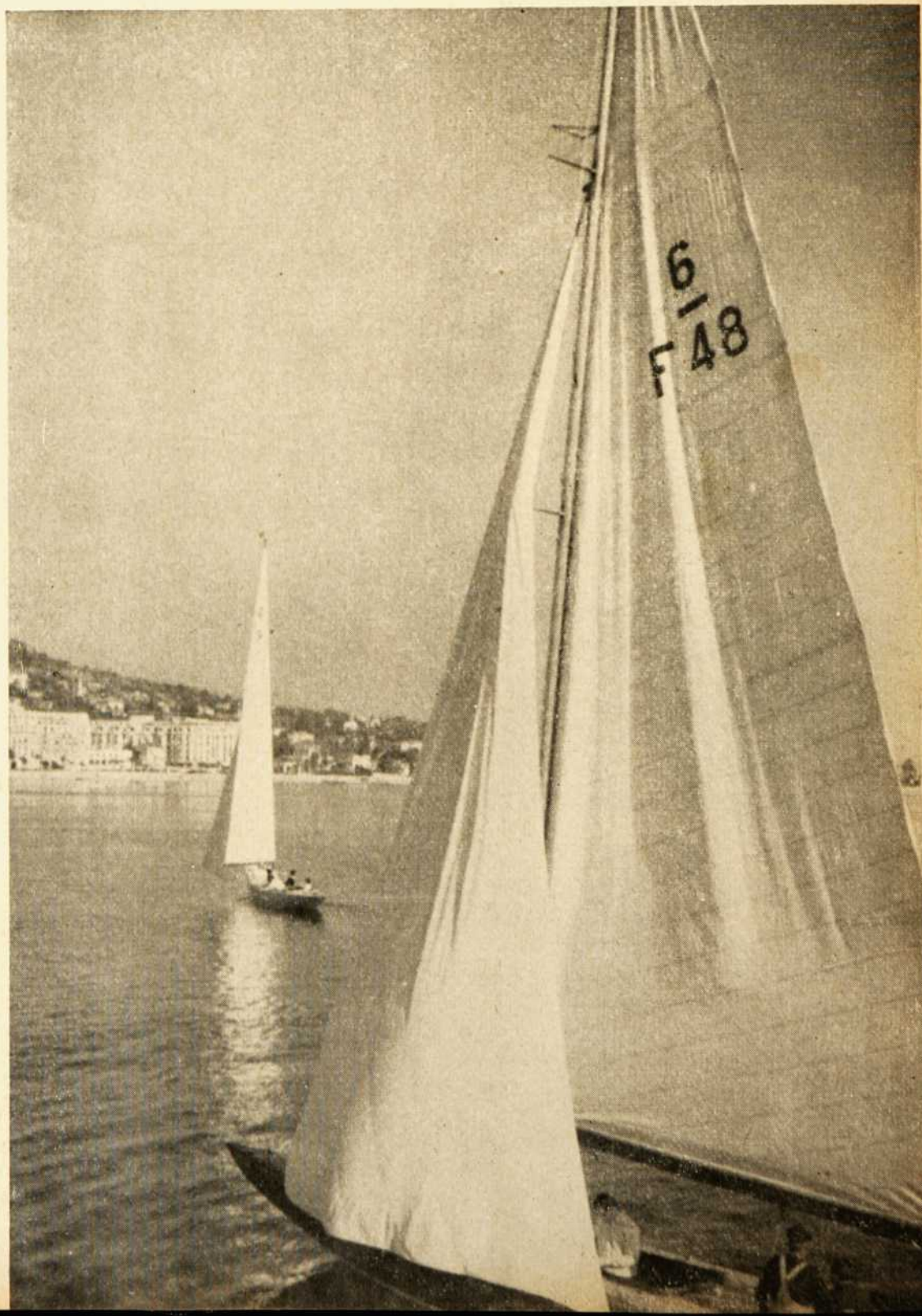
Le Club Hippique de Cannes vous convie à des promenades dans les péniches odorantes de Mandelieu ou à travers les paysages romantiques de l'Estérel, et bientôt reprendront les galopades du polo sur les pelouses.

Il y a aussi les jeux de plage, avant ou après le bain. un bain qui se prend à toute heure puisque la Méditerranée n'a pas de marée et, par conséquent, est toujours prête à accueillir les baigneurs.

N'oublions pas non plus le ski nautique qui, en écla-boussant d'écume, donne aux audacieux qui le pratiquent la sensation de vaincre les lois de l'équilibre ; ni les pelouses de golf et les courts de tennis.

Chaque automne, le Festival International du Film réunit à Cannes l'élite des cinéastes du monde entier, et, à l'époque du carnaval, la célèbre parade de la bataille de fleurs attire la foule des touristes par ses chars ornés de fleurs brillantes et embaumées, disposées avec une charmante ingéniosité.

Photo du haut, à gauche, la Croisette et la plage. — A droite, le port (Côte d'Azur). — Ci-dessous, le port de la Croisette. — Ci-contre, les régates.



# L'ART MÉDIÉVAL CHRÉTIEN

L'ART chrétien anglais a donné sa première grande oeuvre vers la fin du VI<sup>ème</sup> siècle. En Northumbrie, l'art celtique (représenté en Irlande, pays isolé pendant longtemps du continent, par le perfectionnement du dessin décoratif) subit l'impulsion classique apportée en Angleterre par Saint Augustin et les hommes d'église de Rome tels que Wilfrid et Benedict Biscop. L'Évangile de Lindisfarne (700) est un chef-d'oeuvre ; des pages entières sont formées d'entrelacs, alors qu'un naturalisme nouveau apparaît dans les portraits des évangélistes, toujours très stylisés, mais qui s'inspirent nettement des exemples romains.

Le IX<sup>ème</sup> siècle fut en Angleterre un siècle de destruction, les monastères northumbriens furent pillés par les Vikings et lorsque Alfred le Grand (871-99) remporta ses victoires, la culture et les arts languissaient. La renaissance du X<sup>ème</sup> siècle s'inspira en grande partie de l'art carolingien. C'est à ce dernier que l'on doit l'épaisse feuille d'acanthé qui orne les bordures des miniatures du Missel de St. Aethelwold (c. 980) et le dessin léger et nerveux des personnages du Psautier d'Utrecht, produit de l'école de Reims, lequel joua un rôle décisif en Angleterre dans la formation de l'École de Winchester, comme on l'appelle, et qui est connue surtout par la remarquable série de manuscrits du X et XI<sup>ème</sup> siècles. Ce sont des dessins de très grande beauté, pleins de sensibilité et d'un grand effet. Ils constituent l'une des oeuvres les plus belles de l'art anglais et ce n'est qu'avec l'avènement des aquaristes de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle qu'on retrouve, dans les arts graphiques, une véritable expression du génie anglais.

C'est à l'époque de la conquête normande en 1066 que l'architecture prend une place prédominante. Il ne reste guère grand-chose des édifices antérieurs à cette époque et nous ne connaissons les cathédrales anglo-saxonnes que par les chroniques qui les mentionnent et les tracés des fondations trouvés à la suite d'excavations. On peut encore trouver et admirer de nombreux exemples du style plus large et plus ample créé en Normandie et introduit en Angleterre ; la splendide cathédrale de Durham et les églises plus petites comme celle d'Iffley en sont des exemples. La construction était une véritable passion chez les Normands. Elle comportait de grands problèmes : le transport de la pierre, dont une partie venait par bateau des carrières de Caen, le recrutement et la formation des ouvriers dans les chantiers, le financement de ces travaux de longue haleine. Ils apportèrent à l'exécution de ces travaux une habileté égale à leur puissance créatrice. Ce fut en Angleterre que furent faites les expériences les plus frappantes de l'époque dans le domaine de la science architecturale, et la voûte à nervures de la nef à Durham (terminée en 1133) est un vrai chef-d'oeuvre. Ce fut les maçons de Durham qui introduisirent la

nouvelle architecture en Ecosse et leur influence peut être tracée dans le nord aussi bien que dans les Orcades où se trouve la cathédrale de Kirkwall.

Le style roman est au début plutôt sévère et nu, mais vers le milieu du XII<sup>ème</sup> siècle des sculptures recherchées ajoutaient à la beauté majestueuse. La transition au style gothique s'opéra vers la fin du siècle. En 1774, le chœur de Cantorbéry, avec ses riches sculptures et peintures de style romain anglais, que les contemporains appelaient "le glorieux", fut détruit par un incendie. Sa reconstruction se fit sous la direction d'un maître-maçon de l'île de France, Guillaume de Sens. Le nouveau style fut adopté à Lincoln, Winchester et Chichester. Les chefs-d'oeuvre de ces débuts de l'art gothique en Angleterre sont les cathédrales de Wells (1239) et de Salisbury (1258) ; la première conservant la sculpture caractéristique de sa façade, groupe célébrant le couronnement de la Vierge, dont le culte était l'un des principaux aspects de la vie religieuse en Angleterre ; la deuxième forme une silhouette parfaite, couronnée d'une haute flèche ; elle fut terminée environ en 1300 et reste une source d'inspiration aux poètes et peintres anglais.

L'influence gothique se fait sentir beaucoup moins nettement dans les autres domaines de l'art. L'enluminure anglaise a abandonné les entrelacs et l'intensité de style romain pour adopter un classicisme plus séreïn.

L'art gothique du milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle était surtout français. L'Abbaye de Westminster, reconstruite par Henri III, suit le modèle du style français de Louis XI à un point tel qu'on pourrait le considérer comme un hommage personnel rendu à ce roi. Les très belles sculptures et peintures appartiennent à l'École française, et l'individualité des maçons de Wells et de Salisbury fut submergée par l'influence du continent. Les manuscrits de l'époque s'inspirent également du style français et ce n'est que dans quelques-uns des arts moins importants, surtout dans la broderie, le fameux "opus anglicanum", que les qualités distinctement anglaises se maintiennent.

C'est au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, qu'apparaît un style nouveau essentiellement anglais. Le style gothique perpendiculaire était peut-être apparenté aux constructions de l'époque en France, mais le style rectangulaire et des arcades, qui fut inauguré à Westminster et à Gloucester, fut une création anglaise qui prête un caractère distinctif à l'architecture médiévale en Angleterre.

Les deux plus beaux tombeaux du XV<sup>ème</sup> siècle, celui de Richard Beauchamp à Warwick (1453) et celui de la duchesse de Suffolk à Ewelme (1477), s'inspirent du style gothique primitif, quoique la noblesse du premier de ces tombeaux évoque presque le Quattrocento italien.

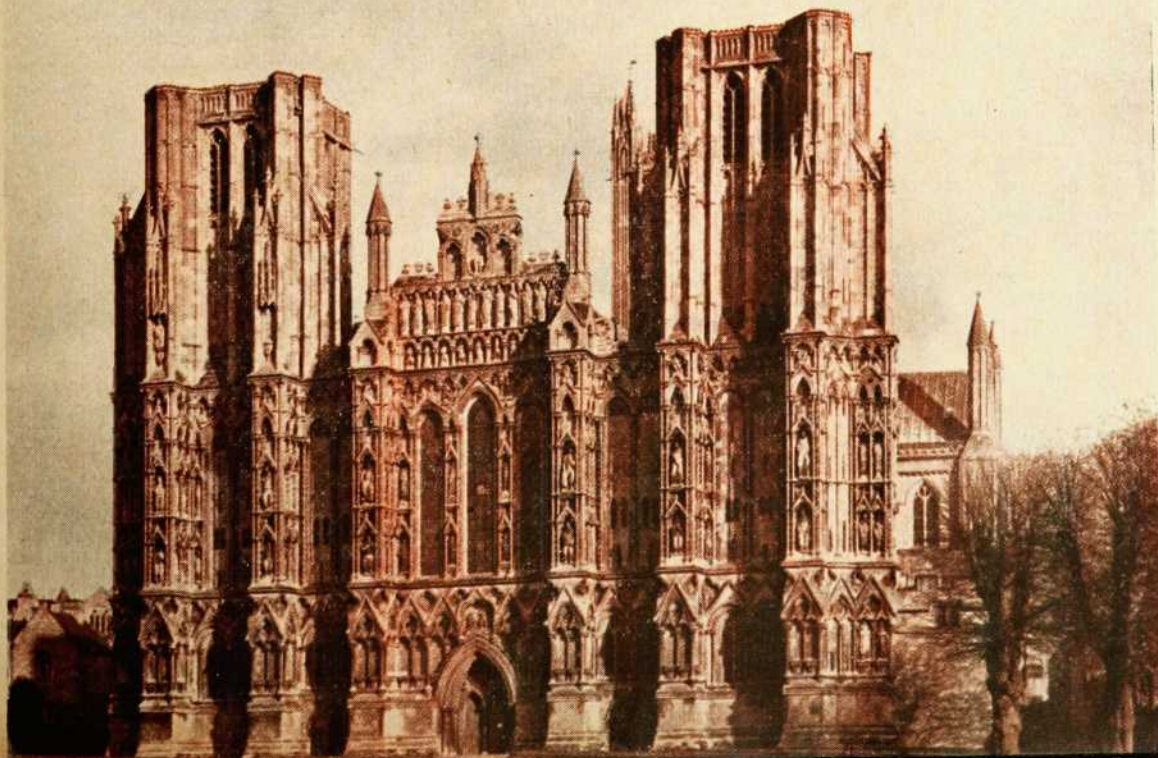
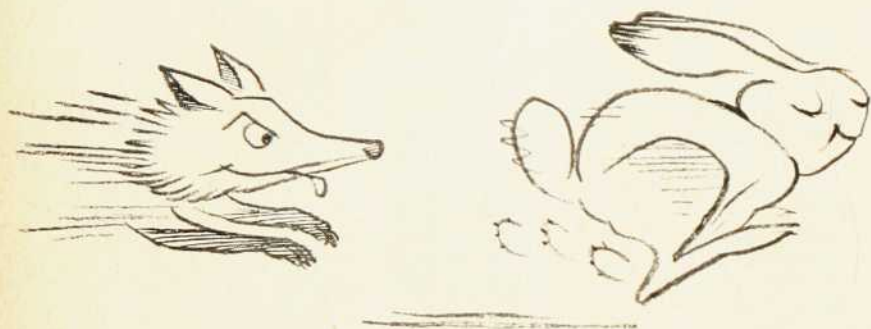
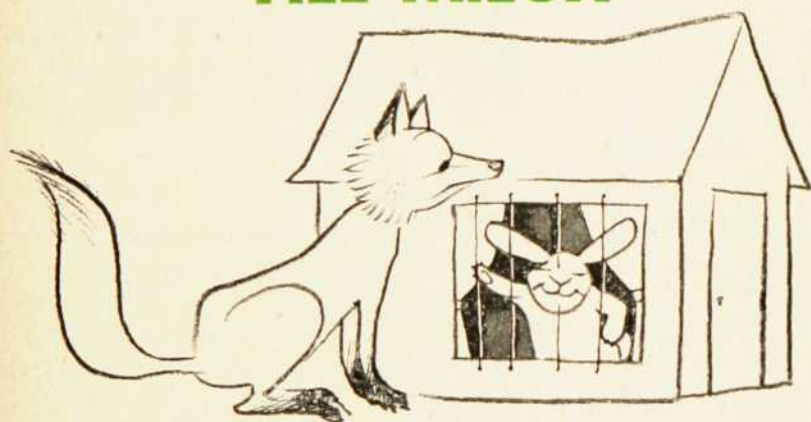


Photo du haut, à droite, détail d'un chapiteau de l'église abbatiale de Beverley, dans le nord de la Grande-Bretagne. Le sujet représente l'âme de Lady Percy accueillie par le Créateur. — Ci-dessus, un précieux spécimen d'enluminure remontant au VIII<sup>ème</sup> siècle. — Ci-contre, l'église de Wells, type le plus remarquable de la première période gothique.



## FILE MIEUX



## DURE PLUS LONGTEMPS



## COÛTE MOINS CHER EN FIN DE COMPTE

L'HUILE À MOTEUR QUAKER STATE est extraite de pétrole brut de Pennsylvanie, 100% pur. Elle est raffinée au moyen de l'outillage le plus moderne et avec une technique insurpassée dans l'industrie. C'est pourquoi nous croyons qu'elle est la meilleure huile à moteur au monde.

QUAKER STATE OIL REFINING COMPANY OF CANADA, LIMITED, TORONTO

Membre de la Pennsylvania Grade Crude Oil Association

## L'HORLOGE ASTRONOMIQUE DE STRASBOURG

[Suite de la page 27]

Mais la fête ne fait que commencer. Sur les corniches supérieures, les statuettes se sont mises en mouvement. Les quatre âges ont passé en frappant sur un timbre au son clair, chacun à son quart d'heure et au dernier coup de midi la mort elle-même frappe de son ossement (elle frappe même la nuit, la mort on le sait est infatigable) et vola que le Christ apparaît à son tour et bénit, l'un après l'autre, les douze apôtres, qui défilent devant lui et le saluent avec respect, dans l'instant où le coq,

levant encore la tête, finit son chant sonore.

Telle est cette oeuvre qui, comme on l'a écrit, marque avec la même exactitude des secondes et des périodes dépassant 2,500 années. L'horloge astronomique de Strasbourg décidément n'a pas usurpé sa réputation. D'autant que durant l'annexion à l'Allemagne, elle a toujours retardé de 29 minutes sur l'heure de l'Europe Centrale, et continue ainsi à marquer avec obstination l'heure astronomique, c'est-à-dire l'heure française.

## UNE VISITE AU MUSEE PROVINCIAL

[ Suite de la page 29 ]

surchargé de dorures, rappelle l'époque Louis XIV. Jetons aussi un regard curieux sur les deux figures de proue sculptées par Louis Jobin, avant de monter au premier étage.

Il est tout entier consacré à l'histoire naturelle et se divise en deux salles dont l'une porte le nom de Michel Sarrazin et l'autre celui de l'abbé Provancher. Au centre, un immense canot d'écorce à plusieurs places.

Le deuxième étage est celui des beaux-arts: tableaux, aquarelles, eaux-fortes, fusains, sculptures. Dans ce dernier domaine, c'est Alfred Laliberté qui occupe la plus large place avec les métiers et coutures de chez nous: cordonnier, scieur de bois, écorceur,

maître d'école, grand-père racontant une histoire à ses petits-enfants, charivari, gigue, etc.

Quant à la peinture, toutes les époques et toutes les manières y sont représentées, depuis Cornélius Krieghoff et J.-M. Barnsley jusqu'à Simone Dénéchaud et Simone Aubry-Beaulieu. On retrouve dans les salles spacieuses du Musée Provincial, les artistes canadiens que nous avons depuis longtemps appris à aimer: Suzor-Côté, Clarence Gagnon, Maurice Cullen, Horatio Walker, Edmond Dyonnet, Horne Russell, Adrien Hébert, Robert Pilot, Rita Mount, Louise Gadbois, et bien d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer ici.

## LE TYPE ECONOMIQUE ET SOCIAL DES CANADIENS

Avez-vous déjà lu une monographie bien faite? Rien de plus captivant. On ne lui trouve pas ce caractère aride, parfois rébarbatif du traité de science sociale. Limitée à un sujet très déterminé, elle pousse davantage nos investigations. Elle devient souvent une étude psychologique des gens interrogés, dont l'intérêt ne le cède de peu à celui d'un roman. Elle est enfin bourrée de récits, d'anecdotes, (car il s'agit de faits d'expérience, constatés *de visu*) qui ajoutent à la saveur du récit.

Le présent volume, oeuvre d'un ancien professeur en Sorbonne, est un modèle de monographie économique. Il présente évidemment tous les attributs énumérés ci-haut. En outre, des lecteurs d'un peu tous les milieux y trouvent leur profit: sociologues, économistes, historiens, folkloristes, étudiants, voire le simple profane qui n'a pas perdu goût aux sciences sociales et à l'histoire.

M. Gérin a choisi cinq types particuliers. Le paysan du bas Saint-Laurent, colonisateur du Saguenay. C'est un type fort, courageux, prévoyant, capable de tailler de beaux domaines à ses fils. Le second est l'habitant casanier du cours moyen du fleuve. Celui-ci n'est plus touché par la vie âpre et rude du colon-bûcheron. Il est arrivé à une certaine aisance grâce à une économie familiale hermétiquement close. C'est un stationnaire qui vit replié sur lui-même.

Heureusement, il y a le cultivateur progressif de la région métropolitaine. Ce dernier sait profiter des données agronomiques. Il est «d'affaires» et arrondit son domaine. Mais, en contrepartie, nous rencontrons l'émigré déraciné, sorte de juif errant qui ne cesse de passer et de repasser la frontière et qui alterne les travaux des champs avec ceux de la filature. Enfin, nous avons faire connaissance avec l'exploitant émancipé des hauts tributaires de la Saint-François. C'est un cultivateur ouvert au progrès, dont la ferme, des mieux outillées, est exploitée sur une base «d'affaires». Il est ouvert également aux mouvements coopératifs, au groupement syndical, etc. Il est le prototype du cultivateur à l'aise dont l'expérience doit être suivie par tous ses confrères dans la profession agricole.

Le type économique et social des Canadiens est le 8e ouvrage de la collection «Bibliothèque économique et sociale» qui comprend déjà: *Invitation à l'étude; L'homme d'affaires et Le citoyen canadien-français*, d'Esdras Minville; *Le mouvement ouvrier canadien*, de Jean-Pierre Després; *Les doctrines économiques*, de Paul Hugon; *Géographie économique du Canada*, de Raymond Tanghe et *Initiation à l'économie politique*, de François-Albert Angers.

Ouvrage de 224 pages, édité chez Fides, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal (1) en vente partout.

UN FILM FRANÇAIS

# "AMOUR & CIE"

Avec GEORGES GUÉTARY

**V**OILÀ une comédie très gaie et dont la thèse est originale, comme on va en juger. La direction d'une compagnie d'assurances sur la vie charge un de ses employés de sauver la société d'une faillite à peu près certaine. En effet, une riche cliente, Patricia Morrisson, qui a contracté une assurance tous risques — y compris le suicide — a décidé de se tuer à la suite d'un amour malheureux. Le contrat prévoit que la société devra verser une somme formidable au bénéficiaire qui se trouvait à être la cause de son désespoir. Pour sauver la situation, Claude Andrieux devra redonner le goût de vivre à la jeune femme, et cela par n'importe quel moyen...

Ce rôle délicat, c'est Georges Guétary qui l'a assumé. Il s'en acquitte à la satisfaction générale et à la sienne propre. Il l'a avoué, en toute franchise, à un journaliste venu pour l'interroger à ce sujet :

— C'était bien là la comédie gaie, boulevardière, dont je rêvais depuis si longtemps, où je serais, enfin, un jeune homme de notre époque, sans fadeur, tout d'une pièce. L'auteur le voulait grand, sympathique, courageux, ferme pour tenir tête à deux femmes, entreprenant et volontaire, s'imposant à tous. Je signai le contrat avec spontanéité et entrai tout de suite en relations avec Marc-Gilbert Sauvajon. Il me détailla toutes les scènes qui allaient m'être confiées, les diséqua, m'en donna toutes les ficelles du métier. J'étais emballé.

La Compagnie "La Régulière" a chargé Guétary de remplir une mission particulièrement délicate : se faire amouracher de la belle Tilda Thamar, mais le petit malin Cupidon sait se glisser jusque dans le cœur d'un agent d'assurance, lequel, pour l'heure, considère les charmes de Gaby Sylvia. — Ci-dessous, dans le décor féerique, le héros-charmeur fait son apparition dans une somptueuse huit cylindres.



## La mode va de l'avant!



*Simplicity*

3158

*Simplicity*

3157

*Simplicity*

3144

*Simplicity*

3160

No 3158 — La blouse très ajustée en tissu à rayures horizontales contraste avec la jupe simple à doubles poches. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 16: Blouse: 2 v. en 35", 1 $\frac{7}{8}$  v. en 39". Jupe: 2 $\frac{7}{8}$  v. en 35", 2 $\frac{3}{8}$  v. en 39", 2 v. en 54". Prix 25¢.

No 3157 — Charmant deux-pièces de coupe toute nouvelle: jupe plissée soleil et blouse sans manches. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 14: Blouse: 1 $\frac{3}{8}$  v. en 35" ou 39", 7 $\frac{1}{4}$  v. en 54". Jupe: 3 v. en 35", 2 $\frac{7}{8}$  v. en 39", 2 v. en 54". Prix 25¢.

No 3160 — Simple et pratique, tel est cet ensemble dont la jupe à larges poches est à double pli creux et le corsage ajusté est boutonné à l'avant. Blouse, jupe et short pour jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 12: 5 $\frac{1}{8}$  v. en 35", 4 $\frac{1}{2}$  v. en 39". Prix 25¢.

No 3144 — Coquette blouse dont le devant est orné de fins remplis que complète une jupe large et à plis renversés. Le col et les parements de la blouse sont détachables. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 12: 7 $\frac{1}{8}$  v. en 35", 6 $\frac{3}{8}$  v. en 39", 5 $\frac{1}{2}$  v. en 44", 4 $\frac{5}{8}$  v. en 54". Col et parements: 1 $\frac{1}{2}$  v. en 35" ou 39". Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante: Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U. S. A.



Plancher de chambre d'enfant, recouvert de linoléum Battleship Dominion gris, à motif multicolore en Marboléum et linoléum uni.

## Un plancher à la fois charmant et pratique!

Hygiénique . . . d'entretien facile . . . élastique, insonore et durable! Des années d'usage ont prouvé que le linoléum *Battleship* Dominion et le Marboléum sont les plus adaptables et les plus économiques pour toutes les pièces de la maison.

**DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM**  
Company Limited  
Montréal

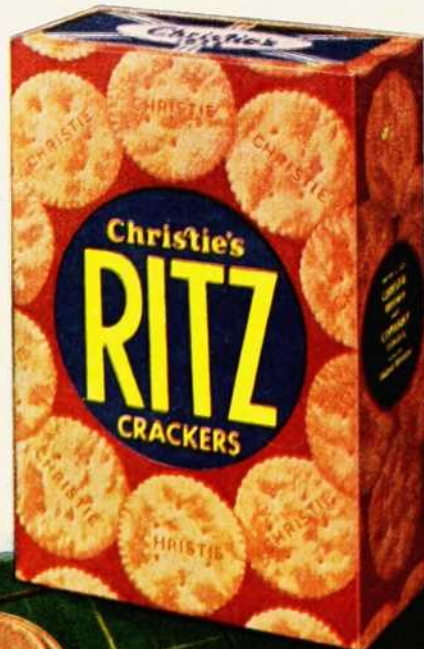
Fabricants du fameux **MARBOLÉUM** et du **LINOLÉUM Battleship DOMINION**



# "Parmi ceux qui sont présents" Christie's RITZ!



Quand une bonne compagnie et de bonnes choses se trouvent réunis, les Christie's Ritz font généralement partie de ceux qui sont présents. Ces petits crackers sont un accompagnement parfait pour soupes, salades, garnitures, desserts et breuvages. Essayez-les à votre prochaine réunion.



Rien ne vaut les RITZ...comme les RITZ!

## BISCUITS Christie's

Ayez une provision de Christie's Premium Soda Crackers sous la main — ils sont toujours croquants et frais. Et n'oubliez pas les Christie's Graham Wafers, cuits à la manière Christie, avec la vraie saveur Graham.

349-RCF

CHRISTIE, BROWN AND COMPANY, LIMITED

## MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

### Mousse au chocolat

1 c. à tb. de gélatine	4 c. à tb. de lait froid
½ tasse de lait chaud	2 onces ou 2 carrés de chocolat
3 oeufs	1 tasse de sucre
¼ de c. à thé de sel	1 c. à thé de vanille

1 tasse de crème fouettée

Saupoudrer la gélatine sur le lait froid et dissoudre dans le lait chaud. Ajouter le chocolat préalablement fondu à la vapeur. Séparer les oeufs, battre les jaunes avec ½ tasse de sucre, ajouter au premier mélange, brasser et faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Retirer du feu, aromatiser et laisser refroidir jusqu'à ce que cela commence à prendre. Battre les blancs bien fermes, rajouter l'autre ½ tasse de sucre et incorporer délicatement au mélange. Verser dans un moule passé à l'eau froide et laisser prendre bien ferme. Démouler sur un plat à dessert, garnir de crème fouettée et de noix de coco râpée.

### Potage Soubise

4 pommes de terre moyennes	4 oignons
1 c. à thé de sel	2 c. à tb. de beurre
4 tasses de lait	1 c. à tb. de farine
	½ tasse de fromage râpé

Peler les pommes de terre, les oignons et les laisser minces. Mettre dans une casserole et couvrir d'eau froide, ajouter 1 c. à thé de sel et laisser cuire jusqu'à ce que bien tendres. Passer en purée. Faire fondre le beurre, ajouter la farine, bien mélanger. Mouiller avec le lait et faire jeter quelques bouillons. Ajouter la purée de pommes de terre et d'oignons, porter de nouveau à l'ébullition. Retirer du feu et y mettre le fromage râpé. Laisser fondre le potage, éviter de faire bouillir. Servir avec croûtons beurrés.

### Crème Bavaoise au caramel

½ tasse de sucre	1 tasse d'eau bouillante
1 c. à tb. de gélatine	¼ de tasse d'eau froide
1 tasse de crème à fouetter	1 c. à thé de vanille

Mettre dans un poêlon ¼ de tasse de sucre et faire caraméliser jusqu'à ce que le sucre soit d'un beau brun doré mais faire bien attention de ne pas le faire brûler. Ajouter l'eau bouillante et le reste du sucre. Laisser cuire jusqu'à ce que le caramel soit tout fondu. Faire gonfler la gélatine en la saupoudrant sur l'eau froide. Ajouter au sirop de caramel et faire dissoudre. Laisser refroidir jusqu'à consistance de sirop épais. Battre au mousoir jusqu'à obtention d'une belle mousse. Fouetter la crème et l'incorporer à la mousse. En remplir des coupes et servir bien froid.

### Spaghetti à l'italienne

1 livre de spaghetti	2 gros oignons blancs	4 c. à tb. d'huile à salade	1 boîte de tomates
2 gousses d'ail	¼ de livre de champignons frais	1 c. à tb. de pâte de tomates	1 c. à tb. de sauce piquante
1 feuille de laurier	½ livre de boeuf haché		
½ livre de porc haché			

Faire chauffer l'huile, y faire revenir les oignons émincés et les gousses d'ail hachées. Laisser mijoter jusqu'à ce que les oignons soient transparents, y mettre les champignons coupés en tranches, laisser cuire encore 5 minutes puis ajouter les tomates et les viandes hachées, sel et poivre. Laisser mijoter 1½ heure. Verser l'assaisonnement et ajouter la sauce piquante. Servir bouillants sur le spaghetti préalablement cuit à l'eau bouillante salée durant 20 minutes. Parsemer de parmesan.

### Escalopes de jambon au riz

1 tasse de riz cru	tranches de jambon cuit minces
3 tasses de lait	sel et poivre

Les escalopes sont des tranches de viande très minces. Beurrer un plat à gratin et garnir le fond de tranches de jambon. Couvrir de riz cru bien lavé, mettre un autre rang de jambon, couvrir également de riz puis terminer le plat par un autre rang de tranches de jambon. Verser sur le tout les 3 tasses de lait. Saler et poivrer. Faire cuire au four de 350° F. 1 heure ou jusqu'à ce que le riz soit bien cuit.

Excellente recette pour utiliser une desserte de jambon. Au lieu de trancher le jambon, on peut le hacher si l'on veut passer des parties de jambon que l'on ne peut trancher.

### Matelote de poisson

1 livre de filet de poisson : morue, aiglefin, flétan	1 gros oignon tranché
1 boîte de tomates.	4 pommes de terre coupées en gros dés
2 c. à tb. d'huile ou de beurre	sel et poivre

Faire chauffer l'huile et y faire revenir l'oignon 5 minutes, évitant de le faire brunir. Ajouter le poisson coupé en morceaux de 2 pouces environ et faire saisir dans l'huile chaude. Y mettre les tomates puis les pommes de terre et laisser mijoter jusqu'à ce que le tout soit tendre mais non détrempé, 40 à 45 minutes environ. Sortir aussitôt.



Voici la voiture qui  
vous donne la plus haute qualité  
au plus bas coût

Songez à toutes les choses que vous voulez dans votre nouvelle voiture . . . voyez jusqu'à quel point la nouvelle Chevrolet répond à vos désirs, au coût le plus bas . . . et nous croyons que vous conviendrez que c'est votre valeur No 1.

Toutes les comparaisons vous convaincront qu'elle offre les qualités des meilleures voitures aux plus bas prix . . . Considérez par exemple la beauté profilée de ses carrosseries Fisher et le doux confort de sa suspension à genoux mécaniques . . . l'épatante performance de son moteur à soupapes en tête économique et l'extraordinaire facilité de contrôle que donne sa direction symétrique.

Oui, c'est vraiment la voiture qui offre la plus grande mesure de qualité pour votre dollar . . . de nombreuses caractéristiques et de nombreux avantages de voitures plus coûteuses . . . et tout cela vous est offert aux plus bas prix, sans compter que les faibles frais d'utilisation et d'entretien vous surprendront. Venez donc voir la Chevrolet pour '50 — aujourd'hui même!

**PREMIÈRE . . . et meilleure . . . au plus bas coût!**



UNE  
VALEUR  
GENERAL MOTORS



Ne jetez jamais les feuilles et les tiges du chou-fleurs. Elles peuvent être servies comme légume ou elles font une excellente base de soupe. Lorsque vous achetez un chou-fleurs insistez afin qu'il porte ses feuilles, de cette façon vous aurez deux légumes. Choisissez toujours un chou-fleurs blanc comme la neige. S'il est jaune, cela indique qu'il a été exposé au soleil et il aura très probablement un goût très fort. Les bouquetons doivent être serrés les uns contre les autres et à surface lisse. Les feuilles et les tiges doivent être vertes et fraîches.

### LE COIN DE CORDON-BLEU

## NE PERDEZ RIEN !

Les économistes ménagères de la Section des consommateurs du Ministère Fédéral de l'Agriculture vous suggèrent aujourd'hui des recettes utilisant feuilles et fleurs de chou-fleurs.

#### Soupe aux feuilles de chou-fleurs

½ tasse de feuilles de chou-fleurs passées au hachoir  
2 cuillerées à table de beurre

2 cuillerées à table de farine  
1 cuillerée à thé de sel  
Souçon de poivre  
2 tasses de lait chaud

Laver et couper les feuilles de chou-fleurs, les passer au hachoir. Cuire à couvert dans 1½ tasse d'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'elles soient tendres, environ 35 minutes. Faire fondre le beurre, y ajouter la farine, le sel et le poivre, bien mélanger. Verser le lait chaud lentement et cuire en brassant jusqu'à épaississement, environ 15 minutes. Ajouter à la sauce les feuilles de chou-fleurs et le reste de l'eau de cuisson mélangeant bien. Servir très chaud saupoudré de paprika. Quantité: 2¼ tasses. Si on le désire, les feuilles de chou-fleurs peuvent être passées au tamis pour faire une crème de chou-fleurs, elles devront alors cuire un peu plus longtemps.

#### Feuilles de chou-fleurs à la sauce au fromage

3 cuillerées à table de beurre  
3 cuillerées à table de farine  
¾ cuillerée à thé de sel  
¼ cuillerée à thé de paprika  
Souçon de poivre de cayenne  
¾ cuillerée à thé de moutarde sèche  
1½ tasse de lait  
1 tasse de fromage râpé ou coupé en dés  
4 tasses de feuilles et tiges de chou-fleurs coupées en lanières minces  
Chapelure beurrée

Faire fondre le beurre dans la partie supérieure du bain-marie, y incorporer la farine et les assaisonnements. Ajouter le lait froid lentement, brassant jusqu'à ce que le mélange soit parfait. Cuire jusqu'à ce que la sauce soit lisse et épaisse, alors ajouter le fromage et brasser jusqu'à ce qu'il soit fondu. Couper les feuilles de chou-fleurs en lanières minces d'environ 2 pouces de longueur. Cuire à couvert dans 1 tasse d'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'elles soient tendres, environ 35 minutes. Egoutter et ajouter à la sauce au fromage. Placer le mélange dans un plat beurré allant au four, recouvrir de chapelure beurrée et cuire à four chaud, 400° F., jusqu'à ce que la chapelure soit brune. Quantité: six portions (3 tasses).

Les feuilles de chou-fleurs peuvent être servies tout simplement une fois cuites, recouvertes de beurre fondu et arrosées de jus de citron.

#### Tête de chou-fleurs bouilli

1 chou-fleurs moyen (3-3½ lbs.)  
Eau bouillante salée

Enlever les feuilles. Laver et placer, tête en bas, le chou-fleurs dans l'eau salée froide et laisser tremper 30 minutes. Egoutter, cuire à couvert, tête en haut, dans une petite quantité d'eau salée jusqu'à ce qu'il soit tendre. Egoutter et servir entier ou diviser en bouquetons. De la chapelure beurrée peut être dispersée sur le dessus ou on peut recouvrir de l'une ou l'autre des sauces suivantes. Quantité: six portions.

#### Sauces

- 1½ tasse de sauce moyenne, assaisonnée de muscade;
- 1½ tasse de sauce moyenne à laquelle on a ajouté ¾ de tasse de fromage râpé;
- 1 boîte de soupe en conserve au céleri ou aux champignons à laquelle on peut à volonté ajouter ½ tasse de fromage canadien ou fromage refait (process) nature ou au piment. Quantité: 3¼ tasses.

*Dans un Westinghouse, vous obtenez ces*  
**EXTRAS**  
**SANS PAYER PLUS CHER**

#### FROID Extra

Le congélateur en Sanalloy assure: l'emmagasinage plus froid des aliments congelés; la congélation plus rapide de la glace, des desserts, etc.

#### ESPACE UTILE Extra

Davantage d'emmagasinage. Plus d'espace pour grandes bouteilles. Plus de superficie d'étagères utilisable.

#### SÛRETÉ Extra

Denrées périssables conservées à la température appropriée grâce au contrôle "True-Temp" Westinghouse exclusif.

#### PROTECTION Extra

Autre amélioration par Westinghouse. La "Sentinelle" à même protège le mécanisme scellé "Economiser" contre toutes conditions anormales.



MODEL  
MSD 7  
\$359.

EMMAGASINAGE  
D'AVANT PLAN Extra  
"Porte-étagère" à 5 tablettes  
assurant un usage commode  
aux articles d'usage fréquent.  
Sans diminution de l'isolant  
de la porte!

Toutes ces valeurs extras des Westinghouse s'obtiennent sans supplément de prix. Puisqu'elles vous seront importantes après que vous aurez acheté un réfrigérateur, pourquoi ne pas vous informer à leur sujet dès maintenant chez votre marchand Westinghouse. Modèles à partir de \$329.00.

*Vous obtenez PLUS dans un* **Westinghouse**

## ANGOISSES MATERNELLES

[ Suite de la page 22 ]

la boîte dans sa poche et se dirigea vers la porte.

Au moment où il allait l'ouvrir pour regagner son hôtel, il entendit une clef grincer extérieurement dans la serrure.

Fort heureusement, la porte de la sacristie ouvrait du dehors sur un de ces vieux escaliers de pierre, étroits et tournants, tels qu'on en rencontre encore dans les anciennes églises ou dans les manoirs du moyen âge.

Pascal grimpa lestement huit ou dix marches, éteignit sa lanterne, se blottit au long de l'escalier, se fit le plus petit possible et se tint coi.

Il n'avait donc qu'une peur: c'est que ce nouveau venu ne fût le sonneur de la paroisse et qu'il ne montât dans la tour à laquelle conduisait évidemment l'escalier, pour y sonner le glas d'un mourant.

Dans ce cas-là, il était perdu! On le trouverait sur les marches de l'escalier, on l'interrogerait... il en résulterait un grand scandale! Or, c'était ce que le cardinal lui avait le plus expressément recommandé d'éviter.

Pour se tirer de ce mauvais pas, il ne lui restait qu'un moyen: tuer le sonneur, s'esquiver, regagner son hôtel, faire atteler sa chaise de poste et reprendre au grand galop la route de Paris.

Ce moyen lui répugnait atrocement. Verser le sang de ce malheureux, qui avait peut-être femme et enfants, qui n'était coupable, après tout, que d'arriver mal à propos, lui semblait la plus dure et la plus cruelle des extrémités. Cependant, comme il n'y avait pas moyen de faire autrement, il saisit un de ses pistolets, l'arma et se pencha légèrement en avant.

Toutes ces réflexions lui étaient venues à la pensée avec la rapidité de l'éclair. C'était aussi presque instantanément qu'il s'était décidé même à commettre le crime qui lui assurait l'impunité. Malgré tout, il tremblait — non pas de peur, mais d'émotion. On ne devient pas inopinément un meurtrier.

Il vit la porte extérieure s'ouvrir doucement. Un homme parut, tenant également une lanterne à la main et revêtu d'un costume de prêtre.

Il pénétra dans la sacristie.

Pascal ne le voyait plus, mais il l'entendait.

Sans doute le prêtre venait d'examiner la sacristie et n'y découvrait rien de suspect, car il murmura à demi voix:

— C'est singulier! tout est parfaitement en ordre... il m'avait pourtant bien semblé apercevoir de la lumière à travers les vitraux de cette fenêtre.

Il allait et venait, continuant ses investigations.

— Tens! reprit-il. Qu'est-ce que cette tache que j'aperçois sur la dalle?

En disant ces mots, il frotta du bout de son soulier.

— Elle est toute fraîche, continua-t-il. Qu'est-ce que cet ivrogne de Mérot est encore venu faire ici? Demain, je le saboulerai d'importance... Cependant tout est bien à sa place... c'est le principal. Allons! je me serai trompé... retournons au presbytère...

En même temps, le prêtre se dirigea vers la porte. Il la referma à double tour et s'éloigna.

Pascal respira plus librement. De sa vie il n'avait ressenti une émotion plus violente. Après avoir désarmé son pistolet, il le remit dans sa poche et redescendit.

Ce prêtre était en effet le curé de la paroisse. Par la croisée du presbytère, il avait aperçu la lueur de la lanterne qui éclairait Pascal et avait voulu s'enquérir de ce qui se passait.

Le jeune secrétaire en fut réduit à chercher au hasard, dans l'obscurité, la clef de la porte, qu'il réussit enfin à trouver au bout de dix mortelles minutes de tâtonnements.

Quand il se vit libre, au grand air, il ne put réprimer un mouvement de joie.

Cinq minutes après, il était de retour à l'hôtel. Le sacristain n'avait pas bougé et cuvait toujours sur la table son vin d'Espagne.

Pascal glissa dans la poche de Mérot les clefs dont il s'était emparé et appela l'aubergiste.

— Si nous reconduisons chez lui ce pauvre diable? proposait-il.

— Lui? ricana l'aubergiste. Ah! s'il fallait le reconduire toutes les fois qu'il est saoul, on passerait sa vie à cela. Laissez-le dormir en paix, monseigneur. Je vous promets que demain il n'y paraîtra plus.

— Comme il vous plaira, dit Pascal, qui ne s'intéressait pas autrement à cet ivrogne. Seulement, je vous en préviens, demain matin, à quatre heures, je me mets en route. Vous voudrez bien donner vos ordres en conséquence.

— Je n'y manquerai pas, monseigneur.

— Alors, bonsoir! Et ne m'oubliez pas! A quatre heures!

— Soyez tranquille, tout sera prêt.

Le jeune secrétaire monta dans sa chambre, se coucha et dormit d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, à l'heure dite, il était sur pied.

Le sacristain n'avait pas fait un mouvement et ronflait comme tuyau d'orgue.

— Attendez, je vais le réveiller, proposait l'aubergiste.

— C'est inutile. Laissez-le ronfler tout à son aise, répondit Pascal. Vous lui direz que je regrette de ne pas lui avoir fait mes adieux; mais je suis trop pressé pour le déranger.

A ces mots, après avoir grassement payé sa dépense, il monta dans la chaise de poste qui l'attendait.

— Route d'Orléans! cria-t-il au postillon. Et triples guides si tu marches bien!

Aussitôt la voiture s'ébranla et traversa à grand fracas les rues silencieuses de Brive-la-Gaillarde.

Vers dix heures du matin, Pascal, qui, depuis son départ, interrogeait vainement l'horizon, aperçut enfin une chaise de poste qui allait se croiser avec la sienne. Il l'examina attentivement et reconnut bientôt celle de l'intendant du maréchal.

Il se rejeta vivement en arrière, de façon à se rendre invisible, mais il s'estima fort heureux d'avoir pu prendre assez d'avance pour ne pas se retrouver en face de ce vieux coquin.

Le surlendemain, il arrivait à Paris, ayant accompli en cinq jours, au lieu de six, cet énorme trajet. Il était brisé de fatigue, c'est vrai; mais il fut largement récompensé en voyant la surprise qui se peignit sur le visage du cardinal, quand celui-ci vit paraître son secrétaire.

— Vous? déjà vous? s'écria-t-il. Est-ce que vous n'avez pas pu aller à Brive?

— J'en arrive à l'instant, monseigneur.

— Mais comment avez-vous fait?

— Je n'ai passé que six heures dans un lit, monseigneur.

— Morbleu! mon ami, fit joyeusement l'Eminence, c'est ce qu'on appelle avoir l'âme chevillée au corps! Et, reprit-il avec un peu d'hésitation, tout s'est bien passé?

— A merveille, monseigneur!

— Ainsi cet acte...

# BELLES et BONNES!



## Exquises Brioches en Papillon

Il est facile de faire de ces pâtisseries avec la nouvelle Levure SÈCHE rapide

Si vous cuisez à la maison, vous n'avez plus à vous inquiéter au sujet de votre levure, à savoir si elle ne va pas se gâter ou si elle est assez fraîche! Il n'y a plus de problème avec la nouvelle Levure Sèche Fleischmann's qui lève vite; elle se garde dans l'armoire, sans réfrigération et conserve toute sa vigueur jusqu'au moment de servir. Cette

Nouvelle Levure Sèche Fleischmann's qui lève vite est la forme moderne de la Levure Fleischmann, que les Canadiennes emploient depuis trois générations. Vos recettes favorites restent les mêmes: vous utilisez une enveloppe de la nouvelle Levure Sèche pour un carré de l'ancienne. Faites provision pour un mois de la nouvelle Levure Sèche Fleischmann's qui lève vite.

### BRIOCHES EN PAPILLON

(Recette pour 20 brioches)

Portez au point d'ébullition

3/4 tasse lait

1/4 tasse sucre granulé

1 1/2 c. à thé sel

1/4 tasse shortening

Retirez du feu, laissez tiédir. Entre temps,

mesurez dans un grand bol

1/2 tasse eau tiède

1 c. à thé sucre granulé

et brassez jusqu'à dissolution du sucre.

Saupoudrez-y le contenu de

1 enveloppe Levure Sèche

Fleischmann's Royal

Laissez reposer 10 minutes PUIS brassez

bien. Incorporez le mélange de levure

refroidi et

1 oeuf bien battu

puis

2 tasses farine à pain tamisée

une fois

battez lisse; incorporez encore

2 1/2 tasses farine à pain tamisée

une fois

Pétrissez la pâte légèrement sur planche

farinée jusqu'à ce que lisse et élastique.

Déposez dans un bol graissé, badigeonnez

le dessus de beurre ou shortening fondu.

Couvrez et laissez lever au double du volume

à la chaleur, à l'abri des courants d'air.

Pendant que la pâte lève, combinez

1/2 tasse cassonade (légèrement

pressée)

1 1/2 c. à thé cannelle moulue

1/2 tasse raisins secs sans pépins

lavés et asséchés

1/4 tasse zeste confit haché

Abattez la pâte et partagez-la en 2 portions

égales dont vous ferez des boules. Roulez

chaque boule en un morceau oblong de 24" de longueur par 7 1/2" de largeur; détachez les morceaux de pâte de la planche et badigeonnez-les de

2 c. à soupe de beurre mou

et parsemez-les du mélange de raisins. Roulez ensuite chaque morceau sur le sens de la longueur comme un gâteau roulé à la gelée. Aplatissez légèrement et tranchez chaque rouleau en 10 morceaux sur le travers. À l'aide d'un manche de couteau fariné, faites une dépression profonde au milieu de chaque brioche, parallèlement au côté tranché. Placez les brioches assez espacées sur tôles à cuire graissées. Graissez-en le dessus, couvrez et laissez lever au double du volume. Cuisez à four modéré (375°F.) environ 18 minutes. Une fois refroidies, si désiré, garnissez-les d'un glaçage.



— N'existe plus.  
— Vous en êtes sûr ?  
— Comme je le suis de ne pas tenir debout.  
— Et... demanda encore le cardinal avec la même hésitation, vous n'avez pas lu cet acte ?

En même temps, il regardait le secrétaire dans le blanc des yeux, comme pour lui défendre le mensonge.

— Monseigneur, répondit Pascal sans se laisser intimider, si je l'avais lu, je ne l'aurais peut-être pas anéanti.

Ce fut Dubois qui baissa les yeux et se détourna.

Il comprit que Pascal soupçonnait en partie la vérité, et ne jugea pas à propos d'insister.

— Ainsi, vous ne vous êtes heurté à aucune difficulté ?

— Difficulté n'est pas le mot, monseigneur. Cependant je m'imagine que l'ennemi dont vous m'aviez parlé était entré en campagne avant moi.

— Que dites-vous ? dit l'Éminence avec un geste d'effroi.

— Cet ennemi ne serait-il pas le maréchal de Villeroi ?

— Précisément.

Pascal lui raconta alors dans ses moindres détails l'expédition qu'il venait d'entreprendre.

— Décidément, fit Dubois, deux cent cinquante louis ne suffiraient pas à récompenser tant d'intelligence et de dévouement. A dater d'aujourd'hui, mon ami, vous toucherez par an dix mille livres de traitement. On vous paiera une année d'avance, à titre de gratification. Maintenant, allez vous reposer. Vous en avez besoin.

Et il le congédia d'un geste qu'accompagnait le sourire le plus épanoui.

## VII

### Comment Pascal se tira d'affaire

LE LENDEMAIN, Pascal, riche pour la première fois de sa vie d'une somme assez ronde, et grassement appointé, ne songeait plus à cette affaire et commençait à prendre confiance dans l'avenir.

Mais Dubois ne l'avait pas oublié, lui !

Jour pour jour, heure pour heure, il attendit que se fût écoulé le délai que Philippe d'Orléans avait accordé à M. de Villeroi. Puis, ce jour là, de l'air le plus aimable et du ton le plus indifférent du monde :

— A propos, monseigneur, demanda-t-il au régent, le maréchal vous a-t-il donné la preuve qu'il vous avait promise ?

— Tiens ! c'est vrai. Ne s'agit-il pas de ton prétendu mariage ?

— C'est du moins ce que vous m'avez dit, monseigneur.

— Ma foi ! non. Il ne m'en a pas touché mot depuis cette époque.

— Les dix jours sont passés pourtant, fit Dubois avec le plus grand sang-froid.

Philippe comprit que le cardinal était innocent ou qu'il n'avait plus rien à redouter des indiscretions du maréchal.

— Nous saurons demain à quoi nous en tenir, répondit-il.

Dubois s'inclina avec humilité, sans que la moindre pointe d'ironie perçât sur son visage impassible, et, de toute la soirée, on ne fit, de part ni d'autre, aucune allusion à cet incident.

Mais, le lendemain matin, Philippe d'Orléans aperçut M. de Villeroi dans le groupe des courtisans qui l'entouraient.

— Approchez donc, monsieur le maréchal, lui dit-il négligemment.

Celui-ci pressentit sans doute ce dont il allait être question, car, au lieu d'affecter la morgue qui lui était ordinaire, il s'avança la tête basse et d'un pas hésitant.

— Je pense, monsieur, lui dit le régent, que vous m'apportez la preuve

de ce que vous avez avancé l'autre jour.

— Pas précisément, monseigneur.

— Que signifient ces paroles ?

— Elles signifient, monseigneur, que si je ne puis vous soumettre la copie de l'acte dont je vous avais parlé, je puis vous prouver du moins qu'on l'ait fait disparaître.

— Je ne comprends pas bien, maréchal. Comment me démontrerez-vous l'existence d'une chose qui n'existe pas ou qui n'existe plus ?

Le vieux gentilhomme se mordit les lèvres.

— Je veux dire, monseigneur, que si vous voulez bien faire venir ici le registre de la paroisse de Brive-la-Gaillarde, je vous montrerai que l'acte de mariage, qui avait été transcrit sur le folio 42, a été frauduleusement effacé par un produit chimique quelconque.

— Bien. Et quand j'aurai constaté cela avec vous, qu'en résultera-t-il ?

— La preuve que ce coquin de Dubois a supprimé tout simplement l'acte en question.

— Mais cette preuve, d'où la tirerez-vous ? insista le régent. Le nom de Dubois s'y trouve-t-il inscrit en marge du feuillet ?

— Non, monseigneur, puisqu'on l'a enlevé.

— Vous l'avez donc trouvé sur la table alphabétique du registre avec l'indication du numéro correspondant à la page 42 ?

— Pas si bête ! Le drôle, en détruisant l'acte, a détruit aussi le nom qui figurait sur la liste alphabétique.

— Alors, vous avez donc retrouvé sur le papier des vestiges suffisants pour reconstituer le nom de Dubois maladroïtement effacé ?

— Rien de tout cela, monseigneur. Tout est effacé, et bien effacé, je vous l'ai dit.

— Pourtant, d'où concluez-vous que le nom de Dubois y figurait réellement ?

— De ce fait que lui seul avait intérêt à ce qu'on ne retrouvât pas la trace du mariage qu'il avait contracté.

— Oh ! pardon, maréchal, fit en riant Philippe, mais ce n'est qu'une preuve morale que vous m'apportez.

— Assurément, monseigneur, mais elle me paraît assez éloquente.

— Je vous avoue pourtant qu'elle n'a pas à mes yeux la moindre valeur. Bien d'autres que Dubois peuvent avoir intérêt à anéantir un acte de mariage

— ne fût-ce que pour en contracter impunément un second. Par conséquent, pourquoi voulez-vous me persuader que c'est Dubois, plutôt que Durand, Benoît ou tout autre nom ?

— C'est que vous ne savez pas tout, monseigneur !...

— Tout... quoi ?

— Mon intendant s'est croisé en route avec un jeune homme qui venait de quitter Paris, comme lui, et qui a osé lui disputer, le pistolet au poing, les deux seuls chevaux qui restassent au relais d'Orléans.

— Pourquoi votre intendant se les est-il laissés prendre ?

— Sans doute. C'est la plus grosse faute qu'il ait commise, avoua M. de Villeroi. Malheureusement, il est âgé et lourd, ce jeune homme était vigoureux et dispos, la lutte n'était pas égale. Cela a fait perdre à mon majordome plus de dix heures, tandis que l'émissaire du cardinal poursuivait sa route à son nez et à sa barbe.

— Comment savez-vous que c'était un émissaire du cardinal ? Vous le connaissez donc, ce jeune homme ?

— Non, monseigneur ; mais quand mon intendant est arrivé à Brive et s'est trouvé en face de cette page blanche, il s'est douté de quelque chose. Il a interrogé le sacristain, et celui-ci lui a avoué qu'un jeune homme, tout de noir habillé, beau garçon, âgé de vingt-six ans environ, brun et imberbe, était venu la veille à Brive, et même qu'ils avaient soupé ensemble.

— Bien. Après ?

— Or, ce jeune homme, au signalement duquel il n'était pas possible de se méprendre, est le même que mon intendant avait rencontré à Orléans.

Mais, encore une fois, qu'est-ce que tout cela prouve ? Ce jeune homme a-t-il vu également le sacristain ?

— Oui, puisqu'il l'a invité à souper.

— S'est-il fait communiquer le registre des mariages ?

— Non...

— Alors, qu'est-ce que vous me chantez donc, maréchal ?

— Mais, poursuivit M. de Villeroi, il a indignement grisé l'infortuné sacristain, l'a fait rouler sous la table, a quitté l'hôtel et n'y est revenu qu'au bout d'une heure.

— Vous auriez voulu peut-être qu'il tint compagnie jusqu'au bout à cet ivrogne ?

— Point, monseigneur ; mais, puisque cet imbécile a avoué à mon intendant qu'il avait toujours sur lui les clefs de la sacristie, il peut bien l'avoir dit à cet inconnu. L'émissaire du cardinal n'a donc pas eu d'autre peine que de griser cet idiot, de lui prendre ses clefs dans sa poche et d'aller pratiquer en paix l'édifiante opération dont je vous apporte le résultat.

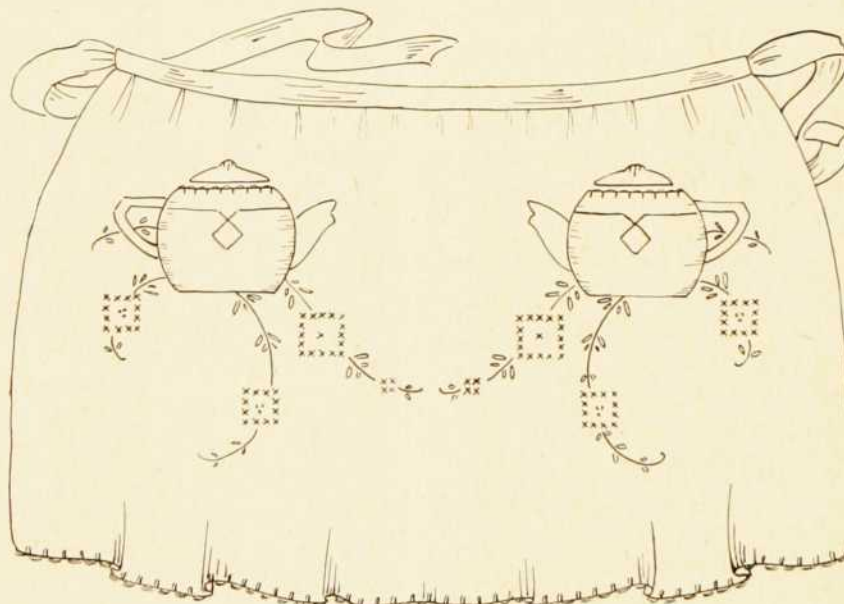
— Mais, maréchal, c'est du roman que vous faites là ! Ce n'est pas de l'histoire.

— C'est si bien de l'histoire, monseigneur, que le curé de la paroisse, dont le presbytère est en face de l'église, a vu de la lumière dans la sacristie et s'y est rendu aussitôt pour en rechercher la cause.

— Et qu'a-t-il vu ?

— Rien, par malheur ! Le faussaire était sans doute sorti de l'église en

# VOUS BRODEZ, MADAME ?



## TABLIER ECRU

Nous avons, en effet, choisi un coton écri de belle qualité pour ce tablier pratique. Deux théières de broadcloth rouge forment les poches. La ceinture est rouge également et les attaches, écru. Il mesure 36" de large de 24" de long. Le fil six brins, en couleurs, est employé pour le point de croix et le tour des motifs. Tableau de couleurs inclus. Ce joli tablier peut se confectionner en quelques soirées et constitue un cadeau pratique et charmant.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,  
61, Bord du Lac, Valois, P. Q.

### LISTE DE PRIX — Patron No 741

Veillez m'envoyer les articles suivants :

<input type="checkbox"/> No 741 — Tablier étampé, poches rouges, ceinture et attaches	.....	99
Fil à broder de couleurs	.....	20
Patron étampé sur papier	.....	25
Carbone bleu ou jaune pour tracer	.....	10

Prière de mentionner la nuance désirée.

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

Le Samedi — 22 avril '950

même temps que le curé descendait l'escalier de sa maison.

— Ah! décidément, vous n'avez pas de chance! s'écria Philippe d'Orléans en riant aux éclats, car cette histoire finissait par l'amuser beaucoup; — tout votre monde a donc été bafoué par ce jeune homme?

En disant ces mots, il fut pris d'un fou rire auquel il se laissa aller du meilleur coeur, tandis que M. de Villeroi, dépité, furieux, tourmentait d'une main fiévreuse son jabot de point d'Angleterre.

— Non, maréchal, non... dit enfin le régent, en s'efforçant de reprendre son sérieux. Je ne croirai jamais sur des données aussi chimériques... Une autre fois, il faudrait mieux prendre vos précautions... Ce n'est pas de quoi faire peser sur qui que ce soit une accusation aussi grave que celle dont vous vous faites l'écho. Au revoir, maréchal! Vous permettrez que je m'occupe d'affaires sérieuses, n'est-ce pas? C'est égal, je ne vous en veux pas. Vous m'avez fait passer un bon moment.

Cela dit, il s'éloigna, riant encore de la déconvenue du vieux gentilhomme.

Le régent ne croyait peut-être pas aussi invraisemblable qu'il l'avait prétendu le récit du maréchal; mais il était forcé de reconnaître que plus c'était vrai, plus ce jeune homme avait déployé d'intelligence et d'activité. Or, il aimait mieux un dénouement comique qu'un gros scandale de cour. C'est probablement même afin de l'éviter, s'il était possible, qu'il avait averti Dubois du complot qui se tramait contre lui.

De toutes façons, le scandale n'aurait pas lieu. C'était tout ce qu'il demandait.

Lui-même raconta tout au long à Dubois la scène comique dont le maréchal avait fait les frais. Il le fit avec une verve telle que Dubois en rit peut-être plus bruyamment encore.

Tout semblait donc dit sur cette affaire.

Mais M. de Villeroi avait pris la chose à coeur. Son humiliation lui pesait d'un poids énorme, — ce qui ne l'empêchait pas de se rendre presque tous les matins au Palais-Royal pour y faire sa cour au régent et deviser des bruits du jour avec les gentilshommes qui assiégaient l'antichambre.

Or, un beau matin, il vit arriver Dubois suivi d'un jeune homme élégant, beau, bien fait, vigoureux, brun, tout de noir habillé, — exactement le même signalement que lui avait donné son intendant.

Il allait s'élançer sur ses traces et l'apostropher directement; mais son dernier échec l'avait rendu prudent. Il donna à son cocher l'ordre d'aller chercher son intendant et de l'amener sur-le-champ.

Un quart d'heure après, cet homme, tout absourdi d'un tel honneur, venait se placer derrière son maître. Pendant ce temps, le maréchal s'était informé et avait appris que le jeune homme habillé de noir était le secrétaire particulier de Son Eminence.

— Ah! tout s'explique... avait-il murmuré.

Aussi, placé devant son factotum, qu'il masquait de son mieux, il guettait le passage de Pascal. Enfin, après vingt minutes d'impatiente angoisse, il eut le plaisir de le voir sortir!

— Regarde bien ce jeune homme et dis-moi si tu ne l'as pas déjà vu? fit-il en se penchant vers son majordome.

Celui-ci n'eut pas besoin de dévisager longtemps le jeune secrétaire pour le reconnaître.

— Parbleu! s'écria-t-il, c'est mon homme d'Orléans.

Pascal, — qui passait au même moment, — entendit ces paroles, se retourna et reconnut également l'irascible voyageur.

Il allait passer outre, quand le maréchal l'arrêta brusquement.

— Pardon, monsieur, dit-il d'une voix que la colère faisait trembler, j'ai une petite explication à vous demander.

— Je suis à vos ordres, monsieur, répondit doucement Pascal.

— Voulez-vous me dire de quel droit vous vous permettez d'arrêter et de faire violence à un homme qui a l'honneur de me représenter? demanda le vieux gentilhomme avec arrogance.

— Monsieur, je vous donnerai toutes les explications désirables, fit le secrétaire sur un ton d'exquise urbanité, mais il me semble que l'endroit est mal choisi...

— Oui, je sais que vous avez l'habitude d'opérer sur les grands chemins, interrompit M. de Villeroi avec force. C'est sans doute là que vous avez préludé à l'emploi de secrétaire...

Le maréchal cria si haut que tout le monde l'entendit et se retourna.

— Que se passe-t-il donc et qui le prend de si haut chez moi? demanda une voix impérieuse.

Aussitôt tous les gentilshommes s'écartèrent, et Philippe d'Orléans parut, accompagné de Dubois.

D'un coup d'oeil, il vit la figure enluminée et l'oeil étincelant de M. de Villeroi.

— Ah! fit-il sévèrement, c'est encore vous, monsieur le maréchal.

— Oui, monseigneur, et mon indignation est bien légitime, car je viens de découvrir ici même, à l'instant, le coupable que je signalais à votre justice il y a trois jours.

— Et ce coupable, c'est...

— Le secrétaire particulier de Son Eminence.

Le régent fronça les sourcils d'un air menaçant.

— Suivez-moi, messieurs, ordonna-t-il au cardinal, à M. de Villeroi et à Pascal. Il faut en finir avec cette ridicule affaire!

Il entra dans son cabinet, suivi de ces trois hommes. Puis, dès que la porte fut refermée, il se tourna vers M. de Villeroi.

— Voyons, que me voulez-vous encore? demanda-t-il.

— Je veux, monseigneur, répondit le vieux gentilhomme, que vous rendiez justice à M. de Villeroi et que vous fassiez respecter un maréchal de France. Ce jeune homme, que j'accuse devant vous, est celui qui a osé disputer à mon majordome, sachant à qui il avait affaire et les armes à la main, le relais auquel j'avais droit.

— Est-ce vrai, monsieur? interrogea Philippe.

— En partie, oui, monseigneur.

— Eh bien! expliquez-vous.

— Monseigneur, on m'a toujours dit qu'un relais appartenait de droit à celui qui le demandait le premier. Or nos deux chaises étaient arrivées en même temps à la poste d'Orléans; mais c'est moi qui, le premier, suis entré dans l'hôtel et ai demandé les chevaux. Donc, s'il n'en restait que deux, c'est à moi qu'ils appartenaient.

— Bien, approuva le régent. Ensuite.

— C'est alors que l'intendant de M. le maréchal est arrivé et les a réclamés pour son compte. J'étais trop pressé pour les lui céder. Aussi, comme le maître de poste hésitait, j'ai pris les chevaux par la bride et j'ai donné au postillon l'ordre de les atteler à ma chaise. Il allait m'obéir, quand le majordome s'est jeté sur mon passage et a fait feu sur moi d'un coup de pistolet. J'étais armé également. Au lieu de riposter comme j'en avais le droit, puisque j'étais dans le cas de légitime défense, je me suis contenté de renverser ce forcené et de lui arracher le second pistolet dont il me menaçait encore. Enfin, je suis parti. Si donc une tentative d'assassinat a été commise, ce

## Êtes-vous au courant?



Si vous montiez dans ce taxi, devriez-vous vous asseoir —

- à côté de la jeune fille?     du côté opposé?     sur les genoux de votre ami?

Peut-être avez-vous entendu dire qu'un monsieur prend toujours la place du bord, ou le côté extérieur. Ce n'est pas toujours le cas; du moins pas en voiture. Si vous montiez dans ce taxi, vous devriez occuper le côté opposé afin que les messieurs, ou du moins l'un d'eux, puisse s'asseoir entre vous,

mesdames. Et quand vous avez l'occasion de sortir, comptez sur Kotex pour vous rire du calendrier. La Kotex est faite pour rester molle durant l'usage. Et elle conserve sa forme. Vous êtes à l'aise toute la soirée durant, grâce au centre de sûreté spécial, conçu pour vous donner plus de protection.



Comment faire le choix d'un costume de printemps?

- L'acheter et se mettre au régime  
 Choisir une nuance pastel  
 Faire quelques pas

Vous aimez le costume! Mais vous fera-t-il? La nouvelle jupe étroite vous donnera-t-elle liberté de mouvements? Si vous en doutez, faites quelques pas dans le magasin pour voir. Essayez de vous asseoir; puis consultez le miroir. Les jeunes filles économes ne veulent pas de costumes trop grands ou trop petits — elles n'achètent pas non plus de nuances qui passent leur temps chez le nettoyeur. (Choisissez une étoffe à carreaux; du bleu marine; un ton moyen élégant.) La protection périodique exige elle aussi un choix approprié. Trouvez quelle est l'absorptivité Kotex qui vous convient exactement. Comment? En les essayant toutes les 3!

Quel est le dernier "attrape-oeil"?

- Sa nuque?  
 Ses boucles d'oreilles?  
 Le bord de sa jupe?

Regardez-vous! Cette toilette est une évocation d'une mode qui faisait fureur alors que votre mère... avait votre âge! Ce qui importe, pour vous, c'est de savoir que... eh bien, que votre cou "dépassé". Donc, lorsque vous appliquerez votre crème de beauté, la poudre, etc., ne coupez pas cela au menton... songez aussi à votre cou. Et quand vous avez l'occasion de porter vos plus belles toilettes, vous n'aurez pas à vous soucier du quantième, si vous choisissez Kotex. Ses bouts plats, pressés, préviennent les contours révélateurs!



★ Marque déposée

La KOTEX\* compte plus d'usagères que toutes les autres serviettes périodiques

"Très personnellement vôtre", nouvelle brochure pour jeunes filles de treize à vingt ans. Dit ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter aux jours difficiles... renseigné sur la tenue, les sports et les relations sociales. Envoyez votre nom et votre adresse à Canadian Cellucotton Products Co. Ltd., Dept. L.S. 3, 431 Victoria Avenue, Niagara Falls, Ontario.

KOTEX EN 3 ABSORPTIVITÉS: RÉGULIÈRE, JUNIOR, SUPER

**LA BOUGIE**

# CHAMPION

**PRÉFÉRÉE AU CANADA**

Pour  
AUTOMOBILES, CAMIONS  
AUTOBUS, TRACTEURS  
AEROPLANES  
CANOTS AUTOMOBILES

FABRIQUÉE  
AU CANADA  
DEPUIS 1919

n'est pas par moi, mais bien par cet homme, et j'aurais plus raison que lui de m'adresser à votre justice. Si je me suis abstenu, c'est par égard pour M. le maréchal.

— Je ne discute pas sur les faits, mais sur le respect qui était dû à mon nom et à mon titre, riposta le vieux gentilhomme. Un garçon de votre âge et de votre position devait s'effacer devant un maréchal de France.

— Je l'aurais fait, sans aucun doute, si le temps ne m'avait pas manqué, mais je n'avais qu'un congé de six jours et la mission dont j'étais chargé me forçait à ne pas perdre un instant.

— Ah! vous avouez donc que vous remplissiez une mission? interrompit M. de Villeroi triomphant.

— Mais, monsieur, je ne m'en suis jamais caché!

— Nierez-vous que vous alliez à Brive-la-Gaillarde?

— Non, monsieur, dit Pascal en jouant le plus profond étonnement. J'y allais, en effet. Comment le savez-vous?

— Peu importe, répondit le maréchal. Vous alliez à Brive et vous remplissiez une mission: voilà ce que je tiens à constater. Maintenant, qui vous y envoyait? Le cardinal, n'est-ce pas?

— Non, monsieur. C'est Son Eminence qui m'avait accordé un congé de six jours; mais c'est pour mon compte que je me rendais à Brive. Or ce n'est pas trop de six jours pour faire un voyage semblable...

— Mais qu'y allez-vous faire alors?

— J'avais promis à l'abbé Denain, à son lit de mort, de remplir certain message confidentiel qu'il m'avait confié. J'ai voulu profiter de mon premier congé pour tenir ma promesse.

— Qu'est-ce que cet abbé Denain? demanda le régent.

— L'ancien curé d'Olivet, monseigneur. Un homme de grande science et de haute piété. C'est lui qui m'a appris le peu que je sais; c'est à lui que je dois le modeste emploi que j'occupe. Il me semble que je ne pouvais pas faire moins que de m'acquitter envers ce digne homme de la dette que j'avais contractée.

— Mais quelle corrélation y a-t-il entre cet abbé et votre voyage à Brive? interrogea M. de Villeroi impatient.

— Une bien simple, monsieur. L'abbé Denain est né à Brive; il y a encore deux ou trois amis d'enfance. Il m'a chargé pour l'un d'un message dont je me suis acquitté.

— Mais le sacristain Mérot n'avait rien à voir là-dedans! objecta le maréchal.

— Pardon, monseigneur, Antoine Mérot est précisément un des rares amis d'enfance de mon premier bienfaiteur. Il m'avait prié de le rappeler au souvenir de cet homme, je l'ai fait.

— Et vous l'avez invité à souper! Et vous l'avez grisé! Dans quel but?

— Dans le but de me distraire, répondit Pascal, toujours avec une extrême douceur. J'étais seul à Brive. Je m'y ennuyais, j'ai invité cet homme à me tenir compagnie pour tuer ma soirée. Quel intérêt avais-je à le faire? Il s'est bien grisé tout seul, je vous en réponds! Vous n'avez du reste qu'à vous informer de lui à Brive. Mon aubergiste m'a dit que cela lui arrivait tous les jours.

— Mais, fit M. de Villeroi, furieux de voir avec quelle facilité Pascal lui glissait dans les mains, vous l'avez planté là pendant plus d'une heure, votre convive. Qu'avez-vous fait pendant ce temps-là?

— Je suis allé respirer le frais avant de me coucher.

— Et vous ne lui avez pas pris ses clefs dans sa poche?

— Quelles clefs?

— Et vous ne vous êtes pas introduit dans la sacristie dont la garde lui était

confiée, pendant qu'il dormait? demanda le maréchal exaspéré.

— Je ne vous comprends pas du tout, monsieur, répondit Pascal.

M. de Villeroi frappa du pied avec colère.

— Pardon, fit le régent, mais il faut en finir une bonne fois avec toutes ces sottises aventurées. Or j'ai laissé le maréchal diriger à son gré cet interrogatoire, et il n'a abouti à aucun résultat. Dubois, de son côté, n'a pas dit un mot pour défendre son secrétaire, qui, du reste, ne me paraît pas en avoir besoin. Nous avons donc fait preuve tous deux d'une patience et d'une impartialité excessives. Prolonger cet entretien serait inutile et nous ferait perdre un temps précieux. Donc brisons là.

A ces mots, s'adressant au maréchal:

— Une autre fois, monsieur, reprenez, soyez plus circonspect quand vous accusez, ou n'arrivez que les mains pleines de preuves indiscutables. Jusque-là, n'oubliez pas que tous ceux qui viennent ici et que j'honore de ma confiance ont droit aux mêmes égards que vous réclamez. Si vous y manquez, je serais dans la nécessité de vous le rappeler un peu plus sévèrement que je ne voudrais le faire envers un gentilhomme de votre âge et de votre rang. Et maintenant, je ne vous retiens plus, monsieur de Villeroi.

C'était un congé formel. Le maréchal se retira, en proie à une colère d'autant plus terrible qu'il ne pouvait pas la laisser éclater.

Quant à Dubois, il le laissa partir en haussant les épaules.

— Ce qui prouve bien, murmura-t-il assez haut pour que le régent l'entendit, — que ce vieillard n'est bon à rien.

Philippe d'Orléans examinait Pascal à la dérobée, tout étonné de rencontrer chez un si jeune homme tant de force de caractère, d'intelligence et d'à-propos.

— Mais enfin qui êtes-vous? lui demanda-t-il curieusement.

— Monseigneur, je suis un enfant trouvé, adopté par la charité d'un pêcheur, élevé par la bonté d'un simple curé de campagne et recueilli par la générosité de M. le cardinal...

— Et vous pouvez ajouter: merveilleusement servi par mon goût, mon savoir, mon esprit et mon activité, fit Dubois avec bienveillance.

— C'est de quoi faire plus tard un excellent conseiller d'Etat, dit Philippe d'Orléans sur le même ton.

Pour le coup l'affaire était enterrée.

Non seulement le régent fut enchanté qu'elle se terminât de la sorte; mais encore Dubois sut un gré infini à son jeune secrétaire de s'être tiré de ce mauvais pas, sans se retrancher derrière la protection de son maître et sans même l'avoir mis en cause, — quoique le maréchal eût fait pour l'y pousser.

Pascal reprit tranquillement le cours de ses occupations, plus que jamais animé de la sainte ardeur qui le soutenait depuis quelque temps.

En effet, si modeste qu'il fût, il ne pouvait pas se faire illusion sur les excellentes dispositions dont le régent et le cardinal étaient animés envers lui. Evidemment, s'il continuait à les mériter, cette place de conseiller d'Etat, qui lui était presque promise dès à présent, ne tarderait pas à récompenser ses efforts.

Rien ne pouvait mieux stimuler son zèle ni flatter son amour-propre. Lui, qui n'était rien, devenir l'égal des gentilshommes les plus illustres! Occuper un poste de cette importance! Diriger les affaires du royaume! C'était de quoi troubler une imagination moins bien équilibrée que la sienne.

S'il ressentait quelque orgueil des distinctions dont il était l'objet, des éloges qu'il recevait, c'est que chaque pas en avant le rapprochait de Gene-

Essayez le

# LAVORIS

comme rince-bouche  
quotidien

Le choix judicieux des gens méticuleux

L-07



## Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

### MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

**AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES**

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

**GRATIS:** Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

**CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE:** Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

6880, rue Bordeaux

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

viève, à laquelle il ne cessait de penser, vers qui il se sentait entraîné par un irrésistible penchant.

Il n'avait plus maintenant l'inexpérience du jeune âge. Il savait de quel nom véritable s'appelait cette soi-disant amitié fraternelle qu'il avait vouée à la jeune fille. Non, ce n'était pas de l'amitié, c'était bien de l'amour qu'il ressentait pour elle. C'est à elle que jour et nuit se rapportaient toutes ses pensées. C'est son image enchantée qui se présentait à lui et qui embellissait sa solitude, quand il rentrait dans son appartement désert. C'est pour la mériter un jour qu'il travaillait avec tant d'acharnement, qu'il étudiait, le soir et quelquefois la nuit entière, les questions arides que le cardinal lui donnait à résoudre. Pour lui ce n'était plus une fatigue, c'était un échelon de plus qu'il montait et qui le rapprochait du faite. La passion que lui inspirait Geneviève n'était pas seulement une idolâtrie, elle était une force, un levier, — le plus beau, le plus noble, le plus puissant de tous : l'amour !

Il ne la voyait que par la pensée, c'est vrai ; mais il était persuadé qu'elle non plus ne l'avait pas oublié, qu'elle songeait également à lui, tous les jours, aux mêmes heures. Entre leurs deux natures impressionnables, vives, généreuses, il y avait une sorte d'attraction magnétique, dont aucune distance n'affaiblissait l'intensité. Si séparés qu'ils fussent par le rang, la fortune, les convenances, — toutes ces sottes barrières que le respect humain prétend élever entre deux coeurs faits pour s'aimer, — ils vivaient ensemble dans une communauté journalière d'idées et de sentiments, dont aucune puissance ne pouvait entraver l'essor.

Qu'en résulterait-il un jour ? Cela seulement ils ne pouvaient le prévoir ni l'un ni l'autre. Peut-être serait-ce par la plus épouvantable catastrophe que se terminerait ce rêve insensé ; mais, à coup sûr, rien ne dompterait l'incommensurable amour dont le coeur de Pascal était possédé.

Voilà pourquoi il s'avançait d'un pas ferme et hardi dans la voie que le hasard lui avait tracée.

Toujours sur la brèche, le premier et le dernier à son poste, il avait fini par inspirer au cardinal une confiance presque illimitée. Sans aucun doute, si Dubois n'avait nourri lui-même l'ambition de devenir premier ministre, il se serait déchargé sur son jeune secrétaire du soin de débrouiller certaines affaires dont l'obscurité l'avait fait reculer souvent lui-même.

Parmi celles-là figurait un long mémoire qui lui avait été présenté par la duchesse de Mérenval.

Cette dame, qui portait un des noms les plus connus de la noblesse française et qui appartenait à l'une des plus anciennes familles de la Bretagne, était aujourd'hui dans une situation déplorable.

A plusieurs reprises, elle s'était présentée chez le cardinal pour lui exposer verbalement et dans tous ses détails la cause qu'elle avait résumée dans son mémoire. Jamais Dubois, soit que le temps lui manquât réellement, soit qu'il n'osât approfondir les faits consignés dans ce mémoire, n'avait pu ou voulu la recevoir.

Pour la dixième fois peut-être, elle revenait frapper à la porte du cardinal. L'huissier, fatigué de ces obsessions, croyant sans doute être agréable à son maître, peu prévenu en sa faveur par le costume simple et sévère dont elle était revêtue, lui répondit assez grossièrement :

— C'est bien, madame. Quand votre tour sera venu, je vous préviendrai. Asseyez-vous là.

Au même instant, Pascal quittait le cabinet du cardinal et traversait l'anti-chambre.

Il fut choqué du ton sur lequel l'huissier avait parlé à cette pauvre femme. Il l'examina avec attention et fut frappé de la souffrance réelle dont ses traits étaient empreints. Cela lui serra le coeur.

— Venez, madame, lui dit-il avec bonté, et soyez assez bonne pour m'expliquer ce qui vous amène.

Il prit les devants, la fit entrer dans son cabinet et l'invita du geste à s'asseoir.

— Qui êtes-vous, madame ? lui demanda-t-il.

— Je suis la duchesse de Mérenval, monsieur.

Pascal ne fut pas maître d'un mouvement de surprise. Une duchesse ? sous ce costume si pauvre que la plus modeste des bourgeoises n'aurait pas daigné le porter ! Voilà qui était étrange ! A coup sûr, Mme de Mérenval était malheureuse et dans une position peu fortunée.

Il n'en fallait pas davantage pour la recommander tout particulièrement à la bienveillance de Pascal.

De son côté, la duchesse tout étonnée et tout heureuse de se voir enfin si bien accueillie pour la première fois, ne cachait ni la joie qu'elle ressentait, ni les espérances dont brillèrent ses grands yeux noirs.

Pascal l'examina plus attentivement pendant qu'elle prenait place sur le fauteuil qu'il lui avait désigné. L'expression du visage, chez Mme de Mérenval, était tout autre qu'il ne lui avait semblé tout d'abord. Sur ces traits fins et délicats, il découvrit, malgré les fatigues et les privations dont ils étaient empreints, une grande régularité et une noblesse véritable.

Evidemment, cette femme avait été quelque chose et avait occupé dans le monde une situation élevée. On le devinait à son maintien, à sa distinction, à l'élégance de sa taille, que l'âge n'avait point déformée.

Elle ne paraissait pas avoir plus de quarante-cinq ans. A peine quelques rides sillonnaient-elles son front d'ivoire et quelques rares fils d'argent tranchaient-ils sur le noir intense de ses cheveux, de ses sourcils arqués et de ses longs cils. Il y avait bien un peu de pâleur maladive sur cette figure correcte, les lèvres étaient bien un peu décolorées, le cercle bistré qui bleulait le dessus des yeux indiquait une souffrance physique et morale très accusée ; mais il était évident qu'avec des soins et un peu de bien-être, cette physionomie reprendrait promptement son ancien éclat.

Certainement, cette femme avait été belle, très belle, et le bonheur pouvait faire d'elle encore une magnifique créature, digne d'admiration et de respect.

Plus il la regardait, plus Pascal s'intéressait à elle.

— Madame, lui dit-il, puis-je savoir ce qui vous amène ?

— Monsieur, répondit-elle d'une voix harmonieuse, quoique un peu plaintive, cela me paraît bien difficile.

— Pourquoi, madame ? Ne savez-vous pas que je suis le secrétaire particulier du cardinal Dubois ?

— Je l'ignorais, en effet, monsieur, car c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir.

— Alors, madame la duchesse, vous devez supposer que je suis très avant dans l'intimité de Son Eminence et que je pourrais vous être utile auprès d'elle.

— J'en suis convaincue, monsieur ; mais permettez-moi de vous adresser une question...

— Je suis prêt à vous répondre, madame.

— Le cardinal vous a-t-il parlé de moi ?



"Je m'en vais à la banque"



C'est là l'une des centaines de personnes qui, chaque jour, se rendent à la succursale de la banque, au coin de la rue.

On y voit des déposants qui apportent leurs chèques de paye, des détaillants qui vont mettre en lieu sûr la recette de la journée, des gens qui veulent consulter le gérant à propos d'emprunts, d'autres encore qui désirent encaisser des chèques. Tout cela, c'est la besogne courante de la succursale.

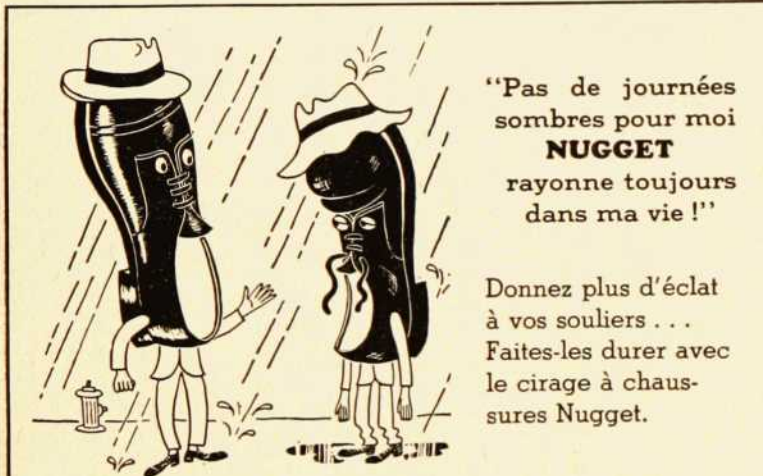
En dix ans, le nombre des comptes de dépôts a passé de 5,000,000 à 8,000,000.

Cela montre que les Canadiens demandent de plus en plus à leurs banques une grande variété de services. Les banques savent s'accommoder aux besoins croissants de la nation.

**ANNONCE COMMANDITÉE PAR VOTRE BANQUE**

Une bonne tasse de thé est  
toujours un réconfort

# THÉ "SALADA"



"Pas de journées  
sombres pour moi  
**NUGGET**  
rayonne toujours  
dans ma vie!"

Donnez plus d'éclat  
à vos souliers...  
Faites-les durer avec  
le cirage à chaus-  
sures Nugget.

ROUGE, NOIR ET TOUTES LES COULEURS DE BRUN

2F-50

Avez-vous "NUGGET" sur vos  
appliqué souliers  
ce matin?

## A nos Lecteurs et Dépositaires

Pour des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Besette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

**AVIS  
IMPORTANT**

**LE SAMEDI  
LA REVUE POPULAIRE  
LE FILM**

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE**  
975-985, rue de Bullion, Montréal 18

FAITES UNE SURPRISE A VOS AMIS  
ABONNEZ-LES AU "SAMEDI"

## Coupon d'abonnement || LE SAMEDI ||

Canada		Etats-Unis	
1 an .....	\$3.50	1 an .....	\$5.00
6 mois .....	2.00	6 mois .....	2.50

IMPORTANT—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE**

975-985 rue de Bullion  
MONTREAL 18, P.Q.

—Jamais, madame.  
—Je m'en doutais bien, fit-elle avec une nuance d'amertume.  
—Pour quelles raisons?  
—Parce que, monsieur — j'espère que vous ne vous formaliserez pas de ce que je vais vous dire — vous êtes trop jeune encore pour que l'on vous initie à toutes les infamies dont notre vilaine humanité fourmille.  
—Il s'agit donc de quelque chose de bien horrible?

—Si horrible et si compliqué que tout ce que vous imaginerez n'approcherait pas de la vérité.  
—Mais enfin, que demandez-vous, madame?  
—Je demande justice, monsieur.  
—Et c'est à Son Eminence que vous vous adressez pour l'obtenir? Il me semble, madame, que ce serait plutôt l'affaire de M. le lieutenant criminel.

—Vous avez raison, monsieur. Aussi me serais-je certainement adressée à lui, s'il ne s'agissait que de poursuivre un crime banal comme il s'en commet tous les jours. Mais, dans le cas qui se présente, l'honneur d'une noble et illustre famille est en jeu. La honte du châtement qui atteindrait les coupables rejallirait sur ceux qui portent leur nom. Une telle affaire ne peut donc pas suivre le cours ordinaire. Voilà pourquoi je m'étais adressée tout d'abord au régent et je lui avais remis le mémoire que j'ai fait rédiger.

—Eh bien! que vous a dit Son Altesse?

—Après m'avoir reçue avec beaucoup de courtoisie, grâce au nom que j'ai l'honneur de porter, Son Altesse m'a priée de revenir dans trois jours et m'a promis qu'elle lirait ce mémoire.

—Et vous y êtes retournée?  
—Naturellement. Philippe d'Orléans avait tenu sa promesse. Seulement, m'a-t-il dit, il n'a pas le temps de s'occuper d'autres affaires que de celles de l'Etat. «Je remettrai votre mémoire au cardinal Dubois, a-t-il ajouté, et je le prierai de m'adresser un rapport à ce sujet. Il me le soumettra dès qu'il sera prêt, et alors je me prononcerai.

—Mais, jusqu'ici, tout me paraît aller au-devant de vos désirs, fit observer Pascal.

—Oui, monsieur; mais il aura fallu que le cardinal mit autant d'empressement à faire son rapport que le régent en avait mis à lire mon mémoire. Or, voilà près de huit mois que je sollicite en vain une audience de Son Eminence! Huit mois, c'est-à-dire huit siècles, pendant lesquels mon courage se lasse, mes ressources s'épuisent, à ce point que je serais peut-être morte de misère et de désespoir, sans la charité de la personne qui m'a donné asile.

—Et cette personne quelle est-elle?  
—Madame Hervieux.  
—Que fait-elle?  
—Elle est lingère.  
—A quel endroit?  
—Rue Saint-Honoré, no 84.  
—Ah! je la connais, fit Pascal.  
—Vous êtes lié avec elle?  
—Non, madame. Seulement on me l'a citée comme tenant le magasin le mieux achalandé de Paris, et c'est chez elle que je me fournis des menus objets dont j'ai besoin.

—On vous a dit vrai, monsieur. Et pour que le renseignement soit complet, poursuivit la duchesse, j'ajouterai que c'est la meilleure et la plus généreuse des femmes.

—J'en suis heureux pour vous, madame, fit Pascal. J'aurais voulu, comme elle, vous être utile à quelque chose, mais, puisque ma jeunesse vous effraye au point de ne vouloir rien lui confier, je ne vois guère en quoi je pourrais vous servir...

—Vous pouvez, au contraire, beaucoup pour moi, monsieur. Si vous êtes

secrétaire particulier de Son Eminence, vous l'approchez à tout instant.

—Nécessairement, oui, madame.  
—Eh bien! je ne vous demande que de rappeler au cardinal qu'il a toujours entre les mains le mémoire de la duchesse de Mérenval et de lui persuader que ce serait faire envers moi acte d'humanité que de rédiger et de présenter au plus tôt le rapport que le régent lui a demandé.

—Je n'y manquerai pas, madame; je vous le promets, dit Pascal avec douceur. Et, pour que vous ne soyez pas plus exposée aux rebuffades de valets trop zélés, lorsque vous viendrez au Palais-Royal, adressez-vous à moi. Si vous ne trouvez pas ici la solution que vous attendez, vous y rencontrerez au moins les sympathies et les respects qui sont dus à une personne de votre âge et de votre rang.

—Alors, monsieur, je puis compter sur votre bienveillante intervention? demanda la duchesse en se levant.

—Dès aujourd'hui, je m'occuperai de vous, madame. Je n'ai qu'une parole.  
A ces mots, il se leva et la reconduisit jusqu'au seuil de l'antichambre.

Quand il rentra dans son cabinet, il était tout pensif.

Positivement, cette femme, qui portait un si grand nom sous les vêtements misérables qui la couvraient, qui s'était montrée si digne, si réservée, qui n'avait pour ainsi dire pas laissé échapper un mot d'amertume ou d'impatience, l'avait profondément ému.

Pendant toute la journée, il ne cessa de penser à elle. Qui sait si cette malheureuse n'attendait pas de ce rapport le rang et la fortune auxquels sa naissance lui donnait droit?

Lorsqu'il se trouva seul avec le cardinal, il lui raconta quelle visite il avait reçue, combien les instances et les larmes de la duchesse l'avaient troublé.

—Ah! je le crois bien! fit Dubois. Si tout ce qu'elle raconte dans ce mémoire est vrai...

—Et pourquoi ne le serait-ce pas?

—Sans doute, mais c'est précisément ce qui m'épouvante, car, si elle dit toute la vérité, il faudrait punir sévèrement les coupables. Vous savez que Philippe d'Orléans ne plaisante pas avec les assassins. N'a-t-il pas fait exécuter en place de Grève le comte de Horn, bien qu'il fût d'origine princière, en dépit des supplications que lui adressaient les plus illustres personnages?

—Il s'agit donc d'un assassinat?

—Si ce n'est de deux.

—Eh bien! si la justice et le bon droit sont du côté de Mme de Mérenval, pourquoi hésiterait-on à les reconnaître?

—Vous avez raison, mais c'est précisément ce dont je ne suis pas certain.

—Comment cela?

—J'ai fait prendre des renseignements sur cette pauvre femme. Ils ont été irréprochables quant à sa conduite, mais, quant à sa raison, ils sont déplorables.

—Que voulez-vous dire?

—Elle a été folle pendant près de vingt ans. Sa famille a été obligée de la faire enfermer dans un hôpital.

—Quelle était donc sa folie?

—Eile avait la monomanie de la persécution. Elle s'imaginait que tous ceux qui l'approchaient en voulaient à ses jours. Enfin elle avait fait de son oreiller une sorte de poupée, qu'elle habillait, désabillait, berçait, caressait et embrassait comme un enfant, et qu'elle appelait Marcel.

—Et avait-elle eu réellement un enfant?

—Oui, mais il paraît qu'on le lui avait volé.

—Pauvre mère!

—Et vous pourriez dire aussi pauvre femme! car son mari était mort d'une terrible chute de cheval deux ou trois ans, je crois, après son mariage.

— Mais alors, quelles considérations vous retiennent, monseigneur ? Il me semble que pas une infortune n'est plus intéressante que celle-là !

— Sans doute. Aussi je n'hésiterais pas à me prononcer en sa faveur, si j'étais parfaitement sûr qu'elle jouit de toute sa raison et que l'accusation qu'elle ose élever ne fût pas la conséquence de sa monomanie des persécutions.

— Je vous certifie, pour ma part, que j'ai causé avec elle pendant un grand quart d'heure, que je l'ai trouvée fort calme, fort sensée...

— Oh ! cela ne prouve rien. La folie revêt les formes les plus bizarres. Il y a des fous qui raisonnent comme vous et moi en dehors du cas spécial dont ils sont atteints. Entrez dans une salle d'aliénés vous les verrez tous s'approcher de vous, les uns après les autres, et vous dire en montrant leur voisin : « Ne l'écoutez pas, il est fou ! » Et c'est pourquoi je me demande si ce mémoire est bien l'oeuvre d'une personne saine d'esprit et possède le caractère d'authenticité nécessaire pour exercer des poursuites.

— Je conçois, en effet, ce scrupule, monseigneur ; mais il est facile de se renseigner encore sur le compte de la duchesse.

— Auprès de qui ?

— Auprès de la personne chez qui elle demeure.

— Vous le savez donc ?

— C'est elle-même qui m'a donné le nom et l'adresse de Mme Hervieux.

— Eh bien ! faites. Je n'y vois pas d'inconvénient. Seulement, ne revenez plaider la cause de votre protégée qu'armé de certitudes absolues.

— Je m'y engage formellement, monseigneur.

Sur cette promesse, Pascal se retira. Ce ne fut pas sans une grande impatience, qu'il ne s'expliquait pas trop

lui-même, qu'il attendit la fin de cette journée.

Enfin, vers cinq heures, après avoir quitté son cabinet, il se rendit chez Mme Hervieux.

Le magasin était vide. A côté du comptoir était assis un homme de soixante ans environ, sur lequel Pascal jeta un regard soupçonneux.

La lingère s'en aperçut.

— M. Hervieux, mon mari, dit-elle en le présentant à Pascal.

### VIII

#### Comment Jeanne était devenue Mme Hervieux

PASCAL, en l'examinant, n'avait vu devant lui qu'un homme d'aspect placide et débonnaire, duquel il n'avait pas trop à craindre. Quand il apprit que cet homme était le mari de la lingère, il crut pouvoir exposer sans danger devant lui les motifs qui l'avaient amené.

M. Hervieux paraissait âgé d'une soixantaine d'années. Il était parfaitement conservé, très vert encore, quoique ses cheveux et sa moustache fussent complètement blancs.

Il se tenait droit sur sa chaise, vêtu d'habits fort simples, mais d'une irréprochable propreté, et exécutait tous ses mouvements avec une sorte de régularité mécanique dénotant chez lui de vieilles habitudes soldatesques.

Il avait été, en effet, sergent-fourrier de gardes-françaises et en avait conservé les allures, bien qu'il eût quitté le métier depuis une quinzaine d'années.

A cette époque, et au moment où il y comptait le moins, son cousin Hervieux, qui était bonnetier rue Coquillière, était mort subitement, la veille de son mariage, et lui avait laissé une petite fortune de trente mille livres.

L'ancien sergent avait immédiatement renoncé au service. Mais, comme il ne

voulait pas vivre sans rien faire, il avait sollicité et obtenu une place de commis d'octroi. On l'avait placé à la barrière du Roule, il s'était marié, était devenu premier commis et allait enfin prendre dans deux mois une retraite honorable, après avoir utilement, mais obscurément, servi son pays pendant quarante-deux ans.

Malgré son apparence martiale et sa moustache rébarbative, c'était l'être le plus doux et le plus inoffensif de la création. On affirmait, du reste, dans le quartier, que sa femme le faisait tourner comme un totot et qu'il ne s'était jamais opposé à la moindre de ses volontés.

Absent de chez lui pendant toute la journée, il ne rentrait guère au magasin que le soir, à la nuit tombante. Aussitôt qu'il avait soupé, il allait se mettre au comptoir et inscrivait sur un grand livre les ventes que sa femme avait réalisées.

Dans le commerce de lingerie qu'elle exerçait, il était le bras. Mme Hervieux était la tête.

Grâce à l'ordre parfait qui régnait dans cette maison, à l'intelligence dont était douée la lingère, l'ancien magasin de Mme Montagne s'était transformé. On y trouvait aujourd'hui les dentelles les plus rares, le linge le plus fin. Aussi tout ce que Paris contenait à cette époque de monde élégant aurait cru déroger s'il avait acheté ce dont il avait besoin ailleurs que dans le magasin de Mme Hervieux.

Quant à elle, c'était une petite femme qui avait guère plus de trente-sept ans, aux cheveux châtain, aux yeux gris, au nez incorrect, la bouche un peu grande. Ses regards respiraient l'intelligence et son visage était doué d'une grande mobilité. Elle avait ce qu'on appelle « beaucoup de physionomie ».

Fraîche, vive, accorte, complaisante, très patiente avec les clientes, — ce qui n'est pas un si mince mérite qu'on pourrait le supposer, — elle était très aimée de tous ceux qui l'approchaient.

— Mais comment a-t-elle pris pour mari ce vieux soliveau ? se demandait-on.

Il est vrai qu'Hervieux avait trente mille livres au moment où sa femme l'épousa et qu'une dot semblable fait passer sur bien des imperfections.

Cependant on fut très étonné lorsque, six mois après leur mariage, on vit l'ancien sergent acheter et payer comptant trente-cinq livres la maison au bas de laquelle était situé leur magasin.

Ils avaient donc d'autres ressources que les trente mille livres du mari ? Il fallut bien le croire et se rendre à l'évidence quand, à son tour, Mme Hervieux acheta le fonds de la veuve Montagne, le paya en beaux écus sonnants et fit de tous côtés des achats considérables.

Dès ce moment on leur attribuait une fortune de soixante mille livres au moins. Donc Mme Hervieux n'avait pas épousé son mari par intérêt seulement, et devait être pour le moins aussi riche que lui.

Très considérés, très aimés de leurs voisins en raison de leur extrême simplicité, les Hervieux passaient cependant aujourd'hui pour avoir au bas mot deux cents mille livres, sans compter les richesses dont la boutique était pleine.

Pascal, nous l'avons dit, avait fait à deux ou trois reprises différentes de petits achats chez la lingère, dont la physionomie était restée profondément gravée dans son souvenir.

Où avait-il vu cette femme ? Quant et dans quelles circonstances l'avait-il rencontrée ? Il ne pouvait pas s'en rendre compte, mais son visage l'avait frappé le premier jour où il était entré chez elle. A coup sûr, elle ne lui était pas inconnue. Cela l'intriguait d'autant plus qu'il ne connaissait pas grand monde à Paris et que ses souvenirs ne



## Pour une peau plus douce, plus propre, plus fraîche...

Voici un Moyen Nouveau d'Embellir son Teint de 4 Façons

Voici enfin un cold-cream qui fait plus que nettoyer simplement votre épiderme ! C'est le Cold Cream Noxzema — une crème délicatement parfumée qui contribue à rendre votre peau plus douce, plus propre, plus fraîche — légèrement médicamenteuse, pour le plus grand bien de l'épiderme.

### Le Cold Cream Noxzema Rend 4 Services à votre Peau

1. Nettoie à fond les pores de la peau.
2. Stimule et tonifie agréablement la peau.
3. Aide à conserver la peau douce et veloutée.
4. Légèrement correctif — il aide aussi à soulager les affections cutanées.

Essayez donc le Cold Cream Noxzema ! Votre peau en sera tout de suite plus propre et plus fraîche, plus douce et plus satinée. Procurez-vous le Cold Cream Noxzema aujourd'hui même, aux pharmacies ou rayons de cosmétiques, 21¢, 39¢, 63¢.

Ne pas négliger des

## FAUSSES DENTS qui glissent

Votre dentier tombe-t-il, glisse-t-il ou se désajuste-t-il quand vous parlez, mangez, riez ou éternuez ? Oubliez ces ennuis et maux. FASTEETH, une poudre alcaline (non acide) que vous saupoudrez sur votre dentier, le fera tenir en place plus fermement. Procure une sensation de sécurité et de confort supplémentaire. Pas de goût gommeux, pâteux ou sensation de même genre. Procurez-vous aujourd'hui FASTEETH dans n'importe quelle pharmacie.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

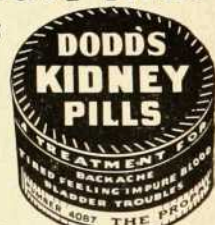
ROMEO AUGER

CR. 9363

7662, rue St-Denis, Montréal

## Quand votre DOS vous fait mal

PRENEZ DES



PARCE QUE—

Le mal de dos est souvent dû au mauvais fonctionnement des reins—et, depuis plus d'un demi-siècle, les Pilules Dodd's pour les Reins ont aidé à soulager les maux de dos en traitant les reins. Achetez des Pilules Dodd's pour les Reins aujourd'hui à un comptoir de pharmacie. Recherchez la boîte bleue à bande rouge. Vous pouvez compter sur Dodd's.

155F

## LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— ... mais chérie, c'est toi-même qui m'as demandé de te réveiller une heure plus tôt pour que tu ailles à cette vente !

pouvaient, par conséquent, pas remonter à une date bien éloignée.

Pourtant, il avait eu beau chercher, il n'avait pas trouvé. Il est vrai que cela lui importait peu et que ses occupations ne lui permettaient pas de s'appesantir longuement sur un détail de si mince importance.

Aujourd'hui encore que le hasard le remettait en sa présence, il la considérait avec attention, sans que sa mémoire lui fournît le moindre indice.

— Madame, lui dit-il enfin, vous connaissez la duchesse de Mérenval ?

— Oui, monsieur, répondit la lingère. Elle habite le deuxième étage de notre maison.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis cinq ans environ.

— Alors peut-être seriez-vous en état de me fournir quelques renseignements sur le compte de cette malheureuse dame ?

— Sans doute, monsieur, mais à quel titre ?

— Vous savez peut-être, interrompit Pascal, que la duchesse a présenté au régent un mémoire relatif à certains actes de violence qui se sont accomplis dans sa famille...

— Elle me l'a dit, en effet, monsieur.

— Eh bien ! madame, ce mémoire a été remis par le régent au cardinal Dubois, dont je suis le secrétaire. Son Eminence l'a lu, et, avant de rédiger le rapport dont on l'a chargé, il m'a prié de prendre sur Mme de Mérenval quelques informations préalables.

— En ce cas, monsieur, je suis à vos ordres.

— C'est principalement sur l'état mental de la duchesse que cette enquête doit porter, reprit Pascal. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ma démarche est toute confidentielle et doit être ignorée de Mme de Mérenval.

— N'ayez aucune crainte à cet égard, monsieur, s'empressa de dire Mme Hervieux. Je sais garder un secret.

— Je n'en doute pas, madame. Eh bien ! voyons : pouvez-vous me donner sur cette pauvre dame quelques renseignements utiles ?

— Je puis vous apprendre tout ce que je sais. Malheureusement, ce n'est pas grand-chose.

— N'importe, madame. Si ce n'est pas abuser de votre complaisance, je vous écouterai avec plaisir, car, je ne sais pourquoi, je m'intéresse beaucoup à Mme de Mérenval.

— Je vous en remercie pour elle, monsieur. Il me sera d'autant plus facile de vous satisfaire qu'à cette heure nous avons beaucoup de chances pour n'être pas dérangés.

« Il y a bientôt cinq ans, commença-t-elle, le docteur Manesse, qui depuis dix-huit ans est le médecin de notre maison, vint me demander si je pourrais disposer d'un logement en faveur de la duchesse de Mérenval.

« Comme je lui faisais observer que ma maison n'était pas grande et que mes petits appartements ne sauraient convenir à une dame si haut placée, il se prit à sourire.

« — Au contraire, c'est ce qu'il lui faut, me dit-il. Cette dame est dans une situation assez précaire. Je ne vous la recommanderais même pas, si elle n'était protégée par mon ami Lehardy, médecin en chef de l'hôpital de Charenton, qui m'a chaleureusement prié de m'occuper d'elle et de ne pas la perdre de vue.

« Ce mot de Charenton avait produit sur moi un étonnement que je ne cherchai pas à dissimuler.

« M. Manesse s'en aperçut. Il me raconta qu'en effet la duchesse avait été folle et enfermée à Charenton pendant plus de vingt ans.

« — Mais rassurez-vous, ajouta-t-il. Mon ami Lehardy m'a affirmé qu'elle était depuis longtemps tout à fait guérie. A tout événement, il désire qu'elle reste sous ma surveillance. Voilà pourquoi je lui cherche un logement à proximité du mien.

« — Alors, docteur, lui répondis-je, je suis heureuse de pouvoir vous être agréable. J'ai précisément au second étage un petit appartement vacant, je le mets à la disposition de la duchesse.

« Ce logement ne se compose absolument que d'une antichambre, d'un salon, d'une chambre à coucher et d'une cuisine, poursuivit la lingère. Vous le voyez, monsieur, pour une duchesse, c'était bien peu de chose !

« C'était trop encore. La pauvre dame arriva en effet trois jours après, n'apportant que le strict nécessaire. Elle était seule et n'avait point de domestique. Elle-même vaquait aux soins de son petit ménage.

« Le docteur Manesse venait la visiter de temps en temps.

« — Lehardy a raison, me disait-il. Elle est radicalement guérie. Seulement je la crois plus pauvre encore qu'il ne me l'avait dit, et j'ai bien peur que la chère dame ne mange pas tous les jours à sa faim.

« Cela me serra le coeur. Je montai chez elle, sous prétexte de m'assurer que l'appartement n'avait besoin d'aucune réparation, et pour me convaincre par mes yeux que le docteur n'avait rien exagéré.

« Malgré l'extrême propreté avec laquelle le logement était tenu, j'y devinaï une misère navrante.

« J'interrogeai cette femme. Je lui demandai à quoi elle occupait ses loisirs. Elle me répondit qu'elle rédigeait un mémoire destiné au régent, auquel li serait impossible de ne pas faire droit, et qui lui rendrait très prochainement la fortune dont elle avait été dépouillée.

« — Fort bien, lui fis-je observer timidement — car je ne savais en quels termes formuler la proposition que je venais lui faire — mais ce mémoire ne vous prend pas tout votre temps. En dehors de cela, vous devriez vous occuper un peu, faire de la couture, de la broderie... Est-ce que cela vous répugnerait ?

« — Au contraire, dit-elle avec vivacité. J'en serais enchantée.

« — Précisément, continuai-je, je cherche en ce moment une personne tranquille et sûre, à qui confier des travaux urgents. Vous me rendriez grand service si vous consentiez à vous en charger.

« Elle me regarda comme pour lire au fond de ma pensée, et la devina sans doute, car elle devint toute rouge.

« — Certainement, madame, répondit-elle en baissant les yeux.

« — En ce cas, et afin que vous perdiez moins de temps, ajoutai-je, je désirerais que vous puissiez venir travailler chez moi et y prendre vos repas.

« Elle se redressa fièrement et refusa d'un geste énergique.

« — Oh ! n'ayez pas peur, lui dis-je. Personne ne vous verra. Vous serez seule dans l'arrière-boutique qui nous sert de salle à manger, et, de cette façon, vous n'aurez à vous déranger que pour vous mettre à table.

« Je vis deux grosses larmes rouler dans ses yeux.

« — Ah ! que vous êtes bonne ! s'écria-t-elle en me serrant les mains.

« — Quant au salaire qui vous reviendra...

« — Oh ! je vous en conjure ! interrompit-elle, ne parlons pas de cela. Vous me sauvez la vie... que puis-je vous demander de plus ? Croyez-vous donc que je ne vous ai pas comprise ?

« J'essayai de la persuader qu'elle se trompait, que si je m'adressais à elle, c'est que j'étais horriblement pressée. Elle sourit d'un air triste et secoua la tête avec incrédulité.

« — Non, fit-elle, vous ne m'abuserez pas. Votre délicatesse me touche profondément. Croyez que, de mon côté, je ferai l'impossible pour vous satisfaire.

« A dater de ce jour, elle vint assidûment travailler auprès de moi et je n'eus qu'à me louer de son zèle et de son habileté.

« — Eh bien ! Et votre mémoire ? Avance-t-il ? lui demandai-je au bout de quelques mois.

« — Non, me répondit-elle tristement. J'ai besoin, pour le compléter, de rassembler certaines preuves, qu'il me faut aller chercher bien loin. J'ai hésité jusqu'à ce jour, mais je ne veux pas attendre plus longtemps. Dans huit jours je compte me mettre en route, si vous me le permettez...

« — Si je vous le permets ! mais sans doute. Je n'ai pas le droit de vous retenir ici contre votre gré. Seulement, pour voyager, il faut de l'argent. En avez-vous ?

« — Non, mais voici de quoi en faire, dit-elle en tirant de sa poche un petit objet soigneusement enveloppé de papier blanc.

« Après avoir déplié le papier, elle me tendit un bijou dont la richesse m'éblouit. C'était un portrait de jeune femme, entouré de diamants gros comme des pois.

« — Je le regardai curieusement. La femme était jeune et admirablement belle. Avec un peu d'attention, je reconnus que ce portrait était le sien. Mais quel changement s'était opéré en elle depuis cette époque ! J'en fus si péniblement affectée que je ne pus pas dissimuler ma surprise.

« — Oui, me dit-elle avec un sourire triste et résigné. Il y a longtemps de cela... J'étais jeune, j'étais belle, j'étais riche, j'étais heureuse... C'est tout ce qui me reste de cette jeunesse, de cette beauté, de ces richesses !...

« — Et vous aurez le courage de le vendre ? m'écriai-je.

« — Que voulez-vous ?... Il le faut bien. Nécessité n'a pas de loi. Ah ! si je connaissais un joaillier qui consentît à m'avancer de l'argent sur cet objet et à me le garder pendant un certain temps, j'aimerais mieux ne pas m'en défaire, — car ce portrait, je l'avais donné à mon mari le jour de sa fête... il le portait sur lui comme une relique... On l'a trouvé sur son coeur quand il est mort... c'est tout un monde de souvenirs pour moi ! Malheureusement, je ne vois personne...

« — Moi non plus, madame, lui fis-je observer ; mais je pourrais peut-être vous rendre ce léger service...

« — Vous ! chère madame ! Vous consentirez...

« — Assurément. Et même je n'aurai pas la cruauté de vous priver d'un bijou qui vous est cher à tant de titres.

« — Oh ! pour cela, non, interrompit vivement la duchesse. Je vous dois déjà trop pour accepter un semblable sacrifice.

« — Et ! qu'importe ? lui répliquai-je.

« — Il m'importe beaucoup, madame. Ma dignité, ma délicatesse se refusent à accepter purement et simplement le service que vous m'offrez. D'ailleurs, ajouta-t-elle tristement, ce portrait sera plus en sûreté dans vos mains que dans les miennes. De cette façon, je ne serai pas forcée de m'en défaire.

« — Ah ! si c'est là ce que vous craignez, je consens à en être dépositaire. Alors, parlez : combien vaut ce bijou ?

« — Mon mari l'avait payé quinze mille livres, mais je ne sais pas quelle est aujourd'hui sa valeur vénale. Seulement, il y a un moyen bien simple de la connaître...

« — Lequel ?

« — Allons ensemble chez un joaillier et prions-le de l'estimer. Le prix qu'il fixera lui-même servira de base à notre transaction.

« — Eh bien ! venez, lui dis-je en l'entraînant aussitôt.

« Nous nous rendîmes chez un joaillier du voisinage, qui déclara que les diamants étaient fort beaux et avait beaucoup augmenté de valeur depuis l'époque où cette monture avait été faite. Il offrit de nous donner vingt

## LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— La sottise idée d'admettre des filles dans notre club... les voilà maintenant qui parlent de faire adhérer un ourson au titre de membre régulier...

# *Dollar pour Dollar* **la PONTIAC**

**est imbattable !**



**Vous avez le choix de 21 différents modèles**

**Entre la catégorie des plus bas prix et celle des grosses voitures**

**Rénommée dans le monde entier pour son économie et sa longue durée**

**Nouvelles carrosseries Fisher plus rigides, plus sûres — le Style "Silver-Streak"**



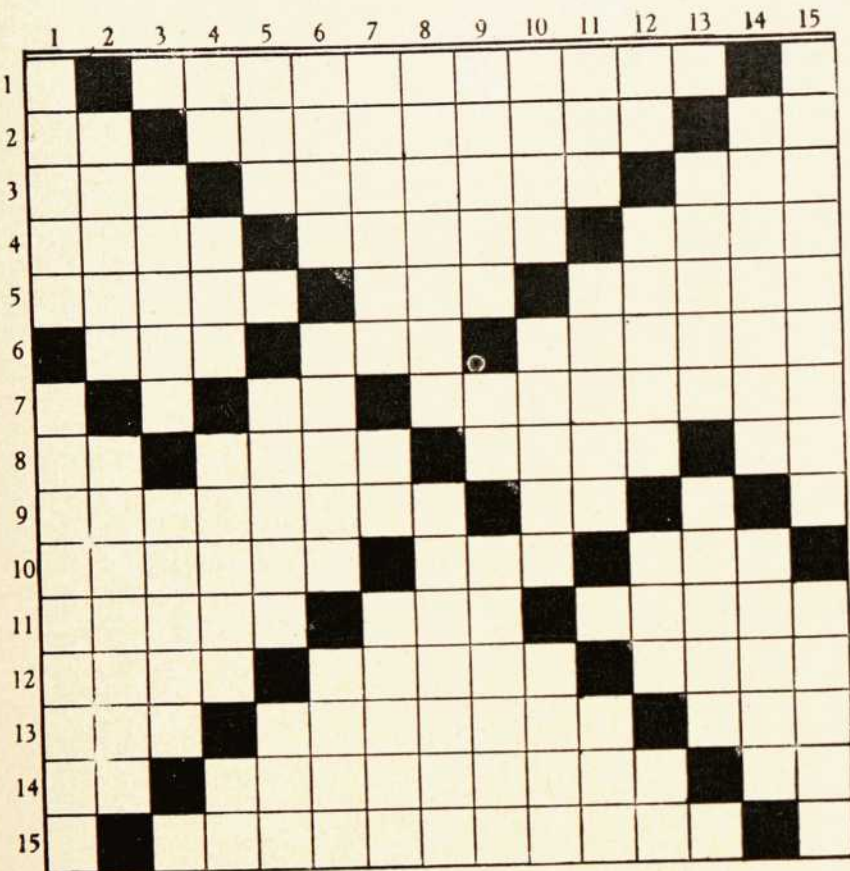
M50-P2F

Quand vous comparez les valeurs d'automobiles, il n'y a qu'une conclusion possible—caractéristique pour caractéristique et dollar pour dollar, la Pontiac est imbattable!

La Pontiac possède une beauté remarquable—la Pontiac donne une superbe performance grâce à ses célèbres moteurs 6 et 8 cylindres à tête en L—la Pontiac vous donne un roulement doux, un luxe facile—et il va sans dire que la Pontiac est digne de sa renommée en fait de sûreté de fonctionnement, d'économie et de valeur durable. Voyez vous-même la merveilleuse Pontiac 1950. Rendez-vous personnellement compte de ce qui fait que *dollar pour dollar, la Pontiac est imbattable!*

**UNE VALEUR GENERAL MOTORS**

# Les Mots Croisés du Samedi



Problème No 956

### HORIZONTALEMENT

- 1—Fêtes en l'honneur des morts.
- 2—Avant-midi. — Qui sont propres aux mères. — Symbole chimique du baryum.
- 3—Partie d'une église. — Habitation misérable. — Raquette de cricket.
- 4—Combat entre deux adversaires. — Dégrossie avec la lime. — Poussa avec violence.
- 5—Individus. — Ville de Prusse. — Mesurer à l'aune.
- 6—Fleuve d'Allemagne. — Dans la rose des vents. — Entassa.
- 7—Route Rurale. — Jeunes filles vertueuses.
- 8—Préfixe d'abstraction. — Souverains. — Affaiblis. — En les.
- 9—Commune de l'Ain. — Aviateur célèbre.
- 10—Dont la tête est taillée. — Ceinture de soie des Japonais. — Terme du jeu d'échecs.
- 11—Pierre calcaire dure. — Sans mélange. — Ames des morts, chez les Romains.
- 12—Rivière de France qui arrose Périgues. — Premières mises. — Eau-de-vie.
- 13—Venue au monde. — Corps simple métallique (pl.). — Petite corne.
- 14—Terminaison d'infinif. — Poursuivre ce qui est commencé. — Route Rurale.
- 15—Soldats placés en faction.

### VERTICALEMENT

- 1—Lanière de linge qui sert en chirurgie. — Bandages chirurgicaux.
- 2—Ramassis d'individus dangereux. — Affecter un air niais.
- 3—Solide. — Royale.
- 4—Avant-midi. — Article simple. — Tranche de pain qu'on fait rôtir. — Cela.

- 5—Rongeur. — Excédés, rompus. — Gamme dans laquelle un air est composé.
- 6—Boutique de boucher. — Elevé, construit. — Survint.
- 7—Chants funèbres, chez les Grecs. — Pronom. — Caritatrice italienne, née à Madrid.
- 8—Engin de pêche. — Subit, prompt.
- 9—Charges des ânes. — En quel endroit. — Pays marécageux, entre la Touraine et le Berry.
- 10—Chef-lieu de Cher. — Epreuve première. — Simple.
- 11—Espace de terre. — Favorables. — Condiment.
- 12—En les. — Parties de l'habillement des femmes. — Onomatopée. — Ile de l'Atlantique.
- 13—Consacrer. — Millet des oiseaux.
- 14—Charge d'un bateau. — Voix d'homme la plus élevée.
- 15—Coin à manche, employé par les calfats. — Précis.

Solution du Problème No 955

F	A	D	S	T	E	R	G	E	N	T	E	S	E	G
I	R	R	O	U	T	I	E	R	E	S	B	A		
L	E	S	C	E	N	S	R	E	G	E	L			
A	C	U	L	R	A	M	A	E	R	S	E			
S	O	I	P	I	P	O	N	T	E	O	N			
S	I	F	F	L	E	M	E	N	T	E	L	I	E	
E	N	A	A	A	N	T	E	R	N	O	N			
S	L	U	G	E	S	S	O	R	T	S				
R	E	T	E	N	T	I	R	S	U	H	E			
C	A	S	E	T	R	O	U	S	S	E	A	U	X	
A	M	I	N	E	O	N	A	E	U	M	E			
B	A	N	C	A	R	U	M	N	C	L	A	N		
A	G	E	A	I	D	I	V	E	T	I	N			
N	E	E	N	T	R	E	M	I	S	E	N	H		
E	I	N	T	E	R	S	E	C	T	E	S	L		

## LA PASTEURISATION : SEULE GARANTIE

**D**ÉPUIS que la science médicale a démontré que le lait cru peut contenir des microbes susceptibles de causer de nombreuses maladies graves et mortelles, il est étonnant, affirme la Ligue canadienne de Santé, que tant de gens au Canada continuent de boire du lait non pasteurisé, même s'ils estiment que leur source d'approvisionnement est à l'abri de toute maladie et que la manutention est tout à fait hygiénique.

« Le lait est un aliment entier et bienfaisant s'il est pasteurisé, selon la Ligue de Santé. Mais quand il est cru, il peut être une menace à la santé et à la vie à cause des maladies transmises par le lait comme la tuberculose bovine, la fièvre ondulante, les fièvres typhoïde et para-typhoïde, le mal de gorge, la diphtérie, la fièvre scarlatine et la dysenterie. »

Au sujet des vaches saines et de la manutention hygiénique, la Ligue de Santé souligne qu'aucun troupeau ne peut être constamment à l'abri de la maladie. Une infection subite chez une vache peut se répandre rapidement, même dans un troupeau qui a été examiné. Et même dans les conditions les plus hygiéniques de manutention, des microbes virulents peuvent accidentellement entrer dans le lait, par le fait d'individus qui ignorent qu'ils sont porteurs de certains microbes, ou même du fait de l'air. Le lait est un aliment merveilleux, mais en même temps il est le bouillon de culture par excellence pour les bactéries.

« Seule la pasteurisation peut tuer les microbes qui pénètrent dans le lait, soit à la source d'approvisionnement, soit dans la manutention, affirme la Ligue de Santé. Le lait pasteurisé est donc le seul lait garanti. »

La Ligue de Santé soutient qu'il n'est pas nécessaire de consommer du lait non pasteurisé, même dans les régions où l'on ne peut se procurer du lait pasteurisé commercialement ou dans les fermes où les troupeaux sont censés à l'abri des maladies et la manutention hygiénique, parce qu'il existe plusieurs méthodes faciles de pasteurisation domestique qui rendront le lait sain pour la consommation humaine. Pour détails, écrivez à la Ligue canadienne de Santé, 111 Avenue Road, Toronto 5, Ont.

### LES HABITUDES ALIMENTAIRES DE LA FAMILLE

Les habitudes alimentaires d'aujourd'hui causent beaucoup de soucis aux médecins, lit-on dans le Bulletin de la Santé publique, une publication du Département de la Santé publique de Toronto.

« Adultes et enfants, est-il écrit, mangent beaucoup trop des aliments les plus dispendieux, les plus riches et les plus sucrés : gâteaux, pâtisseries, bonbons, liqueurs douces, etc. Ce sont des aliments qui ne fournissent que de l'énergie, qui favorisent l'obésité et jouent un rôle dangereux pour la santé des dents. Ils sont dispendieux à plus d'un point de vue. »

D'autre part, les aliments meilleur marché, plus sains et plus nutritifs, comme le lait, les céréales, le pain de froment, les fruits et les légumes, etc., qui procurent, en plus de l'énergie, la solidité des os et les éléments minéraux, sont négligés. »

Le Bulletin affirme que si une nourriture aussi nécessaire est négligée par les enfants, c'est souvent que les parents ne s'en préoccupent pas suffisamment. Les mauvaises habitudes alimentaires des parents, en général, influencent les habitudes alimentaires des enfants, parce que la famille accepte habituellement la nourriture des parents. Les goûts et dégoûts des parents influencent fréquemment ceux des enfants, qui sont de grands imitateurs.

« Quand les parents décident de manger et d'aimer des aliments sains, donnant ainsi l'exemple à leurs enfants, non seulement ils agissent dans leur propre intérêt, mais ils se préparent les dividendes que procure une famille saine et bien nourrie. »

Discutant de l'obésité, le Bulletin écrit que les autorités médicales attribuent presque invariablement cet état à la suralimentation, surtout à l'absorption excessive de mauvaises nourritures, et très rarement à un désordre glandulaire.

« Elles nous assurent de plus que l'obésité contribue sans le moindre doute aux maladies de coeur, à la pression élevée, au diabète, etc. »

### PROBLÈME ÉPINEUX

Quand votre enfant fait de l'heure de son repas un moment de tumulte, de cris et de réprimandes, quand il refuse de manger et que sa mère veut le forcer à manger, on peut présumer qu'un problème alimentaire a atteint un point grave. Ce problème est important, disent les médecins, et il faut sans tarder les consulter.

### LES POTS CASSÉS SE PAIENT

Dents permanentes crochues, irrégulières, mâchoires difformes et défauts de langage, voilà quelques résultats communs de la perte prématurée des dents de lait ou dents de base. Les premières dents de votre enfant ont leur importance. Ne les négligez pas pour la simple raison qu'elles sont vite remplacées par d'autres.

### LA FAISEUSE D'OS

La vitamine D, cette vitamine de soleil, s'impose à l'édification d'os forts et de dents solides et saines. Il faut en ajouter au régime de chaque enfant tous les jours, été et hiver. Cette vitamine est facile à obtenir et peu coûteuse. Protégez votre enfant contre le rachitisme, pourvoyez-le bien de vitamine D.

# La famille canadienne doit beaucoup à... l'Ukraine



## Un hommage de Calvert aux Canadiens d'ascendance ukrainienne

LE CANADA DOIT beaucoup de sa force, de sa vitalité, et la haute valeur de sa démocratie au mélange d'héritages raciaux et culturels reçus de plusieurs pays.

Personne, mieux que ceux qui ont connu l'oppression, ne peut apprécier la profonde signification des mots liberté et démocratie.

Quoique les Ukrainiens aient gémi sous la botte de l'oppresseur durant six cents ans, jamais l'amour de la liberté ne s'est éteint en eux. Les premiers

Ukrainiens arrivèrent au Canada en 1892; suivit un flot continu de ces gens hardis et débrouillards qui forment aujourd'hui un groupe de plus de 300,000 au Canada.

Comprenant des Ruthènes et Galiciens, ils sont d'enthousiastes choristes et des brodeurs experts. La jeune génération produit des écrivains, médecins, avocats, professeurs et législateurs qui tous contribuent beaucoup au progrès de la grande famille canadienne.

**Calvert** DISTILLERS (Canada) Limited  
AMHERSTBURG • ONTARIO

En 1622, Calvert, chef de la célèbre famille Calvert, fonda à Terre-Neuve une des premières colonies canadiennes. Les concepts de liberté et de tolérance religieuse de Calvert furent perpétués par les générations successives de la famille Calvert qui aidèrent, de ce fait, à façonner le régime démocratique dont nous jouissons aujourd'hui.



# NOTES ENCYCLOPÉDIQUES



## L'Amour chante dans les coeurs. C'EST LE PRINTEMPS!

La vie est faite de petites joies que tous, heureusement, peuvent s'offrir : l'éclosion des premières fleurs en mai, le spectacle d'un coucher de soleil, un beau film, une voix agréable qui murmure à son oreille les mots d'amour attendus, — des magazines assez variés pour plaire à tous, assez intéressants pour qu'on s'y absorbe toute une soirée. De tous les magazines canadiens, les plus complets sont

### LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Si vous ne l'avez pas déjà, prenez la bonne habitude de les acheter régulièrement chez le même dépositaire ou adressez-vous de vous y abonner en utilisant le bulletin d'abonnement ci-dessous. Les amateurs de romans (qui ne l'est pas ?) trouvent dans LA REVUE POPULAIRE de beaux romans d'amour complets ; dans LE SAMEDI un grand feuilleton, des romans policiers et d'aventures ainsi que des nouvelles sentimentales ; dans LE FILM, un roman d'amour. Tout cela pour un prix extrêmement modique.

#### REMP LISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM  
1 an ..... (Canada seulement) \$5.50

OU

Can. E.-U.

- |   |        |                  |
|---|--------|------------------|
| <input type="checkbox"/> LE SAMEDI .....          | \$3.50 | \$5.50 pour 1 an |
| <input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE ..... | 1.50   | 2.00 " " "       |
| <input type="checkbox"/> LE FILM .....            | 1.00   | 1.00 " " "       |

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

IMPORTANT — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

Anna Mary Robertson Moses, âgée de 89, est actuellement le plus célèbre peintre primitif des Etats-Unis, *Grandma* Moses, comme ses voisins l'appellent, habite une ferme de l'Etat de New-York et s'est mise à peindre voilà une douzaine d'années. Elle s'inspire des paysages qu'elle a sous les yeux et aussi de scènes paysannes : basse-cour, travaux des champs et besognes domestiques.

Bernard Shaw recevait son ami, Sir Cedric Hardwick, qui venait lui présenter son fils âgé de quatorze ans. Le vieillard, quand ses visiteurs prirent congé, dit à l'enfant en lui serrant la main : — Dans vingt ans, vous pourrez dire avec fierté que vous avez serré la main de Bernard Shaw. Un petit temps, puis : — Et tout le monde vous demandera que diable était Bernard Shaw.

Une dent vient d'entrer dans l'histoire. Il s'agit d'une incisive que le dentiste américain, Alpert, a enlevé à M. Ernest Bevin le jour où il est arrivé à Washington pour prendre part à cette conférence financière qui devait coûter au cabinet travailliste une opération plus douloureuse : l'amputation de la livre. Cette incisive présentait la singularité d'avoir une double racine. Aussi le Musée médical de l'Institut des Forces Armées de Washington a-t-il réclamé cette dent pour la placer dans une collection où figurent la denture de George Washington et celles d'autres célébrités. M. Bevin a consenti à cette exhibition : — Faites-en ce que vous voudrez, pourvu que j'en sois débarrassé ! Disons que, de cette conférence, les Américains lui gardent une dent.



le PREMIER porte-plume réservoir connu lui inventé par l'ingénieur français Nicolas Bien, en 1709 ; il lui donna le nom de plume sans fin.

normands. Brunel inventa des machines pour travailler le bois d'oeuvre, fabriquer des clous, tricoter la laine, transformer les gaz liquéfiés en énergie motrice. Fixé à New-York durant la Révolution de 1789, il y construisit le plus grand théâtre d'Amérique et dota son port de dispositifs nouveaux. De retour en Angleterre, il renouvelle les installations portuaires et l'arsenal de Portsmouth. Enfin, entre 1824 et 1843, il perce un tunnel sous la Tamise.

Le grand romancier américain, Sinclair Lewis, qui vient de débarquer à Amsterdam pour un long voyage d'étude à travers l'Europe occidentale, disait en mettant le pied sur la terre européenne : — Il y a aujourd'hui cinquante ans, jour pour jour, que mon premier livre me fut refusé par un éditeur qui me propose aujourd'hui dix mille dollars pour le rééditer. Comme le temps passe !

Le climat du Guatemala varie selon les vallées, où sous une chaleur perpétuellement accablante poussent facilement le maïs, l'orge, les légumes et les fruits tropicaux, aux plateaux élevés où se sont concentrées la plupart des grandes agglomérations. Pendant très longtemps la source principale des exportations fut la cochenille, petit insecte parasite des cactus, qui fournit un colorant écarlate. Mais cette activité perdit son importance avec le développement des colorants chimiques. Le Guatemala s'employa alors à la culture du café, qui constitue aujourd'hui les quatre cinquièmes de ses exportations totales et occupe plus de 425,000 personnes ; suivent le cacao, le coton, le bois précieux, les fruits tropicaux. Puis viennent l'anil (bleu indigo) fourni par une plante dont les feuilles séchées donnent une pâte colorante, enfin le chicle, gomme récoltée sur certains arbres de la jungle de Peten et base de la gomme à mâcher.

Lorsque Pedro Alvarado, fondateur du Guatemala, fut tué en 1541, au cours d'une expédition au Mexique, sa veuve, Dona Béatrice, fit peindre en noir, intérieurement et extérieurement, tous les murs du palais.

Qui employa le premier l'expression désormais historique de « rideau de fer » pour désigner la politique russe à l'Est de l'Europe ? Winston Churchill, croit-on, dans un discours de mai 1946.

Le 25 septembre dernier, on a commémoré, en France et en Angleterre, le centenaire de la mort du curieux inventaire que fut Sir Marc Isambart Brunel. Car l'un des plus célèbres ingénieurs britanniques est né au petit hameau de Hacqueville et descend d'une longue lignée de cultivateurs

Le compositeur germano-américain, Hindemith, qui avait cru prudent de s'exiler à cause de ses opinions antinazies, est retourné en Allemagne. Ce fut Hindemith qui écrivit les airs simples et alertes accompagnant les dessins animés de Félix le Chat.

# Des parquets lustrés

*rapidement... facilement*

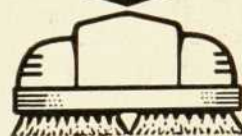
## POLISSEUR DE PARQUETS

# GENERAL ELECTRIC

**\$59<sup>50</sup>**  
complet avec deux brosses et deux bichons à polir en laine d'agneau



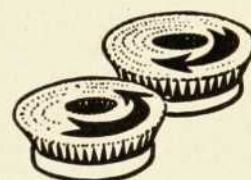
16 Lbs.



Poids total du polisseur reposant sur les brosses



Brosses à plat sur le parquet



Brosses à contre-rotation s'équilibrant l'une et l'autre

**FACILE À UTILISER... LÉGER À PORTER  
IL ATTEINT LES COINS**

LE POLISSEUR G-E endosse la tâche ardue du polissage des parquets. Ses brosses à contre-rotation polissent à la perfection — rapidement — les parquets en bois dur, recouverts de linoléum ou de tuile... tout près des plinthes et des meubles, profondément dans les coins. N'attendez pas... demandez au marchand G-E de vous faire une démonstration du nouveau polisseur de parquet... le merveilleux appareil économiseur de travail.

**Vous le guidez... il fait tout le travail**



**Voici pourquoi le  
POLISSEUR G-E  
est si rapide**

Les deux brosses de 5½ pouces du polisseur G-E sont à plat sur le parquet et sur elles reposent — 16 livres — le poids total de la machine tandis que le moteur électrique élimine tout le travail pénible en faisant pivoter les brosses 600 révolutions par minute. C'est cette rotation rapide alourdie de 16 livres qui rend les parquets brillants si rapidement.

**CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY  
LIMITED**

Siège social: Toronto — Bureaux de ventes d'un Océan à l'autre

## Poli à Argenterie

Goddard's

Un bon produit Anglais

RAPIDE  
FACILE  
DURABLE

Importé par

BONE, MacKENZIE &amp; ROY LTD. TORONTO

Etes-vous déprimée! Nerveuse!  
Sans énergie! Délaiée!

La vie n'a-t-elle pour vous que les désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, de ce sang non purifié qui cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT  
SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement  
confidentielle

Mme CLAIRE LUCE,  
LES PRODUITS SANO ENRG.,  
Case postale 2134, (Place d'Armes),  
Montréal, P. Q.

Pour le Canada seulement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Prov.....

## ANGOISSES MATERNELLES

[ Suite de la page 46 ]

mille livres des pierres et de nous laisser le portrait, dont il n'avait que faire, assurait-il.

« Nous rentrâmes, très étonnées toutes les deux du marché que l'on nous avait proposé. Mme de Mérenval surtout ne se possédait pas de joie.

« — Eh bien! lui demandai-je, quand voulez-vous vos vingt mille livres? »

« — Y pensez-vous! se récria-t-elle. Je n'ai pas besoin d'une somme pareille! »

« — Pourtant, comment faire? »

« — J'ai calculé, répondit la marquise, qu'il ne me faudrait pas plus de quinze cents livres pour entreprendre ce voyage que j'ai résolu. Prêtez-m'en trois mille, à tout hasard, ce sera plus que suffisant.

« — Et je garderai le portrait? »

« — Je vous en prie! De cette façon, si j'ai encore besoin de recourir à votre générosité, je serai plus à mon aise.

« — Comme il vous plaira. Demain matin, les trois mille livres seront à votre disposition.

« Elle m'embrassa avec un élan de reconnaissance que je n'oublierai jamais, tant je vis de joie briller sur ce visage triste et abattu.

« Quelques jours après, elle partit et resta près de deux mois absente. Je ne recevais d'elle que des lettres très laconiques, destinées uniquement à me faire savoir qu'elle vivait encore. Ces lettres étaient datées de plusieurs villes différentes, mais surtout d'Orléans.

« Elle revint enfin, très satisfaite de son voyage, mais non pas autant qu'elle l'aurait voulu.

« — J'ai les mains pleines de preuves, me disait elle, mais le but réel de mon voyage, je ne l'ai pas atteint! »

« En prononçant ces dernières paroles, elle poussa un soupir douloureux et je vis deux grosses larmes briller dans ses yeux.

« Elle ne m'avait pas dit, et ne m'a pas dit encore de quelle injustice elle est victime, ni quel but elle poursuit; mais je suis sûre qu'elle a dû cruellement souffrir.

« Tout ce que j'ai pu comprendre, c'est que son mémoire est prêt, que sur les données fournies par elle, il a été entièrement rédigé par l'ancien notaire de sa famille et qu'elle l'a présenté au régent, lequel l'a remis entre les mains du cardinal Dubois. »

« — Et vous croyez que ce mémoire est l'expression de la vérité, que Mme de Mérenval n'est plus folle?... demanda Pascal.

« — J'en suis convaincue, monsieur. A cet égard, je puis, du reste, vous fournir des renseignements authentiques et dont il vous est facile de contrôler la sincérité.

« Sur les vingt années que la marquise est restée enfermée à Charenton, elle a été réellement folle pendant douze ans, — ou plutôt affligée de la monomanie des persécutions. Elle s'imaginait, paraît-il, que tous ceux qui l'approchaient voulaient la tuer et la voler. Et alors elle avait des crises nerveuses qui faisaient craindre pour sa vie. Or, pendant ces vingt années, nul ne s'est occupé d'elle; ses parents, car elle en a, puisque ses deux beaux-frères existent, ne sont jamais venus la voir.

« Seul, le docteur Lehardy, qui a pris depuis quinze ans la direction de l'hôpital, s'est intéressé à elle. Grâce à lui, elle a retrouvé le calme et par conséquent la raison. Il l'a tout particulièrement soignée et surveillée pendant trois ans. Enfin, certain qu'elle était complètement guérie, il en a avisé ses beaux-frères, qui n'ont pas donné signe de vie.

« Le docteur ne voulant pas la laisser plus longtemps enfermée, mais n'osant pourtant pas lui rendre immédiatement la liberté, l'a attachée alors à la lingerie de l'établissement, sans cesser de veiller sur elle.

« Elle s'est acquittée de cette tâche avec tant de docilité et d'exactitude que le docteur, désormais édifié sans retour sur sa guérison, a écrit à ses parents qu'il lui était impossible de la garder, si l'ordre formel ne lui en était pas donné par le régent. Il ne sollicitait d'ailleurs cet ordre que pour mettre à couvert sa responsabilité.

« Cette sommation resta sans réponse. Aussi M. Lehardy chargea son ami le docteur Manesse de chercher à la duchesse un logement dans son quartier et le pria de ne pas la perdre de vue.

« Or, depuis quatre ans qu'elle est chez moi, M. Manesse n'a pas manqué de venir ici toutes les semaines et n'a jamais constaté le moindre dérangement dans ses facultés. Moi-même, qui la vois tous les jours et qui cause avec elle à chaque instant, je ne me suis jamais aperçue qu'il y eût dans ses regards ou dans ses paroles la plus petite apparence de désordre ou d'agitation.

« Elle est discrète, silencieuse, tranquille et vit de rien. Pas une fois elle ne m'a demandé d'argent, bien que j'aie par le fait plus de dix-sept mille livres à elle.

« Je suis donc intimement persuadée qu'elle a sa raison, que les faits allégués par elle dans le mémoire qu'elle a présenté depuis son retour de voyage sont le fruit de longues méditations et de laborieuses recherches. Or il faut que

le résultat lui importe beaucoup, puisqu'elle a dépensé en déplacements la somme que je vous ai dite et que, dans ce même but, elle s'est dépouillée de l'unique souvenir qu'elle eût gardé de son opulence et de son bonheur passés. »

« — En effet, dit Pascal, il y a dans tous ces faits un ensemble de vraisemblances qui témoignent au moins d'une grande énergie.

« — Eh bien! si c'est votre avis aussi, monsieur, supplia Mme Hervieux, renseignez-vous auprès de M. Lehardy d'abord, et faites ensuite pour cette pauvre femme ce que la plus élémentaire impartialité vous inspirera. N'est-il pas juste, si réellement elle a souffert et a été victime de spoliations indignes, qu'on fasse droit à sa requête et qu'on lui restitue ce qui lui a été volé? »

« — Je l'essaierai, madame, je vous le promets.

Le soir même, Pascal écrivit, en effet, au docteur Lehardy de se présenter au Palais-Royal « pour fournir au cardinal Dubois les renseignements indispensables sur la santé de la duchesse de Mérenval. »

Le surlendemain, le docteur arriva. Selon les ordres qu'avait donnés Pascal, ce fut auprès de lui que M. Lehardy fut introduit.

Celui-ci confirma de point en point tout ce qu'avait avancé Mme Hervieux. Il alla bien plus loin encore. Il osa prétendre que le marquis et le comte de Mérenval, actuellement existants, n'étaient pas étrangers à la réclusion de la marquise.

« Oui, dit-il avec animation, rien ne m'ôte de l'idée que ces gens-là, en la faisant enfermer, nourrissaient le secret désir que la pauvre femme mourût à Charenton ou qu'elle n'en sortit jamais. Ont-ils pris une seule fois la peine de venir la voir? Ont-ils seulement répondu à la lettre par laquelle je les informais que j'allais la mettre en liberté? Non, ils n'ont pas bougé, espérant

## LA VIE COURANTE... par Georges Clark



« — Eu... C'est-à-dire que le professeur ne m'a pas réprimandé une seule fois, aujourd'hui... Il a simplement dit qu'il soumettra le cas au préfet... »

sans doute qu'au sortir de l'hôpital la misère achèverait promptement l'oeuvre de la maladie. Je le craignais aussi, moi. C'est pourquoi je l'avais spécialement recommandée à mon ami Manesse. Et nous avons eu vraiment la main heureuse de trouver Mme Hervieux. Connaissiez-vous cette Mme Hervieux, monsieur ?

— Très peu, docteur. A peine suis-je allé trois ou quatre fois chez elle pour des achats insignifiants...

— Eh bien! monsieur. Cette femme a tout bonnement été la providence de la duchesse. Non seulement elle la loge et nourrit en récompense d'un travail qui ne la dédommage pas de la moitié de ce qu'elle dépense, mais elle a avancé, je le sais, plus de 3,000 livres à Mme de Mérenval, qu'elle soigne comme une soeur. C'est un ange de charité que cette Mme Hervieux, et, vrai, quand on rencontre sur son chemin des coeurs comme celui-là, cela vous fait plaisir.

— Vous avez raison, docteur; mais cela ne rachète pas les infamies de certains autres. Soyez tranquille. A dater de ce jour, les intérêts de la duchesse sont en bonnes mains, et je répons du succès si l'enquête que son mémoire doit provoquer confirme les griefs qu'elle y a consignés.

— Vous ferez à la fois oeuvre de justice et d'humanité, monsieur, fit M. Lehardy. Pour ma part, vous me trouverez toujours prêt à témoigner des faits que je viens de vous révéler.

Pascal le remercia chaleureusement. Plus il allait, plus il prenait cette affaire à coeur.

Ce qui l'étonnait, c'était que Mme Hervieux ne sût pas le premier mot des malheurs qui avaient atteint Mme de Mérenval.

C'était surprenant, en effet. Liées, comme ces deux femmes commençaient à l'être, et cela depuis près de cinq années, n'était-il pas, ou du moins ne

semblait-il pas tout naturel qu'elles échangeassent leurs confidences ?

Ni l'une, ni l'autre ne l'avaient fait pourtant.

Cependant il était bien évident pour toutes deux que leur coeur était plein d'un gros secret.

De même que Mme Hervieux avait remarqué combien la marquise était triste et que de fois ses regards se fixaient dans le vide, absorbés dans la contemplation d'une image ou dans l'obsession d'une pensée, de même Mme de Mérenval s'était aperçue que la lingère n'était pas heureuse.

Elle vivait trop dans l'intimité de sa bienfaitrice pour que son oeil de femme se trompât à certains symptômes. Ainsi, elle était bien certaine que Mme Hervieux n'aimait pas son mari.

Lorsque celui-ci rentrait le soir, après une journée d'absence qui se prolongeait quelquefois pendant quinze heures, jamais le visage de sa femme n'avait changé d'expression. Jamais elle ne consultait la pendule pour savoir si l'heure de son retour approchait. Jamais elle ne l'avait senti ni entendu venir. Jamais elle ne l'avait même accueilli par un baiser. A peine le saluait-elle d'un sourire.

Dans ce coeur de femme, l'amour n'était pas né, ou il était mort. C'était clair comme le jour.

Hervieux, lui-même, ne témoignait pas à sa femme ces empressements de tous les instants qui sont la menue monnaie de l'amour en ménage. Il était froid, causait peu, se mettait à table et soupait, sans s'inquiéter de son côté comment la lingère avait passé la journée.

Dès que le repas était terminé, il allait se placer au comptoir de la boutique, presque toujours vide aussitôt que la nuit tombait, relevait sur son registre le chiffre des ventes au comptant, ou inscrivait au compte des clients

de la maison les achats qu'ils avaient faits dans la journée.

Cette besogne terminée, il se levait et, par tous les temps, se mettait sur le pas de sa porte, afin d'y fumer sa pipe en plein air. Après quoi il fermait le magasin, remontait dans sa chambre et se couchait.

Ces diverses occupations s'accomplissaient avec une régularité mécanique. C'était toujours entre neuf heures et neuf heures et demie que le commis d'octroi se mettait au lit, d'où il sortait tous les matins à quatre ou cinq heures, suivant la saison, pour se rendre à son poste.

Il se gênait même beaucoup moins, depuis que la duchesse, devenue la locataire et la commensale de la maison, tenait compagnie à sa femme, jusqu'à ce que celle-ci eut vérifié les différents objets que lui apportaient ses ouvrières, ou terminé un ouvrage pressé.

Les deux femmes restaient donc seules tous les soirs et parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Hervieux, on le voit, n'était pas un mari importun. A deux ou trois reprises, en présence de Mme de Mérenval, la lingère lui avait rendu compte de quelques achats avantageux qu'elle avait faits et lui avait donné le chiffre de la somme qu'elle avait prise dans la caisse pour les solder.

Le commis inscrivait aussitôt ce chiffre et approuvait d'un signe de tête, sans hasarder la plus petite observation.

Certainement, il ne se mêlait pas du commerce de sa femme. Il lui en laissait la direction absolue, de même que celle-ci s'en rapportait à lui du soin de tenir les comptes, d'encaisser les bénéfices et de les placer à son gré.

Leur mariage n'était donc qu'un mariage de raison, et, pour ainsi dire, un acte d'association. Or, les deux associés étaient parfaitement d'accord, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Aussi, plus elle vivait dans l'intimité de Mme Hervieux, plus la duchesse admirait l'incroyable activité dont cette courageuse femme faisait preuve ! Cette activité était une sorte de fièvre, une surexcitation perpétuelle, à l'aide de laquelle la lingère espérait sans doute combler le vide qu'une telle union devait nécessairement laisser dans son existence.

Mme de Mérenval avait trop souffert pour ne pas deviner bientôt qu'une plaie secrète saignait encore au coeur de sa bienfaitrice. Elle l'aimait d'autant plus, précisément à cause de cela. Entre elles deux, il y avait un lien de sympathie, celui d'une douleur profonde. C'était cette communauté de souffrances qui les avait rapprochées et qui devait les unir plus étroitement, à mesure qu'elles connaîtraient mutuellement l'étendue des malheurs qui les avaient atteintes.

Dans les conditions d'étroite amitié qui avait fini par les unir l'une à l'autre, ces confidences ne pouvaient manquer d'éclater.

Ce fut une cause futile en apparence qui provoqua celle de Mme Hervieux.

Un soir, vers cinq heures, deux dames entrèrent dans son magasin, l'une âgée de quarante ans environ, l'autre toute jeune, toute fraîche, jolie, espiègle, riieuse, respirant la force et la santé et paraissant avoir dix-huit ans au plus. Probablement, c'était la mère et la fille.

La jeune fille, avec ses magnifiques cheveux blonds, ses grands yeux d'un bleu si foncé qu'ils paraissaient noirs à cette heure de la journée, rayonnait d'une beauté si pure, avait un teint si éblouissant, une bouche si petite, si rose, si bien garnie de dents adorables, que la lingère s'oubliait à admirer et répondait à peine aux questions que lui adressait la mère.

[Lire la suite au prochain numéro]

## LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Moi, c'est bien simple, je suis fauché depuis Noël dernier... Je dois encore à papa pour le cadeau de maman, et à maman, pour le cadeau de papa...

**COMMENCE À AGIR EN 2 SECONDES**

# CALME les DOULEURS

## NÉVRITIKES OU NÉVRALGIQUES

# ASPIRIN

Marque Déposée au Canada

**PRIX LES PLUS BAS**

12 comprimés... 18c  
24 comprimés... 29c  
100 comprimés... 79c

LE VÉRITABLE ASPIRIN EST MARQUÉ COMME CECI

**DETECTIVES.** Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

**DANS LE MEILLEUR QUARTIER DE NEW-YORK**

HÔTEL **GREAT NORTHERN** tout près du fameux Central Park

400 chambres, spacieuses et agréablement aménagées, chacune avec douche et bain. Suites de deux et trois pièces. Vous trouverez au Fiesta Room, le nouveau rendez-vous à la mode de New-York, une excellente cuisine espagnole et française... On vous accueillera ici dans votre propre langue. Chambres avec appareil de télévision, à un prix légèrement plus élevé.

118 W. 57TH STREET, NEW-YORK, N. Y. Notre entrée 111 W. 56th St. est attenante au garage



Ci-dessus, camionnette toute-utilité d'International Harvester (modèle L-122) qui est indispensable, tant sur la ferme qu'à la ville. Capable de transporter des charges lourdes, elle offre aussi les avantages multiples du transport en général. Noter la cabine du chauffeur, spacieuse, confortable et au pare-brise d'un champ visuel considérablement accru. Une petite famille peut y prendre place



Voici le camion Loadstar L-194 se prêtant à l'une de ses nombreuses fonctions. Conçu pour encaisser les coups durs et le transport de lourd tonnage, il offre par contre une étonnante souplesse d'opération en même temps qu'une appréciable économie d'exploitation. Les entrepreneurs en divers genres de travaux trouveront en ce modèle un excellent instrument de rendement effectif.



Le Roadliner d'International Harvester constitue une autre des nombreuses réalisations en matière de véhicule de transport. C'est le modèle L-195. Spacieux, robuste, il se prête admirablement aux distributions multiples de charges. Sa cabine avant, en plus du confort, est également pourvue d'une visibilité qui en facilite la conduite. Un véhicule solide et de rendement parfait.

## LA VIE CATHOLIQUE

# UNE NOUVELLE TRADUCTION DES ECRITURES SAINTES

Par DOUGLAS NEWTON

IL Y A DIX ANS, un éminent prêtre catholique anglais, Mgr Ronald A. Knox, aumônier de l'Université d'Oxford, renonça à sa fonction et s'isola complètement. Il s'était retiré à la campagne pour se consacrer à une nouvelle traduction des Ecritures Saintes.

La première partie de l'Ancien Testament vient d'être publiée (la deuxième suivra vers la fin de l'année); cette oeuvre immense est donc presque achevée, et Mgr Knox a soulevé, en Angleterre, l'admiration aussi bien des Catholiques que des non-Catholiques.

La version anglaise des Saintes Ecritures, utilisée par les Catholiques anglais, était, jusqu'ici, la "Bible Douay". C'est une traduction faite au 16ème siècle et révisée par l'Evêque Challoner au 18ème siècle. On estimait, depuis longtemps, que son style plutôt gagnerait de clarté et de vigueur si cette traduction était réécrite en langage moderne. C'est la tâche que s'était donné Mgr Knox, encouragé en cela par les évêques anglais.

Mgr Knox était bien équipé pour l'entreprendre. Fils d'un Evêque anglican de Manchester, il était doué de talents exceptionnels qui lui firent remporter nombre de titres au célèbre collège d'Eton et ensuite à l'Université d'Oxford. Avant de se convertir au Catholicisme en 1917, il s'était déjà acquis la réputation d'un grand humaniste; il était à cette époque agrégé et aumônier du Trinity College d'Oxford.

C'était un humaniste doué de dons exceptionnels; ainsi qu'un de ses collègues écrivait: "Il excelle dans l'art de traduire le latin et le grec en anglais, et l'anglais en latin et grec. Il a, en même temps, une sensibilité humaine, un grand esprit, prêt à écrire des vers comiques, une satire, ou à prêcher un sermon avec émotion et avec grâce. En outre, il a prouvé ses connaissances de la vie courante en écrivant des romans policiers, en donnant des causeries radiodiffusées sur des sujets spécialement choisis pour amuser ses auditeurs.

C'est ainsi qu'il a écrit de nombreuses oeuvres, parmi lesquelles "A Spiritual Aeneid", "The Viaduct Murder", "Essays in Satire", "The Belief of Catholics", "The Mystery of the Kingdom" (sermons), "Let Dons Delight", qui est une satire sur les professeurs d'université. Cette curieuse incompatibilité de sujets est marquée par une compréhension profonde de l'humanité contemporaine et par un esprit pénétrant.

Avec ces dons et l'intégrité d'un érudit, il a pris le Vulgate Latin et, chaque fois que c'était nécessaire, les textes grecs et hébreux, traduisant les Saintes Ecritures en un langage qui les rend claires pour le lecteur moderne. Le Nouveau Testament, le Livre des Psaumes, L'Epître et l'Evangile pour le dimanche et les grandes fêtes, le Nouveau Missel est maintenant l'Ancien Testament.

La publication de ces volumes au cours des 10 dernières années a suscité un grand intérêt. Les journaux séculiers ainsi que les journaux religieux de tous cultes leur ont consacré de nombreuses colonnes; dans tous les milieux, on est unanime à déclarer que cette nouvelle traduction marque une date dans l'étude des Saintes Ecritures.

Les érudits sont d'accord pour considérer que cette traduction saine et sûre place l'oeuvre à un rang élevé; bien que l'ancienne génération de Catholiques regrette, peut-être, que l'absence de cadence sonore et de dignité héritique qu'avait l'ancien langage la prive d'une habitude qui est devenue partie de l'héritage national, la jeune génération trouvera certainement la nouvelle version plus conforme à son esprit que l'interprétation souvent archaïque de l'ancienne

## UN GRAND SUCCES

Les jeunes ne tarissent pas d'éloges; ils trouvent que par cette traduction ils peuvent mieux saisir le sens et comprendre le message spirituel des Ecritures; elle lui donne par conséquent un document qui s'adapte à leur conception. C'est ce qui explique pourquoi, chaque édition, qu'elle soit de luxe ou de bon marché, a été et est toujours un grand succès de librairie.

Nous assistons à un phénomène: les Saintes Ecritures rivalisant dans les étalages de librairie avec les romans. Les lectures de toutes les classes et de tous les cultes trouvent un nouvel appel dans son message éternel, et ce fait est, en lui-même, remarquable et encourageant.

## A LA MANIERE DE SHERLOCK HOLMES

[ Suite de la page 18 ]

« Vous voyez! La méthode de Sherlock Holmes a du bon. Cette « Old Gold », trouvée près du cadavre, n'a pas été fumée par vous, Max Clerque, mais par votre complice, César Antonelli, qui avait voulu trop bien faire!... »

« Il est à présumer que Bocher ne vous avait vus ni l'un ni l'autre! Vous aviez échangé vos papiers d'identité! Et vous, César Antonelli, vous avez tué le vieux en vous présentant sous le nom de Max Clerque! »

« Je ne vous séparerai point! Je vous arrête tous les deux! Et vous, Clerque, je ne vous demande même pas à qui vous avez téléphoné à cinq heures! C'était à Bocher... Cela a facilité la tâche de votre complice, hein? »

Les deux hommes étaient verts de peur. Fargette leur passa les menottes tandis qu'un indicible soulagement se lisait sur le visage de l'électricien et de sa compagne, libérés subitement d'une angoisse terrible.

# RIEN DE SÉRIEUX

**Le patron** — J'ai besoin d'un nouveau commis dans ce bureau, mais auparavant, est-ce que vous fumez, chiquez, jurez, buvez et sortez le soir ?  
**Le candidat** — Non, monsieur, mais je peux l'apprendre !...

**Bourgeois** — Ecoute, Rose !... il y a un grand savant qui a dit : La femme a davantage besoin de sommeil que l'homme !...  
**Bourgeoise** — C'est la première fois que j'entends ça !...  
**Bourgeois** — Alors, inutile que tu veilles pour m'attendre cette nuit !

Ce député d'un département auvergnat n'est pas un aigle, évidemment. Mais c'est un brave homme. Il a perdu sa femme, et il a eu beaucoup de chagrin.  
 — Elle était si bonne, aime-t-il à répéter.  
 Il a fait faire son buste par M. Dardé. Il vient voir la maquette.  
 — Voyez, dit l'artiste. C'est bien elle. Elle a le nez un peu fort. C'est signe de bonté...  
 Le bon député fond en larmes :  
 — Oh ! oui... elle était bonne... si bonne... faites-lui le nez encore plus gros... beaucoup plus gros...

**Marius** — C'était en Afrique, à peine étais-je entré dans la brousse qu'un lion était étendu raide mort à mes pieds !  
 — Ah ! et de quoi était-il mort ?

Traversant le marché des Innocents, Bonaparte, après Vendémiaire, se trouvait pris dans un rassemblement hostile causé par la disette. Une grosse poissarde l'interpella, lui montrant le poing :  
 — Les voilà, ceux qui s'engraissent à nos dépens.  
 — La mère, regarde-moi et dis lequel est le plus gros des deux.  
 La maigreur bien connue du général à cette époque rendait le contraste si éloquent que l'assistance fut désarmée et que Bonaparte put se tirer sain et sauf de cette déplaisante aventure.

Bidard accourt chez le restaurateur ami de la famille, et s'écrie :  
 — Patron, je voudrais avoir, pour une fois au moins, un repas comme il faut.  
**Restaurateur** — Qu'y a-t-il ?... Tu n'as donc pas de quoi manger chez toi ?  
**Bidard** — Ben, v'là... le docteur a mis papa à la diète et les autres de la famille ne mangent pas sous prétexte que ça tenterait papa de manger !...

Un auditeur complaisant à son voisin :  
 — Voyez ce monsieur, comme il chante ! Dirait-on qu'il est sourd comme un pot ?  
 — Pas possible ? Et comment sait-il quand il a fini ?  
 — On lui fait signe, parbleu !

— Docteur, j'ai une maladie bizarre : je ne puis m'arrêter de parler.  
 — Je vais vous envoyer à un chirurgien, il vous coupera la parole !

## LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Voilà, notre club est réuni... Inutile de chercher un sujet de discussion puisqu'éventuellement, nous finirons par parler de Tino Rossi...

— Alors... Vous ne sentez pas que votre plat est horriblement brûlé ?  
 — Non... monsieur, j'ai tellement de parfums sur moi que je ne sens plus les odeurs de cuisine...

— Le docteur a commencé par me faire montrer ma langue...  
 — Et... comment l'a-t-il trouvée ? La rumeur publique prétend que vous l'avez beaucoup trop longue...

Edouard VII n'oubliait jamais un visage ni une phrase entendue.  
 Un jour qu'il se rendait chez des amis, à Paris, sans les avoir prévus, un domestique l'arrêta à la porte.  
 — Vous ne me reconnaissez pas ? demanda le prince, irrité.  
 — Eh bien, vous devriez me reconnaître, car, moi, je vous connais ! Vous étiez, l'an dernier, troisième valet de pied chez la duchesse de Manchester !

— Mon cher ami, votre jeune femme a une voix douce comme du velours.  
 — Taisez-vous, malheureux. Si elle vous entendait, elle exigerait immédiatement une robe qui s'harmonise avec sa voix.

— Qu'est-ce que tu as ?  
 — J'ai eu une violente querelle avec Jean et je lui ai écrit disant de ne plus m'écrire, que je ne voulais plus entendre parler de lui.  
 — Eh bien ?  
 — L'imbécile n'a même pas répondu à ma lettre.

— L'administrateur-délégué a engagé ce monsieur et nous l'impose. C'est un âne. Où le mettra-t-on ?  
 — Un âne ? Mettez-le au son !

Aux Etats-Unis :  
 — Bob qui fut le premier homme ?  
 — Georges Washington.  
 — Eh non, c'est Adam.  
 — Oh, si vous parlez des étrangers, c'est une autre affaire !

Un voyageur entre comme une bombe dans une gare et, s'apercevant que la voie est libre :  
 — Est-ce que le train est en retard ?  
 — Non, monsieur, mais c'est vous qui l'êtes.

**Le conférencier** — Je crois bien vous avoir démontré que l'alcool n'est pas une boisson recommandable. La nature nous en donne la preuve dans l'instinct des animaux. Par exemple, présentez à cet âne un seau de whisky et un seau d'eau. Que choisira l'animal ?  
**Un auditeur** — Le seau d'eau...  
**Le conférencier** — Vous avez raison, mon ami. Et dites-moi pour quelle raison.  
**L'auditeur** (d'un ton convaincu) — Parce que c'est un âne !

La scène se passe à Marseille.  
 — Té, moi, dit le premier, je peux jurer que je n'ai jamais eu peur.  
 — Eh bien, moi, dit l'autre, j'avoue qu'une fois j'ai tremblé. Figure-toi que je voyais un homme à l'air si terrible, si brave que ma foi...  
 — Poltron.  
 — Té Péchère. J'étais devant un miroir.

— Mademoiselle, je voudrais avoir une robe pour ma femme.  
 — Quelle couleur, monsieur ?  
 — Oh ! peu importe la couleur, il me faudra absolument revenir la changer car ma femme n'est jamais contente de mon goût.

## LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Dépêchons-nous si nous devons aller à cette "séance"... la chronique sportive de papa n'en a plus que pour dix minutes...

# irradium X 40

JIM ET LOUIS SIMON ONT TENTÉ, MAIS EN VAIN, DE REJOINDRE LE NAVIRE.

C'EST UN VÉRITABLE DÉ-  
SASTRE...!

JE CROIS QUE NOUS POUVONS DIRE DÉFINITIVEMENT A-DIEU AUX DOCUMENTS DE L'IRRADIUM X-40

QUI SAIT ?

SUR LE QUAI JIM RE-MARQUE UN GROUPE D'HOMMES QUI DISCU-TENT.

EN EFFET NOUS FAISONS PAR-TIE DE L'ÉQUIPAGE DU NAVIRE QUI VIENT DE LEVER L'ANCRE

POUR MOI IL S'EST PASSÉ, QUELQUE CHOSE D'ANORMAL A BORD... NOTRE CAPITAINE NOUS AVAIT DONNÉ PERMISSION JUSQU'À DE-MAIN MATIN... 3 PASSAGERS AUX AL-LURES... INCERTAINES SONT MON-TÉS CE MA-TIN À BORD.

VOUS SOUP-CONNEZ QUELQUE CHOSE ?

QUI SAIT? ILS ONT PEUT-ÊTRE VOULU IMITER LE GROUPE D'AVENTURIERS QUI L'ANNÉE DERNIÈRE S'EMPARA D'UN 'RAJOT' ET ALLA VENDRE SA CARGAISON DE CAOUT-CHOUX AU BRÉSIL ?

MARLIAC (30)

SUR LE NAVIRE DIAZ, SOUS LA MENACE, CONTINUE DE DICTER SES ORDRES.

ORDONNEZ QUE L'ON POUSSE LES MACHINES... JE SUIS PRESSÉ !

SOUS L'EFFORT DE SES ROUES, LE VIEUX NA-VIRE VIBRE TERRIBLEMENT

LE PILOTE EST TOU-JOURS ÉTROITEMENT SURVEILLE.

C'EST À CROIRE QUE C'EST UN FOU QUI COMMANDE... SI NOUS RENCON-TRONS UN TRONC D'ARBRE À CET-TE ALLURE, LA COQUE USAGÉE NE POURRA RÉSISTER...

DE SON CÔTÉ LE DEUXIÈME HOMME DE DIAZ SE LIVRE À UNE SURVEILLANCE GÉNÉRALE DU NAVIRE.

TIENS, D'OU VIENT CE BRUIT

31

ON DIRAIT LE BRUIT D'UN ÉMETTEUR DE T.S.F.!

ENCORE UNE CHOSE À LAQUELLE DIAZ N'A PAS SONGÉ. LA RADIO DU BORD...

LE 'TOUCAN' DE LA CIE DE NAVIGATION DU HAUT-A-MAZONE APPELÉ... COMMANDEMENT TOMBÉE AUX MAINS D'INCONNUS. DEMANDONS AIDE D'URGENCE... VOICI NOTRE POSITION...

LA PORTE VIENT BRUSQUEMENT DE S'OUVRIR. UNE COURTE LUTTE S'ENGAGE DANS LAQUELLE LE RADIO-TELEGRAPHISTE A LE DESSOUS

TIRANT SON ARME, FROIDEMENT L'HOMME DE DIAZ DÉTRUIT LES APPAREILS.

DE CETTE FA-ÇON NOUS SE-RONS TRAN-QUILLES.

L'INITIATIVE DU COURA-GEUX RADIO N'A PAS ÉTÉ VAINNE, SON S.O.S. A ÉTÉ CAPTÉ PAR UN POSTE MILITAIRE... ENVOYÉ UN AVION EN RECONNAIS-SANCE...

À L'AUBE, DEBOUT SUR LA PASSERELLE DU 'TOUCAN', DIAZ N'EST PAS PEU SUR-PRIS D'ENTENDRE UN RON-FLEMENT D'A-VION...

IL ARBORE LES COULEURS PÉRUVIENNES. CELA NE ME DIT RIEN DE BON... COMBIEN DE MILLES POUR ATTENDRE LE BRÉSIL ? 200 AU MOINS !

APRÈS AVOIR REPÉRÉ LE NAVIRE, L'AVION TOURNE AUTOUR DE LUI ET S'ÉLOI-GNE...

IL PREND LE CHEMIN DE CARACAS... QUE VEUT DIRE CECI... ?

ILS PEUVENT MANIGANCER CE QU'ILS VOUDRONT. ILS NE MAURONT PAS... RETOUR-NONS DANS VOTRE CABINE, J'AI BESOIN DE CONSULTER VOS CARTES.

À CARACAS, L'AVION VIENT D'ATTERRIR. APRÈS UNE RAPIDE ENQUÊTE, APRÈS DES TÉMOINS DU DÉPART BRUSQUÉ DU 'TOUCAN'...

...IL REPREND SON VOL, LESTÉ DE DEUX NOUVEAUX PASSA-GEURS, JIM ET LOUIS SIMON !

NOUS DEVONS APPROCHER. C'EST DANS CES PARAGES QUE NOUS AVONS CROISÉ LE 'TOUCAN'...

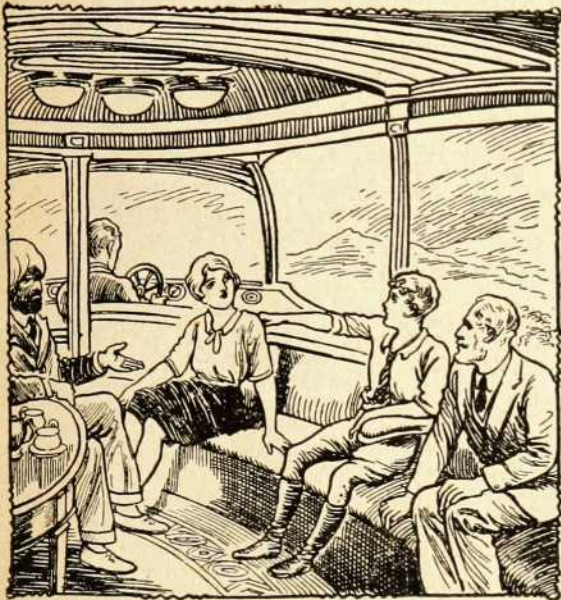
MAIS L'AVION A BEAU PATROUILLER, LE 'RA-FIOT' SEMBLE S'ÊTRE VOLATILISÉ !

MARLIAC (31)

# LA FANTASTIQUE ODYSSEE

## DE SERGE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DIX-HUITIÈME ÉPISE



1. Robert, Eveline, Daniel et le Rajah de Pootnah étaient assis dans le salon d'avant qui faisait suite à la cabine de contrôle. "Nous sommes si près de Noël, j'espère que vous serez mes hôtes pour cette fête", dit le Rajah.



2. L'offre fut acceptée avec plaisir et tous de discuter comment ils célébreraient cette fête, lorsqu'ils s'aperçurent, soudain, que le ciel s'obscurcissait. "Nous aurons une tempête de sable!" dit Robert, en se levant.



3. Vivement, le jeune homme se rendit auprès de son ami le capitaine Evans qui était aux commandes. "La seule chose à faire est de retourner à Djeeling!" dit Robert. "Aucun appareil ne pourrait résister".



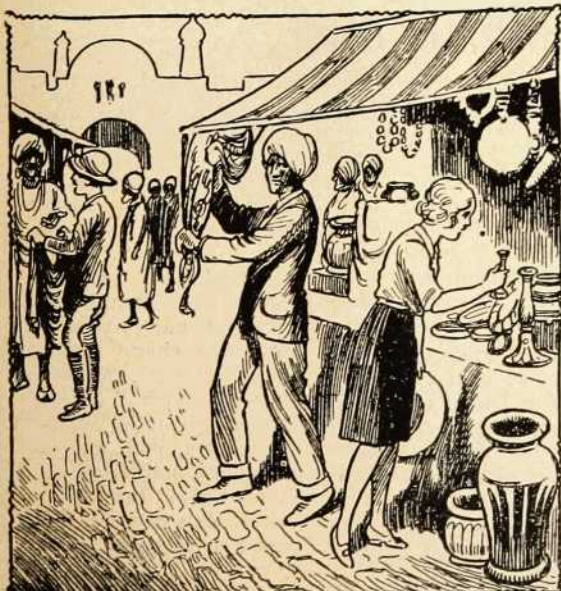
4. Faisant volte-face, le capitaine conduisit le gigantesque avion vers l'aérodrome et fit un atterrissage parfait. "En recevant la nouvelle de cette tempête, nous avons pensé que vous retourneriez", dit l'officier.



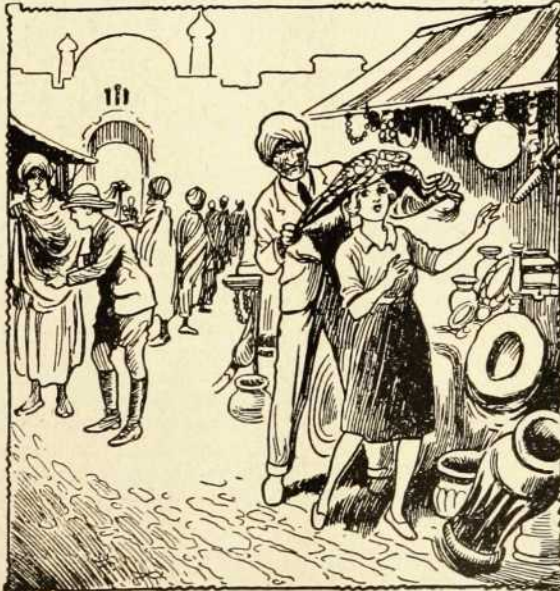
5. Du sable avait pénétré dans l'engin et ceci nécessitait un nettoyage avant de continuer le voyage. Robert et Eveline allèrent donc se balader dans les rues du quartier indigène, tout en causant.



6. Niger Dass, le voleur de bijoux, qui s'était sauvé en parachute de l'avion de Robert, se trouvait également à Djeeling quand, soudain, il aperçut les jeunes gens. "Ces fous d'Anglais!" s'exclama-t-il.



7. Ignorant qu'ils étaient suivis, Robert et Eveline achetaient de menus articles au Bazar. Profitant du fait que Robert était éloigné d'Eveline, Niger Dass s'approcha d'un étalage et s'empara d'un foulard.



8. Jetant un coup d'oeil vers Robert, il eut un sourire de triomphe, en constatant que le jeune homme avait le dos tourné. S'avancant, alors, sans bruit, il jeta le foulard sur la tête d'Eveline, étouffant ses cris d'alarme.



9. Saisissant Eveline dans ses bras, Niger Dass tourna les talons et se précipita dans un chemin étroit. A ce moment Robert se retourna pour apercevoir Niger Dass, qui disparaissait. "Eveline est enlevée!" s'écria Robert. (A suivre)

## LES ETABLISSEMENTS FORESTIERS DE DUCHESNAY

[Suite de la page 7]



MARIO DULIANI, écrivain, journaliste, dramaturge et directeur du M. R. T. Français est vu ici étudiant la maquette d'un décor en vue du spectacle *Pygmalion* de G.-B. Shaw que ladite troupe doit présenter au public montréalais les 19, 20 et 21 de ce mois. En outre le M. R. T. Français annonce déjà pour la saison 1950-51, *Anna Karenine* en deux actes, *Crime et Châtiment*, entre l'actuelle et la prochaine aînsi que *On ne peut pas tout avoir*, une soirée exceptionnelle sur la Montagne avec *La Dames aux Camélias*. Photo Studio Alain.

AU M. R. T.

## ON MONTE "PYGMALION"

DÉCIDÉMENT notre théâtre — j'entends le théâtre de chez nous, joué par des artistes de chez nous — est en rapide et grande progression.

Côté auteurs: Gratien Gélinas avec ses 200 représentations triomphales; Lomer Gouin avec son *Polichinelle*. Et puis: Jean Després avec *La Cathédrale*; *Un fils à tuer* d'Eloi de Grandmont; *Le Marcheur* d'Yves Thériault, sans compter une autre pièce qui sera jouée avant la fin de la saison.

Côté Troupe: des organisations théâtrales de plus en plus complètes, avec des répertoires de plus en plus éclectiques.

Parmi ces dernières, j'ai attiré l'attention sur l'ancienne Compagnie du M. R. T. Français de Mario Duliani qui, après une longue éclipse, est revenue glorieusement à la vie avec *La Folle de Chaillot* de Jean Giraudoux, au His Majesty's, et qui nous annonce pour le 19, 20, 21 de ce mois *Pygmalion* de Bernard Shaw.

Franchement, il faut savoir gré à la troupe du M. R. T. Français de nous donner des spectacles de cette qualité, car sans elle, nous n'aurions jamais pu les voir. Et ce n'est pas tout! Le M. R. T. Français nous promet déjà pour cet été une soirée exceptionnelle à la Montagne avec *La Dame aux Camélias* à l'occasion du premier centenaire de la création de la pièce, et pour le mois d'octobre, toujours au His Majesty's, *Anna Karenine*, suivie de *Crime et Châtiment*.

Comme on peut s'en rendre compte, du beau et du grand théâtre!...

Mais pour parler de l'immédiat, *Pygmalion*, que l'on pourra applaudir dans quelques jours, est une des oeuvres les plus fameuses du grand humoriste. Créée à Londres en 1912, *Pygmalion* remporta un vif succès, fut représentée presque aussitôt à New-York et, traduit, à Berlin, et à Paris en 1923. Quelques années plus tard les Allemands en firent un film, mais ce fut le film anglais de 1938 qui consacra et popularisa l'oeuvre dans le monde entier.

Quel est le sujet de cette étrange, curieuse et passionnante comédie — que l'auteur appela d'abord « fable dramatique »? C'est bien simple. La phonétique et la bonne prononciation de la langue qu'on parle!... Pour parvenir à sa démonstration, Bernard Shaw a imaginé une histoire amusante: une petite marchande de fleurs qui s'exprime dans un langage épouvantable, et qu'un professeur transforme peu à peu en grande dame, simplement en lui apprenant à bien parler!

On sait que le titre « Pygmalion », est le nom d'un sculpteur grec nommé Galathée qui fit une statue, Pygmalion, dont il devint amoureux et qu'il finit par épouser... Est-ce que le professeur de bonne diction finira par épouser lui aussi sa petite marchande de fleurs devenue grande dame? C'est justement ce que la pièce nous réserve comme surprise.

Nationaux Québec-Lac St-Jean y passent après avoir touché Charlesbourg et Val-Cartier. Y passe également la route carrossable partant de Québec, touchant St-Augustin et Ste-Catherine pour se rendre aux lacs St-Joseph et Sergent.

Les trois Ecoles Forestières sont justement établies dans le bol formé par la déclivité de l'espace entre ces deux lacs. Elles sont groupées sur le flanc d'une colline où elles sont inondées de soleil durant la grande partie du jour. De l'ancien hameau de Duchesnay, il ne reste que la petite école et juste assez de maisonnettes pour fournir le nombre d'élèves qui justifient sa non-disparition.

Les quelques douze bâtiments qui abritent les différents services des trois Ecoles sont tous autant de chalets de bois qui, avec leurs hardis pignons, forment un imposant ensemble qui ne manque ni d'architecture ni de pittoresque. A part les pavillons propres à chacune des Ecoles, il y a ceux qui servent à tout comme dortoirs et réfectoires pour les élèves, comme il y a le grand pavillon de la Régie où sont aménagés les locaux des professeurs. Le tout offre une couleur locale des plus seyantes. D'ailleurs, il n'y a rien de pareil au Canada.

Qu'il soit compris dès l'abord que les Etablissements Forestiers de Duchesnay ne sont pas faits pour des « enfants d'école » ordinaires. Dans l'une et l'autre des trois Ecoles, on n'ambitionne même pas de manoeuvres bons « ouvriers » ou des manoeuvres ordinaires. Ici on veut former des experts, des préposés, des chefs d'industries.

A l'Ecole des Gardes-Forestiers on forme des gardes-forestiers, des gardes-feu, des agents-chasse, des gardes-pêche, des aides en arpentage, des mesuriers de bois, des contremaîtres d'exploitation forestière, des inspecteurs de colonisation. Le régime est spécial en botanique et dendrologie, sylviculture et reboisement, protection des forêts contre le feu, en mycologie et maladies des arbres, entomologie et dendrométrie, exploitation forestière et utilisation des bois, industrie forestière et technologie, classification des bois de sciage, arpentage et topographie, dessin et art forestier, constructions forestières, météorologie, cosmographie, etc. Ce sont

autant de matières dont les détails sont plus intéressants que leur sèche nomenclature.

L'Ecole de Protection des Forêts a des buts bien spécifiques. Elle se propose de former des techniciens en protection des forêts, des inspecteurs et des instructeurs pour le compte des diverses organisations de protection des forêts contre le feu. Comme le rôle des forêts est primordial au point de vue économique, il importe souverainement d'assurer leur permanence contre leur ennemi No 1: le feu. Il convient de former des experts entre les mains desquels les dernières méthodes de protection seront appliquées avec le plus d'efficacité possible.

L'Importance de la Scierie-Ecole doit se mesurer à la multitude des techniques dans le bois, en fonction de l'importance même de l'industrie des sciages et des innombrables industries utilisant le bois. Nous avons 2,300 scieries dans le Québec. Pas moins de 23,000 ouvriers en retirent le pain quotidien de leurs familles, y touchant \$11,000,000 en salaire. Il y a en outre 1,250 établissements utilisant le bois dans la fabrication d'un nombre infini de meubles, portes, châssis, jouets et autres objets. Ces établissements engagent plus de 20,000 ouvriers et leur distribuent en salaires et gages plus de \$25,000,000. Ils utilisent du matériau-bois pour la valeur de \$35,000,000, lui ajoutant une plus value de \$55,000,000.

En faisant la somme des valeurs que ces deux branches de l'industrie forestière contribuent à créer, on arrive au chiffre de \$111,000,000 et on se rend compte que les ouvriers qui y sont engagés procurent le vivre à 215,000 personnes. L'infinité des raisons qu'il y a pour que tous ces ouvriers soient en mesure de travailler le bois avec le plus de connaissances techniques possible justifie amplement la création de la Scierie-Ecole.

De nos jours, le savoir-faire et la compétence s'imposent dans tous les métiers. Il faut outiller nos jeunes gens pour des positions de commande et en faire des compétences dans tous les métiers. A Duchesnay vous pouvez leur donner à la fois des connaissances supérieures et la compétence technique qui leur permettront d'imprimer un vigoureux coup initial à leur roue de fortune.

## CHERIE, JE T'AIME...

[Suite de la page 10]

comme un voleur! Il avait acheté un cadeau pour se faire pardonner et voilà que c'était leur anniversaire... Comme le temps passe. Et maintenant il était en train de souper, en tête-à-tête avec elle, comme tout autre soir.

«Je ne ferai pas la curieuse en te demandant pourquoi tu es si tranquille ce soir. Ma foi, on dirait que le chat t'a mangé la langue», murmura Diane en faisant la moue. Elle fut bientôt près de lui, lui caressant les cheveux. «Excuse-moi, chérie, oublions ceci et allons célébrer cette fête, veux-tu?»

«J'y avais pensé, mon amour». Un moment après, Diane revint dans la pièce vêtue d'une jolie robe du soir bleue.

«Et ton habit a été pressé aujourd'hui?»

«Très bien, très bien», de dire Georges en riant, «allons-y».

Peut-être ne parlerait-elle pas de la lettre avant demain. Si seulement elle voulait en parler, son poids en serait plus léger.

«Mon Dieu, comme je l'aime!» se disait Georges en la regardant «et quel imbécile j'ai été aujourd'hui.»

«Je t'aime, ma chérie» lui dit-il en l'embrassant, «et pour toujours»...

«Moi aussi, Georges...»

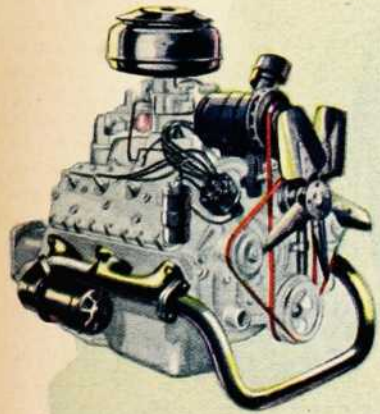
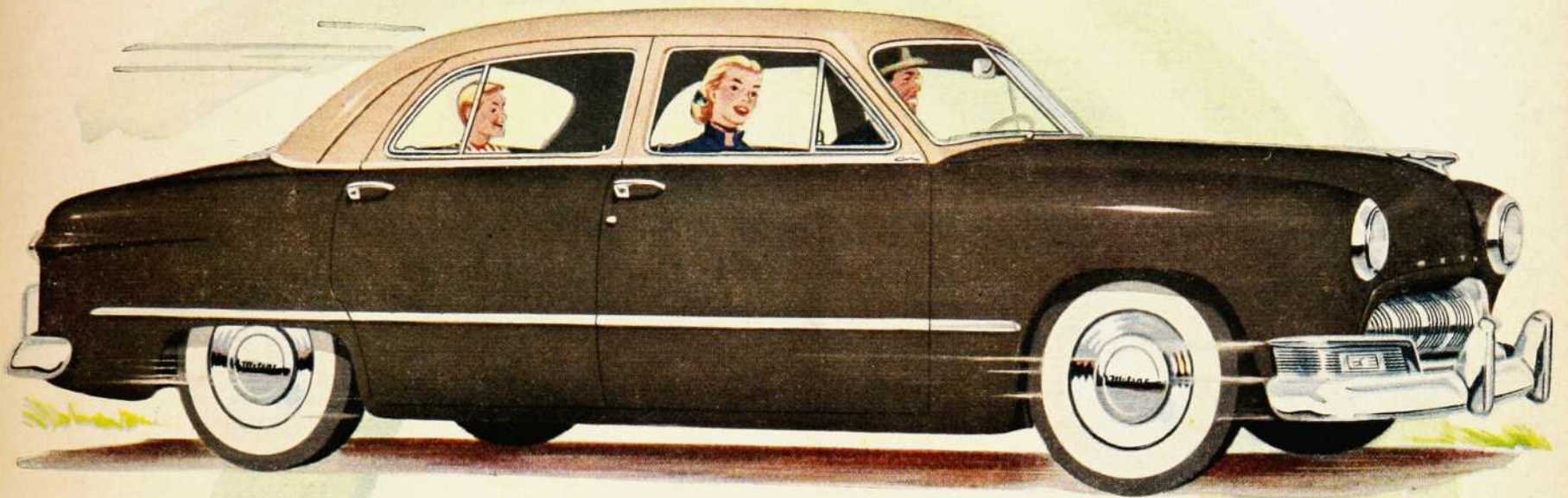
«As-tu reçu du courrier aujourd'hui?» demanda Georges, d'un ton qu'il essayait de rendre indifférent.

«Absolument rien» reprit-elle, à part des annonces. Mais tu me connais, je ne les lis jamais et je les ai jetées au feu sans les lire».

«Ma chérie», soupira Georges en riant «c'est ainsi que je t'aime et veux-tu me promettre de ne jamais lire une annonce de ta vie?»

«C'est déjà fait, mon chéri».

# Tout ce que vous rêvez



Tout ce que vous rêvez comme puissance et performance, les 100 chevaux du nouveau moteur à 8 cylindres en V de la Meteor vous l'offrent—généreusement. La surcommande *Touch-O-Matic* (facultative, moyennant supplément) permet de conduire plus facilement, de façon plus reposante, et fournit plus de milles au gallon.

... dans la nouvelle

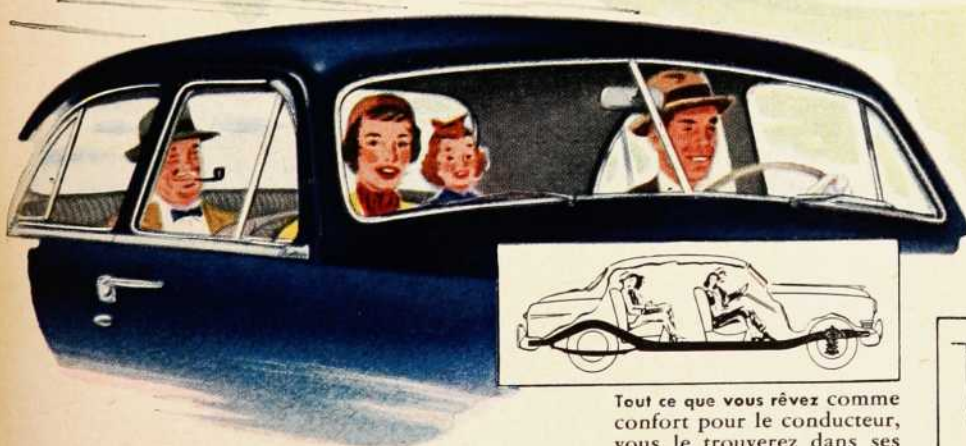
## Meteor

de 1950

—la grande vedette des voitures de prix abordable!

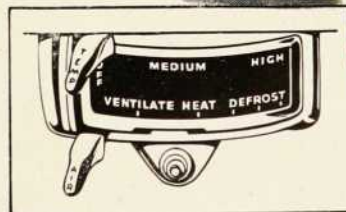


Tout ce que vous rêvez comme surcroît de commodité, la Meteor vous l'offre—par exemple, ses poignées de portières à poussoir actionné du bout du doigt, et ses serrures rotatives, silencieuses et sûres.



Certes, la Meteor de 1950—la plus belle et la plus nouvelle des voitures de prix vraiment abordable—vous offre tout ce que vous avez rêvé... et une foule d'autres avantages, trop nombreux pour être énumérés ici. Allez voir la nouvelle Meteor chez un de nos dépositaires! Choisissez entre 8 nouveaux modèles... entre 14 superbes couleurs et combinaisons de couleurs. Conduisez-la... c'est, véritablement, l'as du groupe où la classe son prix.

Tout ce que vous rêvez comme confort pour le conducteur, vous le trouverez dans ses ressorts inflexibles, ses sièges AV en caoutchouc spongieux, (et plus de dégagement pour la tête des occupants).



Tout ce que vous rêvez comme souplesse et docilité—et le bien-être qu'assure en toute saison le système de chauffage *Magic-Air* de la Meteor, aisément commandé sur un seul panneau

La plus-que-moderne



DIVISION "MERCURY-LINCOLN-METEOR"  
FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED

## Meteor

CRÉÉE PAR LA SOCIÉTÉ CANADIENNE FORD

Demandez une promenade d'essai à un DÉPOSITAIRE MERCURY-LINCOLN-METEOR



# Hôte de la route

Rafraîchissez-vous au rafraîchissoir rouge familier n'importe où sur la route

5¢

JEAN LAGARDE  
4062 BORDEAUX  
VILLE

23F51-R-10694